U d'/of OTTAWA
39003002499191

Ottaviensis

1-7-65

franc

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mademoisellede02gaut

LES MAITRES DU LIVRE

MADEMOISELLE DE MAUPIN

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

TOME SECOND

PARIS
ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21
MCMXXII

Universitas
BIBLIOTHECA

No 152

MADEMOISELLE DE MAUPIN

II

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

THÉOPHILE GAUTIER

MADEMOISELLE DE MAUPIN

FRONTISPICES GRAVÉS SUR BOIS PAR FERNAND SIMÉON

TOME SECOND

PARIS
GEORGES CRÈS ET Cie
LES MAITRES DU LIVRE
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21
MCMXXII

PQ
2258
.M3
1924
v. 2

I

I

Non, mon cher Silvio, non, je ne t'ai pas oublié ; je ne suis pas de ceux qui marchent dans la vie sans jamais jeter un regard en arrière ; mon passé me suit et empiète sur mon présent, et presque sur mon avenir ; ton amitié est une des places frappées du soleil qui se détachent le plus nettement à l'horizon déià tout bleu de mes dernières années ; — souvent, du faîte où je suis, je me retourne pour la contempler avec un sentiment d'ineffable mélancolie.

Oh ! quel beau temps c'était ! — que nous étions angéliquement purs ! — Nos pieds touchaient à peine la terre ; nous avions comme des ailes aux épaules, nos désirs nous enlevaient, et la brise du printemps faisait trembler autour de nos fronts la blonde auréole de l'adolescence.

Te souviens-tu de cette petite île plantée de peupliers à cet endroit où la rivière forme un bras ? — Il fallait pour y aller passer sur une planche assez longue, très-étroite et qui ployait étrangement par le milieu ; — un vrai pont pour des chèvres, et qui en effet ne servait guère qu'à elles : — c'était délicieux. — Un gazon court et fourni, où le *souviens-toi de moi* ouvrait en clignotant ses jolies petites prunelles bleues, un sentier jaune comme du nankin qui faisait une ceinture à la robe verte de l'île et lui serrait la taille, une ombre toujours émue de trembles et de peupliers, n'étaient pas les moindres agréments de ce paradis : — il y avait de grandes pièces de toile que les femmes venaient étendre pour les blanchir à la rosée, on eût dit des carrés de neige ; — et cette petite fille, toute brune et toute hâlée, dont les grands yeux sauvages brillaient d'un éclat si vif sous les longues mèches de ses cheveux et qui courait

après les chèvres en les menaçant et en agitant sa baguette d'osier, quand elles faisaient mine de vouloir marcher sur les toiles dont elle avait la garde, — te la rappelles-tu? — Et les papillons couleur de soufre, au vol inégal et tremblotant, et le martin-pêcheur que nous avons tant de fois essayé d'attraper et qui avait son nid dans ce fourré d'aulnes? et ces descentes à la rivière avec leurs marches grossièrement taillées, leurs poteaux et leurs pieux tout verdis par le bas et presque toujours fermées par une claire-voie de plantes et de branchages? Que cette eau était limpide et miroitante! comme elle laissait voir un fond de gravier doré! et quel plaisir c'était, assis sur la rive, d'y laisser pendre le bout de ses pieds! Les nénuphars à fleurs d'or, qui s'y déroulaient gracieusement, avaient l'air de verts cheveux flottant sur le dos d'agate de quelque nymphe au bain. — Le ciel se regardait à ce miroir avec des sourires azurés et des transparences d'un gris-de-perle on ne peut plus ravissant, et, à toutes les heures de la journée, c'étaient des turquoises, des paillettes, des ouates et des moires d'une variété inépuisable. — Que j'aimais ces escadres de petits canards à cous d'émeraude, qui naviguaient incessamment d'un

bord à l'autre et formaient quelques rides sur cette pure glace !

Que nous étions bien faits pour être les figures de ce paysage ! — comme nous allions à cette nature si douce et si reposée, et comme nous nous harmonisions facilement avec elle ! Printemps au dehors, jeunesse au dedans, soleil sur le gazon, sourire sur les lèvres, neige de fleurs à tous les buissons, blanches illusions épanouies dans nos âmes, pudique rougeur sur nos joues et sur l'églantine, poésie chantant dans notre cœur, oiseaux cachés gazouillant dans les arbres, lumière, roucoulements, parfums, mille rumeurs confuses, le cœur qui bat, l'eau qui remue un caillou, un brin d'herbe ou une pensée qui pousse, une goutte d'eau qui roule au long d'un calice, une larme qui déborde au long d'une paupière, un soupir d'amour, un bruissement de feuille... — quelles soirées nous avons passées là à nous promener à pas lents, si près du bord que souvent nous marchions un pied dans l'eau et l'autre sur la terre.

Hélas ! — cela a peu duré, chez moi du moins ; — car toi, en acquérant la science de l'homme, tu as su garder la candeur de l'enfant. — Le germe de corruption qui était en moi s'est développé bien

vite, et la gangrène a dévoré impitoyablement tout ce que j'avais de pur et de saint. — Il ne m'est resté de bon que mon amitié pour toi.

J'ai l'habitude de ne te rien cacher, — ni actions ni pensées. — J'ai mis à nu devant toi les plus secrètes fibres de mon cœur ; si bizarres, si ridicules, si excentriques que soient les mouvements de mon âme, il faut que je te les décrive ; mais, en vérité, ce que j'éprouve depuis quelque temps est d'une telle étrangeté, que j'ose à peine en convenir devant moi-même. Je t'ai dit quelque part que j'avais peur, à force de chercher le beau et de m'agiter pour y parvenir, de tomber à la fin dans l'impossible ou dans le monstrueux. — J'en suis presque arrivé là ; quand donc sortirai-je de tous ces courants qui se contrarient et m'entraînent à gauche et à droite ? quand le pont de mon vaisseau cessera-t-il de trembler sous mes pieds et d'être balayé par les vagues de toutes ces tempêtes ? où trouverai-je un port où je puisse jeter l'ancre et un rocher inébranlable et hors de la portée des flots où je puisse me sécher et tordre l'écume de mes cheveux ?

Tu sais avec quelle ardeur j'ai recherché la beauté physique, quelle importance j'attache à la forme exté-

rieure, et de quel amour je me suis pris pour le monde visible : — cela doit être; je suis trop corrompu et trop blasé pour croire à la beauté morale, et la poursuivre avec quelque suite. — J'ai perdu complètement la science du bien et du mal, et, à force de dépravation, je suis presque revenu à l'ignorance du sauvage et de l'enfant. En vérité, rien ne me paraît louable ou blâmable, et les plus étranges actions ne m'étonnent que peu. — Ma conscience est une sourde et muette. L'adultère me paraît la chose la plus innocente du monde ; je trouve tout simple qu'une jeune fille se prostitue ; il me semble que je trahirais mes amis sans le moindre remords, et je ne me ferais pas le plus léger scrupule de pousser du pied dans un précipice les gens qui me gênent si je marchais sur le bord avec eux. — Je verrais de sang-froid les scènes les plus atroces, et il y a dans les souffrances et dans les malheurs de l'humanité quelque chose qui ne me déplaît pas. — J'éprouve à voir quelque calamité tomber sur le monde le même sentiment de volupté âcre et amère que l'on éprouve quand on se venge enfin d'une vieille insulte.

O monde, que m'as-tu fait pour que je te haïsse ainsi? Qui m'a donc enfiellé de la sorte contre toi ?

qu'attendais-je donc de toi pour te conserver tant de rancœur de m'avoir trompé? à quelle haute espérance as-tu menti? quelles ailes d'aiglon as-tu coupées? — quelles portes devais-tu ouvrir qui sont restées fermées, et lequel de nous deux a manqué à l'autre?

Rien ne me touche, rien ne m'émeut; — je ne sens plus, à entendre le récit des actions héroïques, ces sublimes frémissements qui me couraient autrefois de la tête aux pieds. — Tout cela me paraît même quelque peu niais. — Aucun accent n'est assez profond pour mordre les fibres détendues de mon cœur et les faire vibrer : — je vois couler les larmes de mes semblables du même œil que la pluie, à moins qu'elles ne soient d'une belle eau, et que la lumière ne s'y reflète d'une manière pittoresque et qu'elles ne coulent sur une belle joue. — Il n'y a guère plus que les animaux pour qui j'aie un faible reste de pitié. Je laisserais bien rouer de coups un paysan ou un domestique, et je ne supporterais pas patiemment qu'on en fît autant d'un cheval ou d'un chien en ma présence; et pourtant je ne suis pas méchant, je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit au monde, et n'en ferai probablement jamais; mais cela tient plutôt à ma nonchalance et au mépris sou-

verain que j'ai pour toutes les personnes qui me déplaisent, et qui ne me permet pas de m'en occuper, même pour leur nuire. — J'abhorre tout le monde en masse, et, parmi tout ce tas, j'en juge à peine un ou deux dignes d'être haïs spécialement. — Haïr quelqu'un, c'est s'en inquiéter autant que si on l'aimait; — c'est le distinguer, l'isoler de la foule; c'est être dans un état violent à cause de lui; c'est y penser le jour et y rêver la nuit; c'est mordre son oreiller et grincer des dents en songeant qu'il existe; que fait-on de plus pour quelqu'un qu'on aime? Les peines et les mouvements qu'on se donne pour perdre un ennemi, se les donnerait-on pour plaire à une maîtresse? — J'en doute : — pour haïr bien quelqu'un, il faut en aimer un autre. Toute grande haine sert de contre-poids à un grand amour; et qui pourrais-je haïr, moi qui n'aime rien?

Ma haine est comme mon amour un sentiment confus et général qui cherche à se prendre à quelque chose et qui ne le peut; j'ai en moi un trésor de haine et d'amour dont je ne sais que faire et qui me pèse horriblement. Si je ne trouve à les répandre l'un ou l'autre ou tous les deux, je crèverai et je me romprai comme ces sacs trop bourrés d'argent

qui s'éventrent et se décousent. — Oh ! si je pouvais abhorrer quelqu'un, si l'un de ces hommes stupides avec qui je vis pouvait m'insulter de façon à faire bouillonner dans mes veines glacées mon vieux sang de vipère, et me faire sortir de cette morne somnolence où je croupis ; si tu me mordais à la joue avec tes dents de rat et que tu me communiquasses ton venin et ta rage, vieille sorcière au chef branlant ; si la mort de quelqu'un pouvait être ma vie ; si le dernier battement du cœur d'un ennemi se tordant sous mon pied pouvait faire passer dans ma chevelure des frissons délicieux, et si l'odeur de son sang devenait plus douce à mes narines altérées que l'arome des fleurs, oh ! que volontiers je renoncerais à l'amour, et que je m'estimerais heureux !

Étreintes mortelles, morsures de tigre, enlacements de boa, pieds d'éléphant posés sur une poitrine qui craque et s'aplatit, queue acérée du scorpion, jus laiteux de l'euphorbe, kriss ondulés du Javan, lames qui brillent la nuit, et s'éteignent dans le sang, c'est vous maintenant que j'invoque, c'est vous qui remplacerez pour moi les roses effeuillées, les baisers humides et les enlacements de l'amour !

Je n'aime rien, ai-je dit ; hélas ! j'ai peur main-

tenant d'aimer quelque chose. — Il vaudrait cent mille fois mieux haïr que d'aimer comme cela ! — Le type de beauté que je rêvais depuis si longtemps, je l'ai rencontré. — J'ai trouvé le corps de mon fantôme ; je l'ai vu, il m'a parlé, je lui ai touché la main, il existe ; ce n'est pas une chimère. Je savais bien que je ne pouvais me tromper, et que mes pressentiments ne mentaient jamais. — Oui, Silvio, je suis à côté du rêve de ma vie ; — ma chambre est ici, la sienne est là ; je vois trembler d'ici le rideau de sa fenêtre et la lumière de sa lampe. Son ombre vient de passer sur le rideau : dans une heure nous allons souper ensemble.

Ces belles paupières turques, ce regard limpide et profond, cette chaude couleur d'ambre pâle, ces longs cheveux noirs lustrés, ce nez d'une coupe fine et fière, ces emmanchements et ces extrémités déliées et sveltes à la manière du Parmeginiano, ces délicates sinuosités, cette pureté d'ovale, qui donnent tant d'élégance et d'aristocratie à une tête, tout ce que je voulais, ce que j'aurais été heureux de trouver disséminé dans cinq ou six personnes, j'ai tout cela réuni dans une seule personne !

Ce que j'adore le plus entre toutes les choses du

monde, — c'est une belle main. — Si tu voyais la sienne ! quelle perfection ! comme elle est d'une blancheur vivace ! quelle mollesse de peau ! quelle pénétrante moiteur ! comme le bout de ses doigts est admirablement effilé ! comme l'œil de ses ongles se dessine nettement ! quel poli et quel éclat ! on dirait des feuilles intérieures d'une rose ; — les mains d'Anne d'Autriche, si vantées, si célébrées, ne sont, à côté de celles-là, que des mains de gardeuse de dindons ou de laveuse de vaisselle. — Et puis quelle grâce, quel art dans les moindres mouvements de cette main ! comme ce petit doigt se replie gracieusement et se tient un peu écarté de ses grands frères ! — La pensée de cette main me rend fou, et fait frémir et brûler mes lèvres. — Je ferme les yeux pour ne la plus voir ; mais du bout de ses doigts délicats elle me prend les cils et m'ouvre les paupières, et fait passer devant moi mille visions d'ivoire et de neige.

Ah ! sans doute, c'est la griffe de Satan qui s'est gantée de cette peau de satin ; — c'est quelque démon railleur qui se joue de moi ; — il y a ici du sortilège. — C'est trop monstrueusement impossible.

Cette main... Je m'en vais partir en Italie voir les tableaux des grands maîtres, étudier, comparer,

dessiner, devenir un peintre enfin, pour la pouvoir rendre comme elle est, comme je la vois, comme je la sens ; ce sera peut-être un moyen de me débarrasser de cette espèce d'obsession.

J'ai désiré la beauté ; je ne savais pas ce que je demandais. — C'est vouloir regarder le soleil sans paupières, c'est vouloir toucher la flamme. — Je souffre horriblement. — Ne pouvoir s'assimiler cette perfection, ne pouvoir passer dans elle et la faire passer en soi, n'avoir aucun moyen de la rendre et de la faire sentir ! — Quand je vois quelque chose de beau, je voudrais le toucher de tout moi-même, partout et en même temps. Je voudrais le chanter et le peindre, le sculpter et l'écrire, en être aimé comme je l'aime, je voudrais ce qui ne se peut pas et ce qui ne se pourra jamais.

Ta lettre m'a fait mal, — bien mal, — pardonne-moi ce que je dis là. — Tout ce bonheur calme et pur dont tu jouis, ces promenades dans les bois rougissants, — ces longues causeries, si tendres et si intimes, qui se terminent par un chaste baiser sur le front ; cette vie séparée et sereine ; ces jours, si vite passés que la nuit vous semble avancer, me font encore trouver plus tempestueuses les agitations inté-

rieures où je vis. — Ainsi donc vous devez vous marier dans deux mois ; tous les obstacles sont levés, vous êtes sûrs maintenant de vous appartenir à tout jamais. Votre félicité présente s'augmente de toute votre félicité future. Vous êtes heureux, et vous avez la certitude d'être plus heureux bientôt. — Quel sort que le vôtre ! — Ton amie est belle, mais ce que tu as aimé en elle, ce n'est pas la beauté morte et palpable, la beauté matérielle, c'est la beauté invisible et éternelle, la beauté qui ne vieillit point, la beauté de l'âme. — Elle est pleine de grâce et de candeur ; elle t'aime comme savent aimer ces âmes-là. — Tu n'as pas cherché si l'or de ses cheveux se rapprochait pour le ton des chevelures de Rubens et du Giorgione ; mais ils t'ont plu, parce que c'étaient ses cheveux. Je parie bien, heureux amant que tu es, que tu ne sais seulement pas si le type de ta maîtresse est grec ou asiatique, anglais ou italien. — O Silvio ! combien sont rares les cœurs qui se contentent de l'amour pur et simple et qui ne souhaitent ni ermitage dans les forêts, ni jardin dans une île du lac Majeur.

Si j'avais le courage de m'arracher d'ici, j'irais passer un mois avec vous ; peut-être me purifierais-je à l'air que vous respirez, peut-être l'ombre de vos

allées jetterait-elle un peu de fraîcheur à mon front brûlant ; mais non, c'est un paradis où je ne dois pas mettre le pied. — A peine doit-il m'être permis de regarder de loin, et par-dessus le mur, les deux beaux anges qui s'y promènent la main dans la main, les yeux sur les yeux. Le démon ne peut entrer dans l'Eden que sous la forme d'un serpent, et, cher Adam, pour tout le bonheur du ciel, je ne voudrais pas être le serpent de ton Ève.

Quel effroyable travail s'est-il donc fait dans mon âme depuis ces derniers temps ? qui a donc fait tourner mon sang et l'a changé en venin ? Monstrueuse pensée, qui déploies tes rameaux d'un vert pâle et tes ombelles de ciguë dans l'ombre glaciale de mon cœur, quel vent empoisonné y a déposé le germe dont tu es éclose ! C'était donc là ce qui m'était réservé, voilà donc où devaient aboutir tous ces chemins si désespérément tentés ! — O sort, comme tu te joues de nous ! — Tous ces élans d'aigle vers le soleil, ces pures flammes aspirantes du ciel, cette divine mélancolie, cet amour profond et contenu, cette religion de la beauté, cette fantaisie si curieuse et si élégante, ce flot intarissable et toujours montant de la fontaine intérieure, cette extase aux ailes toujours ouvertes, cette

rêverie plus en fleur que l'aubépine de mai, toute cette poésie de ma jeunesse, tous ces dons si beaux et si rares ne me devaient servir qu'à me mettre au-dessous du dernier des hommes !

Je voulais aimer. — J'allais comme un forcené appelant et invoquant l'amour ; — je me tordais de rage sous le sentiment de mon impuissance ; j'allumais mon sang, je traînais mon corps aux bourbiers des plaisirs ; j'ai serré à l'étouffer contre mon cœur aride une femme et belle et jeune et qui m'aimait ; — j'ai couru après la passion qui me fuyait. Je me suis prostitué, et j'ai fait comme une vierge qui s'en irait dans un mauvais lieu espérant trouver un amant parmi ceux que la débauche y pousse, au lieu d'attendre patiemment, dans une ombre discrète et silencieuse, que l'ange que Dieu me réserve m'apparût dans une pénombre rayonnante, une fleur du ciel à la main. Toutes ces années que j'ai perdues à m'agiter puérilement, à courir çà et là, à vouloir forcer la nature et le temps, j'aurais dû les passer dans la solitude et la méditation, à tâcher de me rendre digne d'être aimé, — c'eût été sagement fait ; — mais j'avais des écailles sur les yeux et je marchais droit au précipice. J'ai déjà un pied suspendu sur le vide,

et je crois que je m'en vais bientôt lever l'autre. J'ai beau résister, je le sens, il faut que je roule jusqu'au fond de ce nouveau gouffre qui vient de s'ouvrir en moi.

Oui, c'est bien ainsi que je m'étais figuré l'amour. Je sens maintenant ce que j'avais rêvé. — Oui, voilà bien les insomnies charmantes et terribles où les roses sont des chardons et où les chardons sont des roses; voilà bien la douce peine et le bonheur misérable, ce trouble ineffable qui vous entoure d'un nuage doré et fait trembler devant vous la forme des objets ainsi que fait l'ivresse, ces bourdonnements d'oreille où tinte toujours la dernière syllabe du nom bien aimé, ces pâleurs, ces rougeurs, ces frémissements subits, cette sueur brûlante et glacée : c'est bien cela ; les poëtes ne mentent pas.

Quand je suis au moment d'entrer au salon où nous avons l'habitude de nous trouver, mon cœur bat avec une telle violence, qu'on le pourrait voir à travers mes habits, et je suis obligé de le comprimer avec mes deux mains, de peur qu'il ne s'échappe. — Si je l'aperçois au bout d'une allée, dans le parc, la distance s'efface sur-le-champ, et je ne sais pas où le chemin passe : il faut que le diable l'emporte ou

que j'aie des ailes. — Rien ne peut m'en distraire : je lis, son image s'interpose entre le livre et mes yeux ; — je monte à cheval, je cours au grand galop, et je crois toujours sentir dans le tourbillon ses longs cheveux qui se mêlent aux miens, et entendre sa respiration précipitée et son souffle tiède qui m'effleure la joue. Cette image m'obsède et me suit partout, et je ne la vois jamais plus que lorsque je ne la vois pas.

Tu m'as plaint de ne pas aimer, — plains-moi maintenant d'aimer, et surtout d'aimer qui j'aime. Quel malheur, quel coup de hache sur ma vie déjà si tronçonnée ! — quelle passion insensée, coupable et odieuse s'est emparée de moi ! — C'est une honte dont la rougeur ne s'éteindra jamais sur mon front. — C'est la plus déplorable de toutes mes aberrations, je n'y conçois rien, je n'y comprends rien, tout en moi est brouillé et renversé ; je ne sais plus qui je suis ni ce que sont les autres, je doute si je suis un homme ou une femme, j'ai horreur de moi-même, j'éprouve des mouvements singuliers et inexplicables, et il y a des moments où il me semble que ma raison s'en va, et où le sentiment de mon existence m'abandonne tout à fait. Longtemps je n'ai pu croire à ce qui

était ; je me suis écouté et observé attentivement. J'ai tâché de démêler cet écheveau confus qui s'enchevêtrait dans mon âme. Enfin, à travers toutes les voiles dont elle s'enveloppait, j'ai découvert l'affreuse vérité... Silvio, j'aime... Oh ! non, je ne pourrai jamais te le dire... j'aime un homme !

II

II

Cela est ainsi. — J'aime un homme, Silvio. — J'ai cherché longtemps à me faire illusion ; j'ai donné un nom différent au sentiment que j'éprouvais, je l'ai vêtu de l'habit d'une amitié pure et désintéressée ; j'ai cru que cela n'était que l'admiration que j'ai pour toutes les belles personnes et les belles choses ; je me suis promené plusieurs jours dans les sentiers perfides et riants qui errent autour de toute passion naissante ; mais je reconnais maintenant dans quelle profonde et terrible voie je me suis engagé. Il n'y a pas à se le cacher : je me suis bien examiné, j'ai

pesé froidement toutes les circonstances ; je me suis rendu raison du plus mince détail ; j'ai fouillé mon âme dans tous les sens avec cette sûreté que donne l'habitude d'étudier sur soi-même ; je rougis d'y penser et de l'écrire ; mais la chose, hélas ! n'est que trop certaine, j'aime ce jeune homme, non d'amitié, mais d'amour ; — oui, d'amour.

Toi, que j'ai tant aimé, ô Silvio, mon bon, mon seul camarade, tu ne m'as jamais rien fait éprouver de semblable, et cependant, s'il y eut jamais sous le ciel amitié étroite et vive, si jamais deux âmes, quoique différentes, se sont parfaitement comprises, ce fut notre amitié et ce sont nos deux âmes. Quelles heures ailées nous avons passées ensemble ! quelles causeries sans fin et toujours trop tôt terminées ! que de choses nous nous sommes dites, que l'on ne s'est jamais dites ! — Nous avions au cœur l'un pour l'autre cette fenêtre que Momus aurait voulu ouvrir au flanc de l'homme. — Que j'étais fier d'être ton ami, moi, plus jeune que toi, moi si fou, toi si raisonnable !

Ce que je sens pour ce jeune homme est vraiment incroyable ; jamais aucune femme ne m'a troublé aussi singulièrement. Le son de sa voix si argentin et si clair me donne sur les nerfs et m'agite d'une

manière étrange ; mon âme se suspend à ses lèvres, comme une abeille à une fleur, pour y boire le miel de ses paroles. — Je ne puis l'effleurer en passant sans frissonner de la tête aux pieds, et le soir, quand au moment de nous quitter il me tend son adorable main si douce et si satinée, toute ma vie se porte à la place qu'il a touchée, et une heure après je sens encore la pression de ses doigts.

Ce matin, je l'ai regardé très-longtemps sans qu'il me vît. — J'étais caché derrière mon rideau. — Lui était à sa fenêtre, qui est précisément en face de la mienne. — Cette partie du château a été bâtie à la fin du règne d'Henri IV ; elle est moitié briques, moitié moellons, selon l'usage du temps ; la fenêtre est longue, étroite, avec un linteau et un balcon de pierre. — Théodore, — car tu as déjà sans doute deviné que c'est lui dont il s'agit, — était accoudé mélancoliquement sur la rampe et paraissait rêver profondément. — Une draperie de damas rouge à grandes fleurs, à demi relevée, tombait à larges plis derrière lui et lui servait de fond. — Qu'il était beau, et que sa tête brune et pâle ressortait merveilleusement sur cette teinte pourpre ! Deux grosses touffes de cheveux, noires, lustrées, pareilles aux grappes

de raisin de l'Érigone antique, lui pendaient gracieusement le long des joues et encadraient d'une manière charmante l'ovale fin et correct de sa belle figure. Son cou rond et potelé était entièrement nu, et il avait une espèce de robe de chambre à larges manches qui ressemblait assez à une robe de femme. — Il tenait en main une tulipe jaune qu'il déchiquetait impitoyablement dans sa rêverie, et dont il jetait les morceaux au vent.

Un des angles lumineux que le soleil dessinait sur le mur se vint projeter contre la fenêtre, et le tableau se dora d'un ton chaud et transparent à faire envie à la toile la plus chatoyante du Giorgione.

Avec ces longs cheveux que la brise remuait doucement, ce cou de marbre ainsi découvert, cette grande robe serrée autour de la taille, ces belles mains sortant de leurs manchettes comme les pistils d'une fleur du milieu de leurs pétales, — il avait l'air non du plus beau des hommes, mais de la plus belle des femmes, — et je me disais dans mon cœur : — C'est une femme, oh ! c'est une femme ! — Puis je me souviens tout à coup d'une folie que je t'ai écrite il y a longtemps, — tu sais, — à l'endroit de mon idéal et de la manière dont je le devais

assurément rencontrer : la belle dame du parc de Louis XIII, le château rouge et blanc, la grande terrasse, les allées de vieux marronniers et l'entrevue à la fenêtre ; je t'ai fait autrefois tout ce détail. — C'était bien cela, — ce que je voyais était la réalisation précise de mon rêve. — C'était bien le style d'architecture, l'effet de lumière, le genre de beauté, la couleur et le caractère que j'avais souhaités ; — il n'y manquait rien, seulement la dame était un homme ; — mais je t'avoue qu'en ce moment-là je l'avais entièrement oublié.

Il faut que Théodore soit une femme déguisée ; la chose est impossible autrement. — Cette beauté excessive, même pour une femme, n'est pas la beauté d'un homme, fût-il Antinoüs, l'ami d'Adrien ; fût-il Alexis, l'ami de Virgile. — C'est une femme, parbleu, et je suis bien fou de m'être ainsi tourmenté. De la sorte tout s'explique le plus naturellement du monde, et je ne suis pas aussi monstre que je le croyais.

Est-ce que Dieu mettrait ainsi des franges de soie si longues et si brunes à de sales paupières d'homme ? Est-ce qu'il teindrait de ce carmin si vif et si tendre nos vilaines bouches lippues et hérissées de poils ? Nos os taillés à coups de serpe et grossièrement em-

manchés ne valent point qu'on les emmaillote d'une chair aussi blanche et aussi délicate ; nos crânes bossués ne sont point faits pour être baignés des flots d'une si admirable chevelure.

— O beauté ! nous ne sommes créés que pour t'aimer et t'adorer à genoux si nous t'avons trouvée, pour te chercher éternellement à travers le monde si ce bonheur ne nous a pas été donné ; mais te posséder, mais être nous-mêmes toi, cela n'est possible qu'aux anges et aux femmes. Amants, poëtes, peintres et sculpteurs, nous cherchons tous à t'élever un autel, l'amant dans sa maîtresse, le poëte dans son chant, le peintre dans sa toile, le sculpteur dans son marbre ; mais l'éternel désespoir, c'est de ne pouvoir faire palpable la beauté que l'on sent et d'être enveloppé d'un corps qui ne réalise point l'idée du corps que vous comprenez être le vôtre.

J'ai vu autrefois un jeune homme qui m'avait volé la forme que j'aurais dû avoir. Ce scélérat était juste comme j'aurais voulu être. Il avait la beauté de ma laideur, et à côté de lui j'avais l'air de son ébauche. Il était de ma taille, mais plus svelte et plus fort ; sa tournure ressemblait à la mienne, mais avec une élégance et une noblesse que je n'ai pas. Ses yeux

n'étaient pas d'une couleur autre que mes propres yeux, mais ils avaient un regard et un éclat que les miens n'auront jamais. Son nez avait été jeté au même moule que le mien, seulement il semblait avoir été retouché par le ciseau d'un statuaire habile ; les narines en étaient plus ouvertes et plus passionnées, les méplats plus nettement accusés, et il avait quelque chose d'héroïque dont cette respectable partie de mon individu est totalement dénuée : on eût dit que la nature se fût essayée en ma personne à faire ce moi-même perfectionné. — J'avais l'air d'être le brouillon raturé et informe de la pensée dont il était la copie en belle écriture moulée. Quand je le voyais marcher, s'arrêter, saluer les dames, s'asseoir et se coucher avec cette grâce parfaite qui résulte de la beauté des proportions, il me prenait des tristesses et des jalousies affreuses, et telles qu'en doit ressentir le modèle de terre glaise qui se sèche et se fendille obscurément dans un coin de l'atelier, tandis que l'orgueilleuse statue de marbre qui sans lui n'existerait pas, se dresse fièrement sur son socle sculpté et attire l'attention et les éloges des visiteurs. Car enfin ce drôle, ce n'est que moi un peu mieux réussi et coulé avec un bronze moins rebelle et qui s'est insi-

nué plus exactement dans les creux du moule. Je le trouve bien hardi de se pavaner ainsi avec ma forme et de faire l'insolent comme s'il était un type original : il n'est, au bout du compte, que mon plagiaire, car je suis né avant lui, et sans moi la nature n'eût point eu l'idée de le faire ainsi. — Quand les femmes louaient ses bonnes façons et les agréments de sa personne, j'avais toutes les envies du monde de me lever et de leur dire : Sottes que vous êtes, louez-moi donc directement, car ce monsieur est moi, et c'est un détour inutile que de lui envoyer ce qui me revient. D'autres fois j'avais d'horribles démangeaisons de l'étrangler et de mettre son âme à la porte de ce corps qui m'appartenait, et je rôdais autour de lui les lèvres serrées, les poings crispés comme un seigneur qui rôde autour de son palais où une famille de gueux s'est établie en son absence et qui ne sait comment les jeter dehors. — Ce jeune homme, au reste, est stupide, et il réussit d'autant plus. — Et quelquefois j'envie sa stupidité plus que sa beauté. — Le mot de l'Évangile sur les pauvres d'esprit n'est pas complet : ils auront le royaume du ciel ; je n'en sais rien et cela m'est bien égal ; mais à coup sûr ils ont le royaume de la terre, — ils ont l'argent et

les belles femmes, c'est-à-dire les deux seules choses désirables qui soient au monde. — Connais-tu un homme d'esprit qui soit riche, et un garçon de cœur et de quelque mérite qui ait une maîtresse passable? — Quoique Théodore soit très-beau, je n'ai cependant pas désiré sa beauté, et j'aime mieux qu'il l'ait que moi.

— Ces amours étranges dont sont pleines les élégies des poëtes anciens, qui nous surprenaient tant et que nous ne pouvions concevoir, sont donc vraisemblables et possibles. Dans les traductions que nous en faisions, nous mettions des noms de femmes à la place de ceux qui y étaient. Juventius se terminait en Juventia, Alexis se changeait en Ianthé. Les beaux garçons devenaient de belles filles, nous recomposions ainsi le sérail monstrueux de Catulle, de Tibulle, de Martial et du doux Virgile. C'était une fort galante occupation qui prouvait seulement combien peu nous avions compris le génie antique.

Je suis un homme des temps homériques; — le monde où je vis n'est pas le mien, et je ne comprends rien à la société qui m'entoure. Le Christ n'est pas venu pour moi; je suis aussi païen qu'Alcibiade et Phidias. — Je n'ai jamais été cueillir sur le Golgotha

les fleurs de la passion, et le fleuve profond qui coule du flanc du crucifié et fait une ceinture rouge au monde, ne m'a pas baigné de ses flots : — mon corps rebelle ne veut point reconnaître la suprématie de l'âme, et ma chair n'entend point qu'on la mortifie. — Je trouve la terre aussi belle que le ciel, et je pense que la correction de la forme est la vertu. La spiritualité n'est pas mon fait, j'aime mieux une statue qu'un fantôme, et le plein midi que le crépuscule. Trois choses me plaisent : l'or, le marbre et la pourpre ; éclat, solidité, couleur. Mes rêves sont faits de cela, et tous les palais que je bâtis à mes chimères sont construits de ces matériaux. — Quelquefois j'ai d'autres songes, — ce sont de longues cavalcades de chevaux tout blancs, sans harnais et sans bride, montés par de beaux jeunes gens nus qui défilent sur une bande de couleur bleue foncée comme sur les frises du Parthénon, ou des théories de jeunes filles couronnées de bandelettes avec des tuniques à plis droits et des sistres d'ivoire qui semblent tourner autour d'un vase immense. — Jamais ni brouillard ni vapeur, jamais rien d'incertain et de flottant. Mon ciel n'a pas de nuage, ou, s'il en a, ce sont des nuages solides et taillés au ciseau, faits avec les éclats

de marbre tombés de la statue de Jupiter. Des montagnes aux arêtes vives et tranchées le dentellent brusquement par les bords, et le soleil accoudé sur une des plus hautes cimes ouvre tout grand son œil jaune de lion aux paupières dorées. — La cigale crie et chante, l'épi craque, l'ombre, vaincue et n'en pouvant plus de chaleur, se pelotonne et se ramasse aux pieds des arbres : tout rayonne, tout reluit, tout resplendit. Le moindre détail prend de la fermeté et s'accentue hardiment ; chaque objet revêt une forme et une couleur robustes. Il n'y a pas là de place pour la mollesse et la rêvasserie de l'art chrétien. — Ce monde-là est le mien. — Les ruisseaux de mes paysages tombent à flots sculptés d'une urne sculptée ; entre ces grands roseaux verts et sonores comme ceux de l'Eurotas, on voit luire la hanche ronde et argentée de quelque naïade aux cheveux glauques. Dans cette sombre forêt de chênes, voici Diana qui passe la trousse au dos avec son écharpe volante et ses brodequins aux bandes entrelacées. Elle est suivie de sa meute et de ses nymphes aux noms harmonieux. — Mes tableaux sont peints avec quatre tons, comme les tableaux des peintres primitifs, et souvent ce ne sont que des bas-reliefs coloriés ; car j'aime à toucher du

doigt ce que j'ai vu et à poursuivre la rondeur des contours jusque dans ses replis les plus fuyants ; je considère chaque chose sous tous les profils et je tourne à l'entour une lumière à la main. — J'ai regardé l'amour à la manière antique et comme un morceau de sculpture plus ou moins parfait. Comment est le bras ? Assez bien. — Les mains ne manquent pas de délicatesse. — Que pensez-vous de ce pied ? Je pense que la cheville n'a pas de noblesse, et que le talon est commun. Mais la gorge est bien placée et d'une bonne forme, la ligne serpentine est assez ondoyante, les épaules sont grasses et d'un beau caractère. — Cette femme serait un modèle passable, et l'on en pourrait mouler plusieurs portions. — Aimons-la.

J'ai toujours été ainsi. J'ai pour les femmes le regard d'un sculpteur et non celui d'un amant. Je me suis toute ma vie inquiété de la forme du flacon, jamais de la qualité du contenu. J'aurais eu la boîte de Pandore entre les mains, je crois que je ne l'eusse pas ouverte. Tout à l'heure je disais que le Christ n'était pas venu pour moi ; Marie, l'étoile du ciel moderne, la douce mère du glorieux bambin, n'est pas venue non plus.

Bien longtemps et bien souvent je me suis arrêté

sous le feuillage de pierre des cathédrales, aux tremblantes clartés des vitraux, à l'heure où l'orgue gémissait de lui-même, quand un doigt invisible se posait sur les touches et que le vent soufflait dans les tuyaux, — et j'ai plongé profondément mes yeux dans l'azur pâle des longs yeux de la Madone. J'ai suivi avec piété l'ovale amaigri de sa figure, l'arc à peine indiqué de ses sourcils, j'ai admiré son front uni et lumineux, ses tempes chastement transparentes, les pommettes de ses joues nuancées d'une couleur sobre et virginale, plus tendre que la fleur du pêcher ; j'ai compté un à un les beaux cils dorés qui y jettent leur ombre palpitante ; j'ai démêlé, dans la demi-teinte qui la baigne, les lignes fuyantes de son cou frêle et modestement penché ; j'ai même, d'une main téméraire, soulevé les plis de sa tunique et contemplé sans voile ce sein vierge et gonflé de lait qui n'a jamais été pressé que par les lèvres divines ; j'en ai poursuivi les minces veines bleues jusque dans leurs plus imperceptibles ramifications, j'y ai posé le doigt pour faire jaillir en blancs filets le breuvage céleste ; j'ai effleuré de ma bouche le bouton de la rose mystique.

— Eh bien ! je l'avoue, toute cette beauté imma-

térielle, si ailée et si vaporeuse qu'on sent bien qu'elle va prendre son vol, ne m'a touché que médiocrement. — J'aime mieux la Vénus Anadyomène, — mille fois mieux. — Ces yeux antiques retroussés par les coins, cette lèvre si pure et si fermement coupée, si amoureuse et qui convie si bien au baiser, ce front bas et plein, ces cheveux ondulés comme la mer et noués négligemment derrière la tête, ces épaules fermes et lustrées, ce dos aux mille sinuosités charmantes, cette gorge petite et peu détachée, toutes ces formes rondes et tendues, cette largeur de hanche, cette force délicate, ce caractère de vigueur surhumaine dans un corps aussi adorablement féminin, me ravissent et m'enchantent à un point dont tu ne peux te faire une idée, toi le chrétien et le sage.

Marie, malgré l'air humble qu'elle affecte, est beaucoup trop fière pour moi; c'est à peine si le bout de son pied entouré de blanches bandelettes effleure le globe déjà bleuissant où se tord l'antique dragon. — Ses yeux sont les plus beaux du monde, mais ils sont toujours tournés vers le ciel, ou baissés ; jamais ils ne regardent en face, — jamais ils n'ont servi de miroir à une forme humaine. — Et puis, je n'aime pas ces nimbes de chérubins souriants,

qui s'arrondissent autour de sa tête dans une blonde vapeur. Je suis jaloux de ces grands anges éphèbes avec des chevelures et des robes flottantes qui s'empressent si amoureusement dans ses assomptions ; ces mains qui s'enlacent pour la soutenir, ces ailes qui s'agitent pour l'éventer, me déplaisent et me contrarient. Ces petits-maîtres du ciel, si coquets et si triomphants, en tunique de lumière, en perruque de fils d'or, avec leurs belles plumes bleues et vertes, me semblent beaucoup trop galants, et, si j'étais Dieu, je me garderais de donner de tels pages à ma maîtresse.

La Vénus sort de la mer pour aborder au monde, — comme il convient à une divinité qui aime les hommes, — toute nue et toute seule. — Elle préfère la terre à l'Olympe et a pour amants plus d'hommes que de dieux : elle ne s'enveloppe pas des voiles langoureux de la mysticité ; elle se tient debout, son dauphin derrière elle, le pied sur sa conque de nacre; le soleil frappe sur son ventre poli, et de sa blanche main elle soutient en l'air les flots de ses beaux cheveux où le vieux père Océan a semé ses perles les plus parfaites. — On la peut voir : elle ne cache rien, car la pudeur n'est faite que pour les laides, et c'est une invention moderne, fille du

mépris chrétien de la forme et de la matière.

O vieux monde ! tout ce que tu as révéré est donc méprisé ; tes idoles sont donc renversées dans la poussière ; de maigres anachorètes vêtus de lambeaux troués, des martyrs tout sanglants et les épaules lacérées par les tigres de tes cirques, se sont juchés sur les piédestaux de tes dieux si beaux et si charmants : — le Christ a enveloppé le monde dans son linceul. Il faut que la beauté rougisse d'elle-même et prenne un suaire. — Beaux jeunes gens aux membres frottés d'huile qui luttez dans le lycée ou le gymnase, sous le ciel éclatant, au plein soleil de l'Attique, devant la foule émerveillée ; jeunes filles de Sparte qui dansez la bibase, et qui courez nues jusqu'au sommet du Taygète, reprenez vos tuniques et vos chlamydes : — votre règne est passé. Et vous, pétrisseurs de marbre, Prométhées du bronze, brisez vos ciseaux : — il n'y aura plus de sculpteurs. — Le monde palpable est mort. Une pensée ténébreuse et lugubre remplit seule l'immensité du vide. — Cléomène va voir chez les tisserands quels plis fait le drap ou la toile.

Virginité, plante amère, née sur un sol trempé de sang, et dont la fleur étiolée et maladive s'ouvre péni-

blement à l'ombre humide des cloîtres, sous une froide pluie lustrale ; — rose sans parfum et toute hérissée d'épines, tu as remplacé pour nous les belles et joyeuses roses baignées de nard et de falerne des danseuses de Sybaris !

Le monde antique ne te connaissait pas, fleur inféconde ; jamais tu n'es entrée dans ses couronnes aux odeurs enivrantes ; — dans cette société vigoureuse et bien portante, on t'eût dédaigneusement foulée aux pieds. — Virginité, mysticisme, mélancolie, — trois mots inconnus, — trois maladies nouvelles apportées par le Christ. — Pâles spectres qui inondez notre monde de vos larmes glacées, et qui, le coude sur un nuage, la main dans la poitrine, dites pour toute parole : O mort ! ô mort ! vous n'auriez pu mettre le pied sur cette terre si bien peuplée de dieux indulgents et folâtres !

Je considère la femme, à la manière antique, comme une belle esclave destinée à nos plaisirs. — Le christianisme ne l'a pas réhabilitée à mes yeux. C'est toujours pour moi quelque chose de dissemblable et d'inférieur que l'on adore et dont on joue, un hochet plus intelligent que s'il était d'ivoire ou d'or, et qui se relève lui-même si on le laisse tomber

à terre. — On m'a dit, à cause de cela, que je pensais mal des femmes ; je trouve au contraire que c'est en penser fort bien.

Je ne sais pas, en vérité, pourquoi les femmes tiennent tant à être regardées comme des hommes. — Je conçois que l'on ait envie d'être serpent boa, lion ou éléphant ; mais que l'on ait envie d'être homme, c'est ce qui me passe tout à fait. Si j'avais été au concile de Trente quand s'y agita cette importante question, à savoir si la femme est un homme, j'aurais assurément opiné pour la négative.

J'ai fait en ma vie quelques vers amoureux ou du moins qui avaient la prétention de passer pour tels. — Je viens d'en relire une partie. Le sentiment de l'amour moderne y manque totalement. — Si cela était écrit en distiques latins au lieu d'être en rimes françaises, on le pourrait prendre pour l'œuvre d'un mauvais poëte du temps d'Auguste. Et je m'étonne que les femmes, pour qui ils étaient faits, au lieu d'en être fort charmées, ne s'en soient pas fâchées sérieusement. — Il est vrai que les femmes ne s'entendent pas plus en poésie que les choux et les roses, ce qui est très-naturel et très-simple, étant elles-mêmes la poésie ou tout au moins les meilleurs instruments

de poésie : la flûte n'entend ni ne comprend l'air que l'on joue sur elle.

Dans ces vers, il n'est parlé que de l'or ou de l'ébène des cheveux, de la finesse miraculeuse de la peau, de la rondeur du bras, de la petitesse des pieds et de la forme délicate de la main, et le tout se termine par une humble supplique à la divinité d'octroyer au plus vite la jouissance de toutes ces belles choses. — Aux endroits triomphants, ce ne sont que guirlandes suspendues au seuil, pluies de fleurs, parfums brûlés, additions de baisers catulliennes, nuits blanches et charmantes, querelles à l'Aurore, avec injonctions à la susdite Aurore de retourner se cacher derrière les rideaux de safran du vieux Tithon ; — c'est un éclat sans chaleur, une sonorité sans vibration. — Cela est exact, poli, fait avec une égale curiosité ; mais, à travers tous les raffinements et les voiles de l'expression, on devine la voix brève et dure du maître qui tâche de s'adoucir en parlant à l'esclave. — Ce n'est point, comme dans les poésies érotiques faites depuis l'ère chrétienne, une âme qui demande à une autre âme de l'aimer, parce qu'elle aime ; ce n'est point un lac azuré et souriant qui invite un ruisseau à se fondre dans son sein pour

refléter ensemble les étoiles du ciel ; — ce n'est point un couple de colombes ouvrant les ailes en même temps pour voler au même nid.

Cinthia, vous êtes belle ; hâtez-vous. Qui sait si vous vivrez demain ? — Votre chevelure est plus noire que la peau lustrée d'une vierge éthiopienne. Hâtez-vous ; dans quelques années d'ici, de minces fils d'argent se glisseront dans ces touffes épaisses ; — ces roses sentent bon aujourd'hui, demain elles auront l'odeur de la mort et ne seront plus que des cadavres de roses. — Respirons tes roses tant qu'elles ressemblent à tes joues ; embrassons tes joues tant qu'elles ressemblent à tes roses. — Lorsque vous serez vieille, Cinthia, personne ne voudra plus de vous, pas même les valets du licteur quand vous les paieriez, et vous courrez après moi que vous rebutez maintenant. Attendez que Saturne ait rayé de son ongle ce front pur et luisant, et vous verrez comme votre seuil si assiégé, si supplié, si tiède de larmes et si fleuri, sera évité, maudit, couvert d'herbes et de ronces. — Hâtez-vous, Cinthia ; la plus petite ride peut servir de fosse au plus grand amour.

C'est dans cette formule brutale et impérieuse que se résume toute l'élégie antique : elle en revient tou-

jours là ; c'est sa plus grande raison, c'est le plus fort, c'est l'Achille de ses arguments. Après cela elle n'a plus grand'chose à dire, et, quand elle a promis une robe de byssus teint deux fois et une union de perles d'égale grosseur, elle est au bout de son rouleau. — C'est aussi à peu près tout ce que je trouve de plus concluant en pareille occurrence. — Je ne m'en tiens cependant pas toujours à ce programme assez exigu, et je brode mon maigre canevas avec quelques fils de soie de différentes couleurs arrachés çà et là. Mais ces brins sont courts ou renoués vingt fois et tiennent mal au fond de la trame. Je parle assez élégamment d'amour, parce que j'ai lu beaucoup de belles choses là-dessus. Il ne faut pour cela que le talent d'un acteur. Avec beaucoup de femmes, cette apparence suffit ; l'habitude d'écrire et d'imaginer fait que je ne reste pas à court sur ces matières, et tout esprit un peu exercé, en s'appliquant, parviendra aisément à ce résultat ; mais je ne sens pas un mot de ce que je dis, et je répète tout bas comme le poëte antique : — Cinthia, hâtez-vous.

On m'a accusé souvent d'être fourbe et dissimulé. — Personne au monde n'aimerait autant que moi à parler franchement et à vider son cœur ; — mais,

comme je n'ai pas une idée ni un sentiment pareils à ceux des gens qui m'entourent, — comme, au premier mot vrai que je lâcherais, ce serait un hurrah et un tollé général, j'ai préféré garder le silence, ou, si je parle, ne dégorger que des sottises reçues et ayant droit de bourgeoisie. — Je serais bien venu si je disais aux dames ce que je viens de t'écrire ! je ne pense pas qu'elles goûteraient beaucoup ma manière de voir et mes façons d'envisager l'amour. — Pour les hommes, je ne peux pas non plus leur dire en face qu'ils ont tort de ne pas aller à quatre pattes ; et, en vérité, c'est ce que je pense de plus favorable à leur égard. — Je n'ai pas envie de me faire une querelle à chaque mot. Qu'importe, au bout du compte, ce que je pense ou ce que je ne pense pas ; que je sois triste lorsque je semble gai, joyeux quand j'ai l'air mélancolique ? On ne trouve pas à redire à ce que je n'aille pas nu : ne puis-je habiller ma figure comme mon corps ? Pourquoi un masque serait-il plus répréhensible qu'une culotte, et un mensonge qu'un corset ?

Hélas ! la terre tourne autour du soleil, rôtie d'un côté et gelée de l'autre. Il y a une bataille où six cent mille hommes se déchiquettent ; il fait le plus

beau temps du monde ; les fleurs sont d'une coquetterie sans pareille, et elles ouvrent effrontément leur gorge luxuriante jusque sous le pied des chevaux. Aujourd'hui il s'est commis un nombre fabuleux de bonnes actions ; il pleut à verse neige et tonnerre, éclairs et grêle ; on dirait que le monde va finir. Les bienfaiteurs de l'humanité ont de la boue jusqu'au ventre et sont crottés comme des chiens, à moins qu'ils n'aient voiture. La création se moque impitoyablement de la créature et lui décoche à toute minute des sarcasmes sanglants. Tout est indifférent à tout, et chaque chose vit ou végète par sa propre loi. Que je fasse ceci ou cela, que je vive ou que je meure, que je souffre ou que je jouisse, que je dissimule ou que je sois franc, qu'est-ce que cela fait au soleil et aux betteraves et même aux hommes ? Un fétu de paille est tombé sur une fourmi et lui a cassé la troisième patte à la deuxième articulation ; un rocher est tombé sur un village et l'a écrasé : je ne crois pas que l'un de ces malheurs arrache plus de larmes que l'autre aux yeux d'or des étoiles. Tu es mon meilleur ami, si ce mot-là n'est pas aussi creux qu'un grelot ; je mourrais, il est bien évident, si éploré que tu sois, que tu ne te passeras pas de

dîner seulement deux jours, et que, malgré cette épouvantable catastrophe, tu n'en continueras pas moins à jouer fort agréablement au trictrac. — Quel est celui de mes amis, quelle est celle de mes maîtresses qui saura mes nom et prénoms dans vingt ans d'ici, et qui me reconnaîtrait dans la rue, si je venais à y passer avec un habit percé au coude ? — Oubli et néant, c'est tout l'homme.

Je me sens aussi parfaitement seul que possible, et tous les fils qui allaient de moi aux choses et des choses à moi se sont rompus un à un. Il y a peu d'exemples d'un homme qui, ayant conservé l'intelligence des mouvements qui se font en lui, soit parvenu à un degré d'abrutissement pareil. Je ressemble à ces flacons de liqueurs qu'on a laissés débouchés et dont l'esprit s'est évaporé complètement. Le breuvage a la même apparence et la même couleur ; goûtez-le, vous n'y trouverez que l'insipidité de l'eau.

Quand j'y songe, je suis effrayé de la rapidité de cette décomposition ; si cela continue, il faudra que je me sale, ou je pourrirai inévitablement, et les vers se mettront après moi, puisque je n'ai plus d'âme, et que cela seul fait la différence du corps au cadavre. — Il y a un an, pas plus, j'avais encore quelque

chose d'humain ; — je m'agitais, je cherchais. J'avais une pensée caressée entre toutes, une espèce de but, un idéal ; je voulais être aimé, je faisais les rêves que l'on fait à cet âge, — moins vaporeux, moins chastes, il est vrai, que ceux des jeunes gens ordinaires, mais contenus cependant en de justes bornes. Peu à peu ce qu'il y avait d'incorporel s'est dégagé et s'est dissipé, et il n'est resté au fond de moi qu'une épaisse couche de grossier limon. Le rêve est devenu un cauchemar, et la chimère un succube ; — le monde de l'âme a fermé ses portes d'ivoire devant moi : je ne comprends plus que ce que je touche avec les mains ; j'ai des songes de pierre ; tout se condense et se durcit autour de moi, rien ne flotte, rien ne vacille, il n'y a pas d'air ni de souffle ; la matière me presse, m'envahit et m'écrase ; je suis comme un pèlerin qui se serait endormi un jour d'été les pieds dans l'eau et qui se réveillerait en hiver les jambes prises et emboîtées dans la glace. Je ne souhaite plus ni l'amour ni l'amitié de personne ; la gloire même, cette auréole éclatante que j'avais tant désirée pour mon front, ne me fait plus la moindre envie. Il n'y a plus, hélas ! qu'une chose qui palpite en moi, c'est l'horrible désir qui me

porte vers Théodore. — Voilà où se réduisent toutes mes notions morales. Ce qui est beau physiquement est bien, tout ce qui est laid est mal. — Je verrais une belle femme, que je saurais avoir l'âme la plus scélérate du monde, qui serait adultère et empoisonneuse, j'avoue que cela me serait parfaitement égal et ne m'empêcherait nullement de m'y complaire, si je trouvais la forme de son nez convenable.

Voici comme je me représente le bonheur suprême : — c'est un grand bâtiment carré sans fenêtre au dehors : une grande cour entourée d'une colonnade de marbre blanc, au milieu une fontaine de cristal avec un jet de vif-argent à la manière arabe, des caisses d'orangers et de grenadiers posées alternativement ; par là-dessus un ciel très-bleu et un soleil très-jaune ; — de grands lévriers au museau de brochet dormiraient çà et là ; de temps en temps des nègres pieds nus avec des cercles d'or aux jambes ; de belles servantes blanches et sveltes, habillées de vêtements riches et capricieux, passeraient entre les arcades évidées, quelque corbeille au bras, ou quelque amphore sur la tête. Moi je serais là, immobile, silencieux, sous un dais magnifique, entouré de piles de carreaux, un grand lion privé sous mon coude,

la gorge nue d'une jeune esclave sous mon pied en manière d'escabeau, et fumant de l'opium dans une grande pipe de jade.

Je ne me figure pas le paradis autrement ; et, si Dieu veut bien que j'y aille après ma mort, il me fera bâtir dans le coin de quelque étoile un petit kiosque sur ce plan-là. — Le paradis tel qu'on le dit être me paraît beaucoup trop musical, et je confesse en toute humilité que je suis parfaitement incapable de supporter une sonate qui durerait seulement dix mille ans.

— Tu vois quel est mon Eldorado, ma terre promise : c'est un rêve comme un autre ; mais il a cela de spécial, que je n'y introduis jamais aucune figure connue ; que pas un de mes amis n'a franchi le seuil de ce palais imaginaire ; qu'aucune des femmes que j'aie eues ne s'est assise à côté de moi sur le velours des coussins : j'y suis seul au milieu d'apparences. Toutes ces figures de femmes, toutes ces ombres gracieuses de jeunes filles dont je le peuple, je n'ai jamais eu l'idée de les aimer ; je n'en ai jamais supposé une amoureuse de moi. — Dans ce sérail fantastique, je ne me suis pas créé de sultane favorite. Il y a des négresses, des mulâtresses, des juives à peau

bleue et à cheveux rouges, des Grecques et des Circassiennes, des Espagnoles et des Anglaises ; mais ce ne sont pour moi que des symboles de couleur et de linéament, et je les ai comme l'on a toute sorte de vins dans sa cave, et toutes les espèces de colibris dans sa collection. Ce sont des machines à plaisir, des tableaux qui n'ont pas besoin de cadre, des statues qui viennent à vous quand on les appelle, et que l'envie vous prend de les considérer de près. Une femme a sur une statue cet incontestable avantage, qu'elle se tourne toute seule du côté où l'on veut, et qu'il faut faire soi-même le tour de la statue et se placer au point de vue ; — ce qui est fatigant.

Tu vois bien qu'avec des idées semblables, je ne puis rester ni dans ce temps ni dans ce monde-ci ; car on ne peut subsister ainsi à côté du temps et de l'espace. Il faut que je trouve autre chose.

En pensant ainsi, il est simple et logique que l'on aboutisse à une pareille conclusion. — Comme l'on ne cherche que la satisfaction de l'œil, le poli de la forme et la pureté du linéament, on les accepte partout où on les rencontre. C'est ce qui explique les singulières aberrations de l'amour antique.

Depuis le Christ on n'a plus fait une seule statue

d'homme où la beauté adolescente fût idéalisée et rendue avec ce soin qui caractérise les anciens sculpteurs. — La femme est devenue le symbole de la beauté morale et physique : l'homme est réellement déchu du jour où le petit enfant est né à Bethléem. La femme est la reine de la création ; les étoiles se joignent en couronne sur sa tête, le croissant de la lune se fait une gloire de s'arrondir sous son pied, le soleil cède son or le plus pur pour lui en faire des joyaux, les peintres qui veulent flatter les anges leur donnent des figures de femmes, et certes ce n'est pas moi qui les en blâmerai. — Avant le doux et galant conteur de paraboles, c'était tout le contraire ; on ne féminisait pas les dieux ou les héros que l'on voulait faire séduisants ; ils avaient leur type, vigoureux et délicat en même temps, mais toujours mâle, si amoureux que fussent leurs contours, si polis et si dénués de muscles et de veines que l'ouvrier eût fait leurs jambes et leurs bras divins. On faisait plus volontiers revenir à ce caractère la beauté spéciale de la femme. On élargissait les épaules, on atténuait les hanches, on donnait peu de saillie à la gorge ; on accentuait plus robustement les attaches des bras et des cuisses. — Il n'y a presque pas de différence

entre Pâris et Hélène. Aussi l'hermaphrodite est-il une des chimères le plus ardemment caressées de l'antiquité idolâtre.

C'est en effet une des plus suaves créations du génie païen que ce fils d'Hermès et d'Aphrodite. Il ne se peut rien imaginer de plus ravissant au monde que ces deux corps tous deux parfaits, harmonieusement fondus ensemble, que ces deux beautés si égales et si différentes qui n'en forment plus qu'une supérieure à toutes deux, parce qu'elles se tempèrent et se font valoir réciproquement : pour un adorateur exclusif de la forme, y a-t-il une incertitude plus aimable que celle où vous jette la vue de ce dos, de ces reins douteux, et de ces jambes si fines et si fortes, que l'on ne sait si l'on doit les attribuer à Mercure prêt à s'envoler ou à Diane sortant du bain ? Le torse est un composé des monstruosités les plus charmantes : sur la poitrine potelée et pleine de l'éphèbe s'arrondit avec une grâce étrange la gorge d'une jeune vierge. Sous les flancs bien enveloppés et d'une mollesse toute féminine, on devine les dentelés et les côtes, comme aux flancs d'un jeune garçon ; le ventre est un peu plat pour une femme, un peu rond pour un homme, et toute l'habitude du corps a quelque

chose de nuageux et d'indécis qu'il est impossible de rendre, et dont l'attrait est tout particulier. — Théodore serait à coup sûr un excellent modèle de ce genre de beauté ; cependant je trouve que la portion féminine l'emporte chez lui, et qu'il lui est plus resté de Salmacis qu'à l'Hermaphrodite des Métamorphoses.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que je ne pense presque plus à son sexe et que je l'aime avec une sécurité parfaite. Quelquefois je cherche à me persuader que cet amour est abominable, et je me le dis à moi-même le plus sévèrement possible ; mais cela ne vient que des lèvres, c'est un raisonnement que je me fais et que je ne sens pas : il me semble réellement que c'est la chose la plus simple du monde et que tout autre à ma place en ferait autant.

Je le vois, je l'écoute parler ou chanter, car il chante admirablement, et j'y prends un indicible plaisir. — Il me fait tellement l'effet d'une femme, qu'un jour, dans la chaleur de la conversation, il m'est échappé de l'appeler madame, ce qui l'a fait rire d'un rire assez forcé, à ce qu'il m'a paru.

Si c'était une femme cependant, quels seraient ses motifs pour se travestir ainsi ? Je ne puis me les expliquer d'aucune manière. Qu'un cavalier très-

jeune, très-beau et parfaitement imberbe, se déguise en femme, cela se conçoit; il s'ouvre ainsi mille portes qui lui seraient restées obstinément fermées, et le quiproquo peut le jeter dans une complication d'aventures tout à fait dédalienne et réjouissante. On peut arriver de cette façon jusqu'à une femme étroitement gardée, ou brusquer quelque bonne fortune à la faveur de la surprise. Mais je ne sais pas trop les avantages qu'il y a pour une belle et jeune femme à courir le pays en habits d'homme : elle ne peut qu'y perdre. Une femme ne doit pas renoncer ainsi au plaisir d'être courtisée, madrigalisée et adorée; elle renoncerait plutôt à la vie, et elle aurait raison, car qu'est-ce que la vie d'une femme sans tout cela? — Rien, — ou quelque chose de pis que la mort. Et je m'étonne toujours que les femmes qui ont trente ans ou la petite vérole, ne se jettent pas du haut d'un clocher en bas.

Malgré tout cela, quelque chose de plus fort que tous les raisonnements me crie que c'est une femme, et que c'est elle que j'ai rêvée, elle que je dois aimer uniquement, et qui m'aimera uniquement : — oui, c'est elle, la déesse aux regards d'aigle, aux belles mains royales, qui me souriait avec condescendance

du haut de son trône de nuées. Elle s'est présentée à moi sous ce déguisement pour m'éprouver, pour voir si je la reconnaîtrais, si mon regard amoureux pénétrerait les voiles dont elle s'était enveloppée, comme dans ces contes merveilleux où les fées apparaissent d'abord sous des figures de mendiantes, puis se révèlent tout à coup resplendissantes d'or et de pierreries.

Je t'ai reconnue, ô mon amour ! A ton aspect, mon cœur a sauté dans ma poitrine comme saint Jean dans le ventre de sainte Anne, lorsqu'elle fut visitée par la Vierge ; une lueur flamboyante s'est répandue dans l'air ; j'ai senti comme une odeur de divine ambroisie ; j'ai vu à tes pieds la traînée de feu, et j'ai compris sur-le-champ que tu n'étais pas une simple mortelle.

Les sons mélodieux de la viole de sainte Cécile, que les anges écoutent avec ravissement, sont rauques et discordants en comparaison des cadences perlées qui s'envolent de ta bouche de rubis : les Grâces jeunes et souriantes dansent autour de toi une ronde perpétuelle ; les oiseaux, lorsque tu passes dans les bois, inclinent en gazouillant leur petite tête panachée pour te mieux voir, et te sifflent leurs plus jolis

refrains ; la lune amoureuse se lève de meilleure heure pour te baiser de ses pâles lèvres d'argent, car elle a abandonné son berger pour toi ; le vent se garde d'effacer sur le sable la délicate empreinte de ton adorable pied ; la fontaine, quand tu t'y penches, se fait plus unie que le cristal, de peur de rider et de déformer la réflexion de ton visage céleste ; les pudiques violettes elles-mêmes t'ouvrent leur petit cœur et font mille coquetteries devant toi ; la fraise jalouse se pique d'émulation et tâche d'égaler le divin incarnat de ta bouche ; l'imperceptible moucheron bourdonne joyeusement et t'applaudit en battant des ailes ; — toute la nature t'aime et t'admire, ô toi, sa plus belle œuvre !

Ah ! je vis maintenant ; — jusqu'à présent je n'avais été qu'un mort : me voilà débarrassé du linceul, et je tends hors de la fosse mes deux maigres mains vers le soleil ; ma couleur bleue de spectre m'a quitté. Mon sang circule rapidement dans mes veines. L'effrayant silence qui régnait autour de moi est rompu à la fin. La voûte opaque et noire qui me pesait sur le front s'est illuminée. Mille voix mystérieuses me chuchotent à l'oreille ; de charmantes étoiles scintillent au-dessus de moi, et sablent de

leurs paillettes d'or les sinuosités de mon chemin ; les marguerites me rient doucement, et les clochettes murmurent mon nom avec leur petite langue tortillée : je comprends une multitude de choses que je ne comprenais pas, je découvre des affinités et des sympathies merveilleuses, j'entends la langue des roses et des rossignols, et je lis couramment le livre que je ne pouvais pas même épeler. J'ai reconnu que j'avais un ami dans ce vieux chêne respectable tout couvert de gui et de plantes parasites, et que cette pervenche si langoureuse et si frêle, dont le grand œil bleu déborde toujours de larmes, nourrissait depuis longtemps pour moi une passion discrète et contenue : c'est l'amour, c'est l'amour qui m'a dessillé les yeux et donné le mot de l'énigme. — L'amour est descendu au fond du caveau où transissait mon âme accroupie et somnolente ; il l'a prise par le bout de la main et lui a fait monter l'escalier roide et étroit qui menait au dehors. Toutes les portes de la prison étaient crochetées, et pour la première fois cette pauvre Psyché est sortie du moi où elle était enfermée.

Une autre vie est devenue la mienne. Je respire par la poitrine d'un autre, et le coup qui le blesse-

rait me tuerait. — Avant cet heureux jour, j'étais semblable à ces mornes idoles japonaises qui se regardent perpétuellement le ventre. J'étais le spectateur de moi-même, le parterre de la comédie que je jouais; je me regardais vivre, et j'écoutais les oscillations de mon cœur comme le battement d'une pendule. Voilà tout. Les images se peignaient dans mes yeux distraits ; les sons frappaient mon oreille inattentive, mais rien du monde extérieur n'arrivait jusqu'à mon âme. L'existence de qui que ce soit ne m'était nécessaire ; je doutais même de toute autre existence que de la mienne, dont encore je n'étais guère sûr. Il me semblait que j'étais seul au milieu de l'univers, et que tout le reste n'était que fumées, images, vaines illusions, apparences fugitives destinées à peupler ce néant. — Quelle différence !

Et pourtant, si mon pressentiment me trompait, si Théodore était réellement un homme, ainsi que tout le monde le croit ! On a vu quelquefois de ces merveilleuses beautés ; — la grande jeunesse prête à cette illusion. — C'est une chose à laquelle je ne veux pas penser et qui me rendrait fou ; cette graine tombée d'hier dans le rocher stérile de mon cœur l'a déjà pénétré en tous sens de ses mille filaments ;

elle s'y est cramponnée robustement, et il serait impossible de l'arracher. C'est déjà un arbre qui fleurit et verdoie, et tord ses racines musculeuses. — Si je venais à savoir avec certitude que Théodore n'est pas une femme, hélas ! je ne sais point si je ne l'aimerais pas encore.

III

III

Ma belle amie, tu avais bien raison de me détourner du projet que j'avais conçu de voir les hommes, — et de les étudier à fond, avant de donner mon cœur à aucun d'eux. — J'ai à tout jamais éteint en moi l'amour et jusqu'à la possibilité de l'amour.

Pauvres jeunes filles que nous sommes ; élevées avec tant de soin, si virginalement entourées d'un triple mur de précautions et de réticences, — nous, à qui on ne laisse rien entendre, rien soupçonner, et dont la principale science est de ne rien savoir, dans

quelles étranges erreurs nous vivons, et quelles perfides chimères nous bercent entre leurs bras !

Ah ! Graciosa, trois fois maudite soit la minute où m'est venue l'idée de ce travestissement; que d'horreurs, que d'infamies et que de grossièretés dont j'ai été forcée d'être témoin ou auditeur ! quel trésor de chaste et précieuse ignorance j'ai dissipé en peu de temps !

C'était par un beau clair de lune, t'en souviens-tu ? nous nous promenions ensemble tout au fond du jardin, dans cette allée triste et peu fréquentée, terminée d'un côté par une statue de Faune jouant de la flûte, qui n'a plus de nez et dont tout le corps est couvert d'une lèpre épaisse de mousse noirâtre, et de l'autre côté par une perspective feinte dessinée sur le mur et à moitié effacée par la pluie. — A travers le feuillage encore rare de la charmille, on voyait par places les étoiles étinceler et s'arrondir la serpe d'argent. Une odeur de jeunes pousses et de plantes nouvelles nous arrivait du parterre avec les souffles languissants d'une petite brise ; un oiseau caché sifflait un air langoureux et bizarre ; nous, comme de vraies jeunes filles, nous causions d'amour, de galants, de mariage, du beau cavalier que nous avions vu à la

messe ; nous mettions en commun le peu de notions du monde et des choses que nous pouvions avoir ; nous retournions de cent manières une phrase que nous avions entendue par hasard et dont la signification nous semblait obscure et singulière ; nous nous faisions mille de ces questions saugrenues que la plus parfaite innocence peut seule imaginer. — Que de poésie primitive, que d'adorables sottises dans ces furtifs entretiens de deux petites niaises sorties la veille de pension !

Toi, tu voulais pour amant un jeune homme hardi et fier, avec des moustaches et des cheveux noirs, de grands éperons, de grandes plumes, une grande épée, une espèce de matamore amoureux, et tu donnais en plein dans l'héroïque et le triomphant : tu ne rêvais que duels et escalades, dévouements miraculeux, et tu aurais volontiers jeté ton gant dans la fosse aux lions pour que ton Esplandian l'y allât chercher : cela était fort comique de voir une petite fille comme tu l'étais alors, toute blonde, toute rougissante, ployant au moindre souffle, vous débiter ces généreuses tirades d'une seule haleine et de l'air le plus martial du monde.

Moi, quoique je n'eusse que six mois de plus que

toi, j'étais de six ans moins romanesque : une chose m'inquiétait principalement, c'était de savoir ce que les hommes se disaient entre eux et ce qu'ils faisaient lorsqu'ils étaient sortis des salons et des théâtres : je pressentais dans leur vie beaucoup de côtés défectueux et obscurs, soigneusement voilés à nos regards, et qu'il nous importait beaucoup de connaître ; quelquefois, cachée derrière un rideau, j'épiais de loin les cavaliers qui venaient à la maison, et il me semblait alors démêler dans leur allure quelque chose d'ignoble et de cynique, une insouciance grossière ou une préoccupation farouche que je ne leur retrouvais plus dès qu'ils étaient entrés, et qu'ils semblaient dépouiller comme par enchantement sur le seuil de la chambre. Tous, les jeunes comme les vieux, me paraissaient avoir adopté uniformément un masque de convention, des sentiments de convention et un parler de convention, lorsqu'ils étaient devant les femmes. — De l'angle du salon où je me tenais droite comme une poupée et sans appuyer le dos à mon fauteuil, tout en roulant mon bouquet entre mes doigts, j'écoutais, je regardais ; mes yeux étaient baissés cependant, et je voyais tout à droite, à gauche, devant et derrière moi : — comme les yeux fabuleux du lynx, mes

yeux perçaient les murailles, et j'aurais dit ce qui se passait dans la pièce à côté.

Je m'étais aussi aperçue d'une notable différence dans la manière dont on parlait aux femmes mariées ; ce n'étaient plus les phrases discrètes et polies, enjolivées puérilement comme on en adressait à moi ou à mes compagnes, c'était un enjouement plus libre, des façons moins sobres et plus dégagées, les claires réticences et les détours aboutissant vite d'une corruption qui sait qu'elle a devant elle une corruption semblable : je sentais bien qu'il y avait entre eux un élément commun qui n'existait pas entre nous, et j'aurais tout donné pour savoir quel était cet élément.

Avec quelle anxiété et quelle furie curieuse je suivais de l'œil et de l'oreille les groupes bourdonnants et rieurs de jeunes gens qui, après s'être abattus sur quelques points du cercle, reprenaient leur promenade tout en causant et en jetant au passage des œillades ambiguës. Sur leurs bouches dédaigneusement bouffies voltigeaient des ricanements incrédules ; ils avaient l'air de se moquer de ce qu'ils venaient de dire, et de rétracter les compliments et les adorations dont ils nous avaient comblées. Je n'entendais pas leurs paroles, mais je comprenais, au mouvement

de leurs lèvres, qu'ils prononçaient des mots d'une langue qui m'était inconnue et dont personne ne s'était servi devant moi. Ceux même qui avaient l'air le plus humble et le plus soumis redressaient la tête avec une nuance très-sensible de révolte et d'ennui : — un soupir d'essoufflement, pareil au soupir d'un acteur qui est arrivé au bout d'un long couplet, s'échappait malgré eux de leur poitrine, et ils faisaient en nous quittant un demi-tour sur les talons d'une manière vive et pressée qui dénonçait une espèce de satisfaction intérieure d'être délivrés de la rude corvée d'être honnêtes et galants.

J'aurais donné un an de ma vie pour entendre, sans être vue, une heure de leur conversation. Souvent je comprenais, à de certaines attitudes, à quelques gestes détournés, à des coups d'œil lancés obliquement, qu'il était question de moi et que l'on parlait ou de mon âge ou de ma figure. Alors j'étais sur des charbons ardents ; les quelques mots étouffés, les demi-lambeaux de phrase qui m'arrivaient par intervalles, irritaient au plus haut point ma curiosité sans pouvoir la satisfaire, et j'entrais en des doutes et des perplexités étranges.

Le plus souvent ce qu'on disait avait une appa-

rence favorable, et ce n'était pas ce qui m'inquiétait : je me souciais assez peu que l'on me trouvât belle ; mais les menues observations coulées dans le tuyau de l'oreille et presque toujours suivies de longs ricanements et de singuliers clignements d'yeux, — voilà ce que j'aurais voulu savoir ; et, pour une de ces phrases dites tout bas derrière un rideau ou dans l'encoignure d'une porte, j'aurais quitté sans regret l'entretien le plus fleuri et le plus parfumé du monde.

Si j'avais eu un amant, j'aurais beaucoup aimé connaître la manière dont il eût parlé de moi à un autre homme, et en quels termes il se serait vanté de sa bonne fortune à ses camarades d'orgie avec un peu de vin dans la tête et les deux coudes sur la nappe.

Je le sais maintenant, et en vérité je suis fâchée de le savoir. — C'est toujours ainsi.

Mon idée était folle, mais ce qui est fait est fait, et l'on ne peut désapprendre ce qu'on a appris. Je ne t'ai pas écoutée, ma chère Graciosa, je m'en repens, mais on n'écoute pas toujours la raison, surtout quand elle sort d'une aussi jolie bouche que la tienne, car je ne sais pourquoi on ne se peut figurer qu'un conseil soit sage à moins qu'il ne soit donné par

quelque vieille tête toute chenue et toute grise, comme si avoir été bête soixante ans pouvait vous rendre spirituel.

Mais tout cela me tourmentait trop, et je n'y pouvais tenir, je grillais dans ma petite peau comme une châtaigne sur la poêle. La pomme fatale s'arrondissait dans le feuillage au-dessus de ma tête, et il fallait bien finir par y donner un coup de dent, sauf à la jeter après si la saveur m'en paraissait amère.

J'ai fait comme Ève la blonde, ma très-chère grand'mère, — j'ai mordu.

La mort de mon oncle, le seul parent qui me restât, me laissant libre de mes actions, j'exécutai ce que je rêvais depuis si longtemps. — Mes précautions étaient prises avec le plus grand soin pour que nul ne se doutât de mon sexe : j'avais appris à tirer l'épée et le pistolet; je montais parfaitement à cheval et avec une hardiesse dont peu d'écuyers eussent été capables ; j'étudiai bien la manière de porter le manteau et de faire siffler la cravache, et en quelques mois, je parvins à faire d'une fille qu'on trouvait assez jolie un cavalier beaucoup plus joli, et à qui il ne manquait guère que la moustache. — Je réalisai ce que j'avais de bien, et je sortis de la ville,

décidée à n'y revenir qu'avec l'expérience la plus complète.

C'était le seul moyen d'éclaircir mes doutes : avoir des amants ne m'aurait rien appris, ou du moins cela ne m'eût donné que des lueurs incomplètes, et je voulais étudier l'homme à fond, l'anatomiser fibre par fibre avec un scalpel inexorable et le tenir tout vif et tout palpitant sur ma table de dissection ; pour cela il fallait le voir seul à seul chez lui, en déshabillé, le suivre à la promenade, à la taverne et ailleurs. — Avec mon déguisement, je pouvais aller partout sans être remarquée ; on ne se cachait pas devant moi, on jetait de côté toute réserve et toute contrainte, je recevais des confidences et j'en faisais de fausses pour en provoquer de vraies. Hélas ! les femmes n'ont lu que le roman de l'homme et jamais son histoire.

C'est une chose effrayante à penser et à laquelle on ne pense pas, combien nous ignorons profondément la vie et la conduite de ceux qui paraissent nous aimer et que nous épouserons. Leur existence réelle nous est aussi parfaitement inconnue que s'ils étaient des habitants de Saturne ou de quelque autre planète à cent millions de lieues de notre boule sublu-

naire : on dirait qu'ils sont d'une autre espèce, et il n'y a pas le moindre lien intellectuel entre les deux sexes ; — les vertus de l'un font les vices de l'autre, et ce qui fait admirer l'homme fait honnir la femme.

Nous autres, notre vie est claire et se peut pénétrer d'un regard. — Il est facile de nous suivre de la maison au pensionnat, du pensionnat à la maison ; — ce que nous faisons n'est un mystère pour personne ; chacun peut voir nos mauvais dessins à l'estompe, nos bouquets à l'aquarelle composés d'une pensée et d'une rose grosse comme un chou, et galamment noués par la queue avec un ruban de couleur tendre : les pantoufles que nous brodons pour la fête de nos pères ou de nos grands-pères n'ont rien en soi de bien occulte et de bien inquiétant. — Nos sonates et nos romances sont exécutées avec la plus désirable froideur. Nous sommes bien et dûment cousues à la jupe de nos mères, et, à neuf ou dix heures au plus, nous rentrons dans nos petits lits tout blancs, au fond de nos cellules proprettes et discrètes, où nous sommes vertueusement verrouillées et cadenassées jusqu'au lendemain matin. La susceptibilité la plus éveillée et la plus jalouse ne trouverait rien à cela.

Le cristal le plus limpide n'a pas la transparence d'une pareille vie.

Celui qui nous prend sait ce que nous avons fait à partir de la minute où nous avons été sevrées et même avant, s'il veut pousser ses recherches jusque-là. — Notre vie n'est pas une vie, c'est une espèce de végétation comme celle de la mousse et des fleurs ; l'ombre glaciale de la tige maternelle flotte autour de nous, pauvres boutons de rose étouffés qui n'osons pas nous ouvrir. Notre affaire principale, c'est de nous tenir bien droites, bien corsées, bien busquées, l'œil convenablement baissé, et de surpasser en immobilité et en roideur les mannequins et les poupées à ressorts.

Il nous est défendu de prendre la parole, de nous mêler à la conversation autrement que pour répondre oui et non, si l'on nous interroge. Aussitôt que l'on veut dire quelque chose d'intéressant, l'on nous renvoie étudier notre harpe ou notre clavecin, et nos maîtres de musique ont tous soixante ans pour le moins et prennent horriblement de tabac. Les modèles suspendus dans nos chambres sont d'une anatomie très-vague et très-esquivée. Les dieux de la Grèce, pour se présenter dans un pensionnat de

demoiselles, ont soin préalablement d'acheter à la friperie de très-amples carricks et de se faire graver au pointillé, ce qui leur donne l'air de portiers ou de cochers de fiacre, et les rend peu propres à nous enflammer l'imagination.

A force de vouloir nous empêcher d'être romanesques, l'on nous rend idiotes. Le temps de notre éducation se passe non pas à nous apprendre quelque chose, mais à nous empêcher d'apprendre quelque chose.

Nous sommes réellement prisonnières de corps et d'esprit ; mais un jeune homme, libre de ses actions, qui sort le matin pour ne rentrer que le matin, qui a de l'argent, qui peut en gagner et en disposer comme il lui plaît, comment pourrait-il justifier l'emploi de son temps ? — quel est l'homme qui voudrait dire à la personne aimée ce qu'il a fait pendant sa journée et pendant sa nuit? — Aucun, même de ceux qui sont réputés les plus purs.

J'avais envoyé mon cheval et mes vêtements à une petite métairie que j'ai à quelque distance de la ville. Je m'habillai, je montai en selle et je partis, non sans un singulier serrement de cœur. — Je ne regrettai rien, je ne laissai rien en arrière, ni parents,

ni amis, pas un chien, pas un chat, et cependant j'étais triste, et j'avais presque les larmes aux yeux ; cette ferme où je n'avais été que cinq ou six fois n'avait pour moi rien de particulier et de cher, et ce n'était pas la complaisance que l'on prend à de certains endroits et qui vous attendrit lorsqu'il les faut quitter, mais je me retournai deux ou trois fois pour voir encore de loin monter entre les arbres sa vrille de fumée bleuâtre.

C'était là où, avec mes robes et mes jupes, j'avais laissé mon titre de femme ; dans la chambre où j'avais fait ma toilette étaient serrées vingt années de ma vie qui ne devaient plus compter et qui ne me regardaient plus. Sur la porte on eût pu écrire : — Ci-gît Madelaine de Maupin ; — car en effet je n'étais plus Madelaine de Maupin, mais bien Théodore de Sérannes, — et personne ne devait plus m'appeler de ce doux nom de Madelaine.

Le tiroir où étaient renfermées mes robes, désormais inutiles, me parut comme le cercueil de mes blanches illusions ; — j'étais un homme, ou du moins j'en avais l'apparence : la jeune fille était morte.

Quand j'eus totalement perdu de vue la cime des châtaigniers qui entourent la métairie, il me sembla

que je n'étais plus moi, mais un autre, et je me souvenais de mes actions anciennes comme des actions d'une personne étrangère auxquelles j'aurais assisté, ou comme du début d'un roman dont je n'aurais pas achevé la lecture.

Je me rappelais complaisamment mille petits détails dont l'enfantine naïveté me faisait venir sur les lèvres un sourire d'indulgence un peu moqueuse quelquefois, comme celui d'un jeune libertin qui écouterait les confidences arcadiques et pastorales d'un écolier de troisième ; et, au moment où je m'en détachais pour toujours, toutes mes puérilités de petite fille et de jeune fille accouraient sur le bord du chemin en me faisant mille signes d'amitié et m'envoyant des baisers du bout de leurs doigts blancs et effilés.

Je piquai mon cheval, pour me dérober à ces énervantes émotions; les arbres filaient rapidement à droite et à gauche, mais l'essaim folâtre, plus bourdonnant qu'une ruche d'abeilles, se mit à courir dans les allées latérales et à m'appeler : — Madelaine ! — Madelaine !

Je donnai sur le cou de ma bête un grand coup de cravache qui la fit redoubler de vitesse. Mes cheveux se tenaient presque droits derrière ma tête, mon man-

teau était horizontal, comme si des plis eussent été sculptés dans la pierre, tant ma course était rapide ; je regardai une fois en arrière, et je vis, comme un petit nuage blanc bien loin à l'horizon, la poussière que les pieds de mon cheval avaient soulevée.

Je m'arrêtai un peu.

Dans un buisson d'églantier, sur le bord de la route, je vis remuer quelque chose de blanc, et une petite voix claire et douce comme l'argent me vint frapper l'oreille :

— Madelaine, Madelaine, où allez-vous si loin, Madelaine? Je suis votre virginité, ma chère enfant ; c'est pourquoi j'ai une robe blanche, une couronne blanche et une peau blanche. Mais vous, pourquoi avez-vous des bottes, Madelaine ? il me semblait que vous aviez le pied fort joli. Des bottes et un haut-de-chausses, et un grand chapeau à plume comme un cavalier qui va à la guerre ! Pourquoi donc cette longue épée qui bat et meurtrit votre cuisse? Vous avez un singulier équipage, Madelaine, et je ne sais trop si je dois vous accompagner.

— Si tu as peur, ma chère, retourne à la maison, va arroser mes fleurs et soigner mes colombes. Mais en vérité tu as tort, tu serais plus en sûreté sous ces

vêtements de bon drap que sous ta gaze et ton lin. Mes bottes empêchent qu'on ne voie si j'ai un joli pied ; cette épée, c'est pour me défendre, et la plume qui s'agite à mon chapeau est pour effaroucher tous les rossignols qui me viendraient chanter à l'oreille de fausses chansons d'amour.

Je continuai ma route : dans les soupirs du vent je crus reconnaître la dernière phrase de la sonate que j'avais apprise pour la fête de mon oncle, et, dans une large rose qui levait sa tête épanouie au-dessus d'un petit mur, le modèle de la grosse rose d'après quoi j'avais fait tant d'aquarelles ; en passant devant une maison, je vis flotter à une fenêtre le fantôme de mes rideaux. Tout mon passé semblait se cramponner après moi pour m'empêcher d'aller en avant et d'arriver à un nouvel avenir.

J'hésitai deux ou trois fois, et je tournai la tête de mon cheval de l'autre côté.

Mais la petite couleuvre bleue de la curiosité me sifflait tout doucement des paroles insidieuses, et me disait : — Marche, marche, Théodore ; l'occasion est bonne pour t'instruire ; si tu n'apprends pas aujourd'hui, tu ne sauras jamais. — Et ton noble cœur, tu le donneras donc au hasard, à la première

apparence honnête et passionnée? — Les hommes nous cachent des secrets bien extraordinaires, Théodore!

Je repris le galop.

Le haut-de-chausses était bien sur mon corps et non dans mon esprit; j'éprouvais un certain malaise et comme un frisson de peur, pour nommer la chose par son nom, à un endroit sombre de la forêt; un coup de fusil tiré par un braconnier manqua me faire évanouir. — Si c'eût été un voleur, les pistolets placés dans mes fontes et ma formidable épée ne m'eussent pas été à coup sûr d'un grand secours. Mais peu à peu je m'aguerris, et je n'y fis plus attention.

Le soleil descendait lentement sous l'horizon comme le lustre d'un théâtre qu'on abaisse quand la représentation est finie. Des lapins et des faisans traversaient la route de temps à autre; les ombres s'allongeaient, et tous les lointains se nuançaient de rougeurs. Certaines portions du ciel étaient d'un lilas très-doux et très-fondu, d'autres tenaient du citron et de l'orange; les oiseaux de nuit commençaient à chanter, et il se dégageait du bois une foule de bruits singuliers : le peu de lumière qu'il y avait encore s'éteignit, et l'obscurité devint complète, augmentée qu'elle était

par l'ombre portée des arbres. Moi, qui n'étais jamais sortie seule de nuit, me trouver à huit heures du soir dans une grande forêt ! Conçois-tu cela, ma Graciosa, moi qui me mourais déjà de peur au bout du jardin ? L'effroi me reprit de plus belle, et le cœur me battait terriblement ; ce fut, je t'avoue, avec une grande satisfaction que je vis poindre et scintiller au revers d'un coteau les lumières de la ville où j'allais. Dès que je vis ces points brillants semblables à de petites étoiles terrestres, ma frayeur se passa complètement. Il me semblait que ces lueurs indifférentes étaient les yeux ouverts d'autant d'amis qui veillaient pour moi.

Mon cheval n'était pas moins content que moi, et, humant un doux parfum d'écurie plus agréable pour lui que toutes les odeurs des marguerites et des fraises des bois, il courut tout droit à l'hôtel du Lion-Rouge.

Une blonde lueur rayonnait à travers le vitrage de plomb de l'auberge, dont l'enseigne de fer-blanc se balançait à droite et à gauche, et geignait comme une vieille femme, car la bise commençait à fraîchir. — Je remis mon cheval aux mains d'un palefrenier. et j'entrai dans la cuisine.

Une énorme cheminée, ouvrant au fond sa gueule

rouge et noire, avalait un fagot à chaque bouchée, et, de chaque côté des chenets, deux chiens, assis sur leur derrière et presque aussi grands que des hommes, se faisaient cuire avec le plus grand flegme du monde, se contentant de lever un peu leurs pattes et de pousser une espèce de soupir quand la chaleur devenait plus intense ; mais, à coup sûr, ils eussent mieux aimé être réduits en charbon que de reculer d'un pas.

Mon arrivée ne parut pas leur faire plaisir, et ce fut en vain que, pour faire connaissance avec eux, je leur passai, à plusieurs reprises, la main sur la tête : ils me jetaient des regards en dessous qui ne signifiaient rien de bon. — Cela m'étonna, car les animaux viennent à moi volontiers.

L'hôtelier s'approcha pour me demander ce que je voulais à souper.

C'était un homme pansu, avec un nez rouge, des yeux vairons et un sourire qui lui faisait le tour de la tête. A chaque mot qu'il disait, il montrait une double rangée de dents pointues et séparées comme celles des ogres. Le grand couteau de cuisine qui pendait à son côté avait un air douteux, et semblait pouvoir servir à plusieurs usages. Quand je lui eus dit ce que je désirais, il alla à un des chiens, et lui donna

un coup de pied quelque part. Le chien se leva, et se dirigea vers une espèce de roue où il entra avec un air piteux et rechigné, et en me lançant un regard de reproche. Enfin, voyant qu'il n'y avait pas de grâce à espérer, il se mit à faire tourner sa roue, et par contre-coup la broche où était enfilé le poulet dont je devais souper. — Je me promis de lui en jeter les reliefs pour le payer de sa peine, et je me mis à considérer la cuisine en attendant qu'il fût prêt.

De larges solives de chêne rayaient le plafond, toutes bistrées et noircies par la fumée du foyer et des chandelles. Sur les dressoirs brillaient dans l'ombre des plats d'étain plus clair que l'argent et des poteries de faïence blanche à bouquets bleus. — Au long des murs, de nombreuses files de casseroles bien récurées ne ressemblaient pas mal aux boucliers antiques que l'on voit suspendus en rang au long des trirèmes grecques ou romaines (pardonne-moi, Graciosa, la magnificence épique de cette comparaison). Une ou deux grosses servantes s'agitaient autour d'une grande table, et remuaient de la vaisselle et des fourchettes, plus agréable musique que toute autre quand on a faim, car l'ouïe du ventre devient alors plus fine que celle de l'oreille. Somme toute,

en dépit de la bouche de tirelire et des dents de scie de l'hôtelier, l'auberge avait une mine assez honnête et réjouissante ; et le sourire de l'hôtelier eût-il eu une toise de plus, et ses dents eussent-elles été trois fois plus longues et plus blanches, la pluie commençait à tinter sur les carreaux, et le vent à hurler de façon à vous ôter l'envie de vous en aller, car je ne sais rien qui soit plus lugubre que ces gémissements par une nuit obscure et pluvieuse.

Une idée me vint qui me fit sourire, c'est que personne au monde ne serait venu me chercher où j'étais. — En effet, qui eût pensé que la petite Madelaine, au lieu d'être couchée dans son lit bien chaud, avec sa veilleuse d'albâtre à côté d'elle, un roman sous son oreiller, sa femme de chambre dans le cabinet voisin, prête à accourir à la moindre terreur nocturne, se balançait sur une chaise de paille, dans une auberge de campagne, à vingt lieues de sa maison, ses pieds bottés posés sur les chenets, et ses petites mains crânement enfoncées dans ses goussets.

Oui, Madelinette n'est pas restée, comme ses compagnes, le coude paresseusement appuyé au rebord du balcon, entre le volubilis et les jasmins de la fenêtre, à suivre, au bout de la plaine, les franges vio-

lettes de l'horizon, ou quelque petit nuage couleur de rose, arrondi par la brise de mai. Elle n'a pas tapissé, avec la feuille des lis, des palais de nacre de perle pour y loger ses chimères ; elle n'a pas, comme vous, les belles rêveuses, habillé quelque fantôme creux de toutes les perfections imaginables ; elle a voulu connaître les hommes avant de se donner à un homme ; elle a tout quitté, ses belles robes de velours et de soie aux couleurs éclatantes, ses colliers, ses bracelets, ses oiseaux et ses fleurs ; elle a renoncé volontairement aux adorations, aux galanteries prosternées, aux bouquets et aux madrigaux, au plaisir d'être trouvée plus belle et mieux parée que vous, à son doux nom de femme, à tout ce qui fut elle, et elle s'en est allée, la courageuse fille, toute seule, apprendre à travers le monde la grande science de la vie.

Si l'on savait cela, l'on dirait que Madelaine est folle. — Tu l'as dit toi-même, ma chère Graciosa ; — mais les véritables folles sont celles qui jettent leur âme au vent, et sèment leur amour au hasard sur la pierre et le rocher, sans savoir si un seul épi germera.

O Graciosa ! c'est une pensée que je n'ai jamais

eue sans terreur : avoir aimé quelqu'un qui n'en était pas digne ! avoir montré son âme toute nue à des yeux impurs, et laissé pénétrer un profane dans le sanctuaire de son cœur ! avoir roulé quelque temps ses flots limpides avec une onde bourbeuse ! — Si parfaitement que l'on se soit séparé, il reste toujours quelque chose de ce limon, et le ruisseau ne peut reprendre sa transparence première.

Penser qu'un homme vous a embrassée et touchée ; qu'il a vu votre corps ; qu'il peut dire : Elle est comme ceci ou comme cela ; elle a tel signe à tel endroit ; elle a telle nuance dans l'âme ; elle rit pour cette chose, et pleure pour celle-ci ; son rêve est ainsi fait ; voici dans mon portefeuille une plume des ailes de sa chimère ; cette bague est tressée avec ses cheveux ; un morceau de son cœur est plié dans cette lettre ; elle me caressait de cette façon, et voici son mot de tendresse habituel !

Ah ! Cléopâtre, je comprends maintenant pourquoi tu faisais tuer, le matin, l'amant avec qui tu avais passé la nuit. — Sublime cruauté, pour qui, autrefois, je n'avais pas assez d'imprécations ! Grande voluptueuse, comme tu connaissais la nature humaine, et qu'il y a de profondeur dans cette barbarie !

Tu ne voulais pas que nul vivant pût divulguer les mystères de ta couche ; ces mots d'amour, envolés de tes lèvres, ne devaient pas être répétés. — Tu gardais ainsi ta pure illusion. L'expérience ne venait pas dépouiller pièce à pièce ce fantôme charmant que tu avais bercé entre tes bras. Tu aimais mieux être séparée de lui par un brusque coup de hache que par un lent dégoût. — Quel supplice, en effet, de voir l'homme que l'on avait choisi mentir à chaque minute à l'idée qu'on s'était faite de lui ; de découvrir dans son caractère mille petitesses qu'on n'y soupçonnait pas ; de s'apercevoir que ce qui vous avait paru si beau à travers le prisme de l'amour est réellement fort laid, et que ce qu'on avait pris pour un vrai héros de roman n'est, au bout du compte, qu'un bourgeois prosaïque qui met des pantoufles et une robe de chambre !

Je n'ai pas le pouvoir de Cléopâtre, et, si je le possédais, je n'aurais pas assurément la force de m'en servir. Aussi, ne pouvant ni ne voulant faire couper la tête à mes amants au sortir de mon lit, et n'étant pas non plus d'humeur à supporter ce que les autres femmes supportent, il faut que j'y regarde à deux fois avant d'en prendre un ; c'est ce que je ferai plutôt

trois fois que deux si l'envie m'en prend, ce dont je doute fort après ce que j'ai vu et entendu ; à moins cependant que je ne rencontre dans quelque bienheureuse contrée inconnue un cœur pareil au mien, comme disent les romans, — un cœur vierge et pur qui n'eût jamais aimé et qui en fût capable, dans le vrai sens du mot ; ce qui n'est pas, à beaucoup près, une chose facile.

Plusieurs cavaliers entrèrent dans l'auberge ; l'orage et la nuit les avaient empêchés de continuer leur route. — Ils étaient tous jeunes, et le plus âgé n'avait assurément pas plus de trente ans : leurs vêtements annonçaient qu'ils appartenaient à la classe supérieure, et, à défaut de leurs vêtements, la facilité insolente de leurs manières l'eût fait assez comprendre. Il y en avait un ou deux qui avaient des figures intéressantes ; les autres avaient tous, à un degré plus ou moins fort, cette espèce de jovialité brutale et d'insouciante bonhomie que les hommes ont entre eux, et dont ils se dépouillent complètement lorsqu'ils sont en notre présence.

S'ils avaient pu se douter que ce jeune homme frêle et à moitié endormi sur sa chaise, à l'angle de la cheminée, n'était rien moins que ce qu'il paraissait

être, mais bien une belle fille, un morceau de roi, comme ils disent, certes ils eussent bien vite changé de ton, vous les auriez vus aussitôt se rengorger et faire la roue. Ils se seraient approchés avec force révérences, les jambes cambrées, les coudes en dehors, le sourire dans les yeux, dans la bouche, dans le nez, dans les cheveux, dans toute l'habitude de leur corps ; ils auraient désossé les mots dont ils se seraient servis, et n'auraient parlé qu'avec des phrases de velours et de satin ; au moindre de mes mouvements, ils auraient eu l'air de s'étendre sur le plancher en manière de tapis, de peur que la délicatesse de mes pieds ne fût offensée par ses inégalités ; toutes les mains se fussent avancées pour me soutenir ; le siège le plus moelleux eût été disposé à la meilleure place ; — mais j'avais l'air d'un joli garçon, et non d'une jolie fille.

J'avoue que je fus presque sur le point de regretter mes jupes, en voyant le peu d'attention qu'ils faisaient à moi. — J'en fus une minute toute mortifiée ; car, de temps en temps, il m'arrivait de ne plus songer que j'avais des habits d'homme, et j'eus besoin d'y penser pour ne pas prendre de mauvaise humeur.

J'étais là, ne disant mot, les bras croisés et regar-

dant avec un air en apparence fort attentif le poulet qui se nuançait de teintes de plus en plus vermeilles, et le malheureux chien que j'avais si malencontreusement dérangé, et qui se démenait dans sa roue comme plusieurs diables dans le même bénitier.

Le plus jeune de la troupe me vint frapper sur l'épaule un coup qui, ma foi, me fit beaucoup de mal et m'arracha un petit cri involontaire, et il me demanda si je n'aimerais pas mieux souper avec eux que tout seul, attendu qu'on buvait mieux étant plusieurs. — Je lui répondis que c'était un plaisir que je n'aurais pas osé espérer, et que je le ferais très-volontiers. On mit notre couvert ensemble, et nous prîmes place à la table.

Le chien, tout haletant, après avoir lapé en trois tours de langue une énorme écuellée d'eau, reprit son poste vis-à-vis de l'autre chien qui n'avait pas bougé non plus que s'il eût été de porcelaine, les nouveaux venus n'ayant pas demandé de poulet par une grâce du ciel toute spéciale.

J'appris, par quelques phrases qui leur échappèrent, qu'ils se rendaient à la cour, qui était alors à ***, et où ils devaient rejoindre d'autres de leurs amis. Je leur dis que j'étais un jeune fils de famille

qui sortait de l'université, et qui se rendait chez des parents qu'il avait en province par le vrai chemin des écoliers, c'est-à-dire par le plus long qu'il pût trouver. Cela les fit rire, et, après quelques propos sur mon air innocent et candide, ils me demandèrent si j'avais une maîtresse. Je leur répondis que je n'en savais rien, et eux de rire encore plus. Les flacons se succédaient avec rapidité ; quoique j'eusse soin de laisser mon verre presque toujours plein, j'avais la tête un peu échauffée, et, ne perdant pas de vue mon idée, je fis en sorte que la conversation tournât sur les femmes. Cela ne me fut pas difficile ; car, c'est, après la théologie et l'esthétique, la chose dont les hommes parlent le plus volontiers quand ils sont ivres.

Les compagnons n'étaient pas précisément ivres, ils portaient trop bien leur vin pour cela ; mais ils commençaient à entrer dans des discussions morales à perte de vue et à mettre sans façon leurs coudes sur la table. — L'un d'eux même avait passé son bras autour de la taille épaisse d'une des servantes, et dodelinait sa tête fort amoureusement : un autre jura qu'il crèverait sur l'heure comme un crapaud à qui l'on fait prendre du tabac, si Jeannette ne lui laissait pas prendre un baiser sur chacune des grosses

pommes rouges qui lui servaient de joues. Et Jeannette, ne voulant pas qu'il crevât comme un crapaud, les lui octroya de très-bonne grâce, et n'arrêta pas même une main qui s'insinuait audacieusement entre les plis de son fichu, dans la moite vallée de sa gorge très-mal gardée par une petite croix d'or, et ce ne fut qu'après un court pourparler à voix basse qu'il la laissa libre d'enlever le plat.

C'étaient pourtant des gens de la cour et de mœurs élégantes, et assurément, à moins de l'avoir vu, je n'aurais jamais pensé à les accuser de pareilles familiarités avec des servantes d'auberge. — Il est probable qu'ils venaient de quitter des maîtresses charmantes, à qui ils avaient fait les plus beaux serments du monde : en vérité, je n'aurais jamais songé à recommander à mon amant de ne pas salir, au long des joues de Maritorne, des lèvres où j'aurais posé les miennes.

Le drôle parut prendre un grand plaisir à ce baiser ni plus ni moins que s'il eût embrassé Philis ou Oriane : c'était un gros baiser solidement et franchement appliqué, qui laissa deux petites marques blanches sur la joue en feu de la donzelle, et dont elle essuya la trace avec le revers de sa main qui venait de laver la

vaisselle. — Je ne crois pas qu'il en eût jamais donné d'aussi naturellement tendre à la pure déité de son cœur. — Ce fut apparemment sa pensée, car il dit à demi-voix et avec un mouvement de coude tout à fait dédaigneux :

— Au diable les femmes maigres et les grands sentiments !

Cette morale parut du goût de l'assemblée, — et tous hochèrent la tête en signe d'assentiment.

— Ma foi, dit l'autre en continuant son idée, j'ai du malheur en tout. Messieurs, il faut que je vous confie sous le sceau du plus grand secret que moi qui vous parle, j'ai en ce moment-ci une passion.

— Oh ! oh ! firent les autres. Une passion ! cela est du dernier lugubre. Et que fais-tu d'une passion ?

— C'est une femme honnête, messieurs ; il ne faut pas rire, messieurs ; car enfin pourquoi n'aurais-je pas une femme honnête ? Est-ce que j'ai dit quelque chose de ridicule ?... Tiens, toi là-bas, je vais te jeter la maison à la tête, si tu ne finis pas.

— Eh bien ! après ?

— Elle est folle de moi : — c'est bien la plus belle âme du monde ; en fait d'âmes, je m'y connais, je m'y connais aussi bien qu'en chevaux pour le

moins, et je vous garantis que celle-là est une âme première qualité. Ce sont des élévations, des extases, des dévouements, des sacrifices, des raffinements de tendresse, tout ce que l'on peut imaginer de plus transcendant ; mais elle n'a presque pas de gorge, elle n'en a même pas du tout, comme une petite fille de quinze ans au plus. — Elle est assez jolie du reste ; sa main est fine, et son pied petit ; elle a trop d'esprit, et pas assez de chair, et il me prend des envies de la planter là. Que diable ! on ne couche pas avec les esprits. Je suis bien malheureux ; plaignez-moi, mes chers amis. Et, attendri par le vin qu'il avait bu, il se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Jeannette te consolera du malheur de coucher avec des sylphides, lui dit son voisin en lui versant une rasade ; son âme est tellement épaisse, qu'on en pourrait bien faire des corps pour les autres, et elle a assez de chair pour habiller la carcasse de trois éléphants.

O pure et noble femme ! si tu savais ce que dit de toi, dans un cabaret, à tout hasard, devant des personnes qu'il ne connaît pas, l'homme que tu aimes le mieux au monde, et à qui tu as tout sacrifié ! comme il te déshabille sans pudeur, et te livre effron-

tément toute nue aux regards avinés de ses camarades, pendant que tu es là, triste, le menton dans la main, l'œil tourné vers le chemin par où il doit revenir !

Si quelqu'un était venu te dire que ton amant, vingt-quatre heures peut-être après t'avoir quittée, courtisait une ignoble servante et qu'il s'était arrangé pour passer la nuit avec elle, tu aurais soutenu que cela n'était pas possible, et tu n'aurais pas voulu le croire ; à peine aurais-tu ajouté foi à tes yeux et à tes oreilles : cela était pourtant.

La conversation dura encore quelque temps la plus folle et la plus dévergondée du monde ; mais, à travers toutes les exagérations bouffonnes, les plaisanteries souvent ordurières, perçait un sentiment vrai et profond de parfait mépris pour la femme, et j'en appris plus dans cette soirée qu'en lisant vingt charretées de moralistes.

Les choses énormes et inouïes que j'entendais donnaient à ma figure une teinte de tristesse et de sévérité dont le reste des convives s'aperçut et dont on me fit obligeamment la guerre ; mais ma gaieté ne put revenir. — J'avais bien soupçonné que les hommes n'étaient pas tels qu'ils apparaissent devant nous, mais je ne les croyais pas encore aussi différents de

leurs masques, et ma surprise égalait mon dégoût.

Je ne voudrais, pour corriger à tout jamais une jeune fille romanesque, qu'une demi-heure d'une pareille conversation ; — cela lui vaudrait mieux que toutes les remontrances maternelles.

Les uns se vantaient d'avoir autant de femmes qu'il leur plaisait, et que pour cela ils n'avaient qu'un mot à dire ; les autres se communiquaient des recettes pour se procurer des maîtresses ou dissertaient sur la tactique à suivre dans le siège d'une vertu ; quelques-uns tournaient en ridicule les femmes dont ils étaient les amants et se proclamaient les plus francs imbéciles de la terre de s'être ainsi acoquinés auprès de semblables guenipes. — Tous faisaient très-bon marché de l'amour.

Voilà donc la pensée qu'ils nous cachent sous tant de beaux semblants ! Qui le dirait jamais à les voir si humbles, si rampants, si prêts à tout ? — Ah ! qu'après la victoire ils relèvent la tête hardiment et mettent insolemment le talon de leurs bottes sur le front qu'ils adoraient de loin et à genoux ! comme ils se vengent de leur abaissement passager ! comme ils font chèrement payer leurs politesses ! et par combien d'injures ils se reposent des madrigaux qu'ils

ont faits ! Quelle brutalité forcenée de langage et de pensée ! quelle inélégance de manières et de tenue ! — C'est un changement complet et qui n'est certes pas à leur avantage. Si loin qu'eussent été mes prévisions, elles étaient bien au-dessous de la réalité.

Idéal, fleur bleue au cœur d'or, qui t'épanouis tout emperlée de rosée sous le ciel du printemps, au souffle parfumé des molles rêveries, et dont les racines fibreuses, mille fois plus déliées que les tresses de soie des fées, plongent au profond de notre âme avec leurs mille têtes chevelues pour en boire la plus pure substance ; fleur si douce et si amère, on ne te peut arracher sans faire saigner le cœur à tous ses recoins, et de ta tige brisée suintent des gouttes rouges, qui, tombant une à une dans le lac de nos larmes, nous servent à mesurer les heures boiteuses de notre veille mortuaire près du lit de l'Amour agonisant.

Ah ! fleur maudite, comme tu avais poussé dans mon âme ! tes rameaux s'y étaient plus multipliés que les orties dans une ruine. Les jeunes rossignols venaient boire à ton calice et chanter sous ton ombre ; des papillons de diamant, avec des ailes d'émeraude et des yeux de rubis, voltigeaient et dansaient autour de tes frêles pistils couverts de poudre d'or ; des

essaims de blondes abeilles suçaient sans défiance ton miel empoisonné ; les chimères reployaient leurs ailes de cygne et croisaient leurs griffes de lion sous leur belle gorge, pour se reposer auprès de toi. L'arbre des Hespérides n'était pas mieux gardé ; les sylphides recueillaient les larmes des étoiles dans les urnes des lis, et t'arrosaient chaque nuit avec leurs magiques arrosoirs. — Plante de l'idéal, plus vénéneuse que le mancenillier ou l'arbre upas, qu'il m'en coûte, malgré tes fleurs trompeuses et le poison que l'on respire avec ton parfum, pour te déraciner de mon âme ! Ni le cèdre du Liban, ni le baobab gigantesque, ni le palmier haut de cent coudées, n'y pourraient remplir ensemble la place que tu y occupais toute seule, petite fleur bleue au cœur d'or !

Le souper se termina enfin, et il fut question de s'aller coucher ; mais, comme le nombre des coucheurs était double de celui des lits, il s'ensuivit naturellement qu'il fallait se coucher les uns après les autres ou coucher deux ensemble. La chose était fort simple pour le reste de la compagnie, mais elle ne l'était pas à beaucoup près autant pour moi, — eu égard à certaines protubérances que la soubreveste et le pourpoint dissimulaient assez convenablement,

mais qu'une simple chemise eût laissé voir dans toute leur damnable rondeur ; et certes je n'étais guère disposée à trahir mon incognito en faveur d'aucun de ces messieurs, qui en ce moment-là me paraissaient de vrais et naïfs monstres, et que depuis j'ai reconnus pour de fort bons diables, et valant au moins autant que tous ceux de leur espèce.

Celui dont je devais partager le lit était raisonnablement ivre. Il se jeta sur les matelas une jambe et un bras pendants à terre, et s'endormit sur-le-champ, non pas du sommeil des justes, mais d'un sommeil si profond, que l'ange du jugement dernier s'en fût venu lui souffler à l'oreille avec son clairon qu'il ne se serait pas éveillé pour cela. — Ce sommeil simplifiait de beaucoup la difficulté ; je n'ôtai que mon pourpoint et mes bottes, j'enjambai le corps du dormeur, et je m'étendis sur les draps du côté de la ruelle.

J'étais donc couchée avec un homme ! Cela n'était pas mal débuté ! — J'avoue que, malgré toute mon assurance, j'étais singulièrement émue et troublée. La situation était si étrange, si nouvelle, que je pouvais à peine admettre que ce ne fût pas un rêve. — L'autre dormait de son mieux, moi, je ne pus fermer l'œil de la nuit.

C'était un jeune homme de vingt-quatre ans à peu près, d'une assez belle figure, les cils noirs et la moustache presque blonde; ses longs cheveux roulaient autour de sa tête comme des flots de l'urne renversée d'un fleuve, une légère rougeur passait sous ses joues pâles comme un nuage sous l'eau, ses lèvres étaient à demi entr'ouvertes et souriaient d'un sourire vague et languissant.

Je me soulevai sur mon coude, et je restai longtemps à le regarder à la vacillante lueur d'une chandelle dont presque tout le suif avait coulé par larges nappes, et dont la mèche était toute chargée de noirs champignons.

Un intervalle assez grand nous séparait. Il occupait un bord extrême du lit; moi je m'étais jetée, par surcroît de précaution, tout à fait à l'autre bord.

Assurément ce que j'avais entendu n'était pas de nature à me prédisposer à la tendresse et à la volupté : — j'avais les hommes en horreur. — Cependant j'étais plus inquiète et plus agitée que je n'aurais dû l'être : mon corps ne partageait pas la répugnance de mon esprit autant qu'il l'aurait fallu. — Mon cœur battait fort, j'avais chaud, et, de quelque côté que je me tournasse, je ne pouvais trouver le repos.

BIBLIOTHÈQUE

Le silence le plus profond régnait dans l'auberge ; on entendait seulement de loin en loin le bruit sourd que faisait le pied de quelque cheval en frappant le pavé de l'écurie, ou le son d'une goutte d'eau qui tombait sur la cendre par le tuyau de la cheminée. La chandelle, arrivée au bout de la mèche, s'éteignit en fumant.

Les ténèbres les plus épaisses s'abaissèrent entre nous deux comme des rideaux. — Tu ne peux t'imaginer l'effet que fit sur moi la disparition subite de la lumière. — Il me sembla que tout était fini, et que je ne devais plus y voir clair de ma vie. — J'eus envie un instant de me lever ; mais qu'aurais-je fait ? il n'était que deux heures du matin, toutes les lumières étaient éteintes, et je ne pouvais errer comme un fantôme dans une maison inconnue. Force me fut de rester en place et d'attendre le jour.

J'étais là, sur le dos, les deux mains croisées, tâchant de penser à quelque chose et retombant toujours sur ceci, à savoir : que j'étais couchée avec un homme. J'allais jusqu'à désirer qu'il s'éveillât et s'aperçût que j'étais une femme. — Sans doute, le vin que j'avais bu, quoique en petite quantité, était pour quelque chose dans cette idée extravagante,

mais je ne pouvais m'empêcher d'y revenir. — Je fus sur le point d'allonger la main de son côté, de l'éveiller et de lui dire ce que j'étais. — Un pli de la couverture qui m'arrêta le bras fut la cause qui m'empêcha de pousser la chose jusqu'au bout : cela me donna le temps de la réflexion ; et, pendant que je dégageais mon bras, le sens que j'avais totalement perdu me revint, sinon entièrement, du moins assez pour me contenir.

N'eût-il pas été fort curieux qu'une belle dédaigneuse comme je l'étais, que moi, qui aurais voulu connaître dix ans de la vie d'un homme avant de lui donner ma main à baiser, je me fusse livrée, dans une auberge, sur un grabat, au premier venu ; et, ma foi, cela n'a pas tenu à grand'chose.

Une effervescence subite, un bouillon de sang peut-il à ce point mater les résolutions les plus superbes ? et la voix du corps parle-t-elle plus haut que la voix de l'esprit ? — Toutes les fois que mon orgueil envoie trop de bouffées vers le ciel, pour le ramener à terre, je lui mets le souvenir de cette nuit devant les yeux. — Je commence à être de l'avis des hommes : quelle pauvre chose que la vertu des femmes ! et de quoi dépend-elle, mon Dieu !

Ah ! c'est en vain que l'on veut déployer des ailes, trop de limon les charge ; le corps est une ancre qui retient l'âme à la terre : elle a beau ouvrir ses voiles au vent des plus hautes idées, le vaisseau reste immobile, comme si tous les rémoras de l'Océan se fussent suspendus à sa quille. La nature se plaît à nous faire de ces sarcasmes-là. Quand elle voit une pensée debout sur son orgueil comme sur une haute colonne toucher presque le ciel de la tête, elle dit tout bas à la liqueur rouge de hâter le pas et de se presser à la porte des artères ; elle commande aux tempes de siffler, aux oreilles de tinter, et voilà que le vertige prend à l'idée altière : toutes les images se confondent et se brouillent, la terre semble onduler comme le pont d'une barque dans la tempête, le ciel tourne en rond et les étoiles dansent la sarabande ; ces lèvres, qui ne débitaient que maximes austères, se plissent et s'avancent comme pour des baisers ; ces bras, si fermes à repousser, s'amollissent et se font plus souples et plus enlaçants que des écharpes. Ajoutez à cela le contact d'un épiderme, le souffle d'une haleine à travers vos cheveux, et tout est perdu. — Souvent même il ne faut pas tant : — une odeur de feuillage qui vous arrive des champs

par votre fenêtre entr'ouverte, la vue de deux oiseaux qui se becquètent, une marguerite qui s'épanouit, une ancienne chanson d'amour qui vous revient malgré vous et que vous répétez sans en comprendre le sens, un vent tiède qui vous trouble et vous enivre, la mollesse de votre lit ou de votre divan, il suffit d'une de ces circonstances ; la solitude même de votre chambre vous fait penser que l'on y serait bien deux et que l'on ne saurait trouver un nid plus charmant pour une couvée de plaisirs. Ces rideaux tirés, ce demi-jour, ce silence, tout vous ramène à l'idée fatale qui vous effleure de ses perfides ailes de colombe, et qui roucoule tout doucement autour de vous. Les tissus qui vous touchent semblent vous caresser et collent amoureusement leurs plis au long de votre corps. — Alors la jeune fille ouvre ses bras au premier laquais avec qui elle se trouve seule ; le philosophe laisse sa page inachevée, et, la tête dans son manteau, court en toute hâte chez la plus voisine courtisane.

Je n'aimais certainement pas l'homme qui me causait des agitations si étranges. — Il n'avait d'autre charme que de ne pas être une femme, et, dans l'état où je me trouvais, c'était assez ! Un homme ! cette

chose si mystérieuse qu'on nous dérobe avec tant de soin, cet animal étrange dont nous savons si peu l'histoire, ce démon ou ce dieu qui peut seul réaliser tous les rêves de volupté indécise dont le printemps berce notre sommeil, la seule pensée que l'on ait depuis l'âge de quinze ans !

Un homme ! — L'idée confuse du plaisir flottait dans ma tête alourdie. Le peu que j'en savais allumait encore mon désir. Une ardente curiosité me poussait d'éclaircir une bonne fois les doutes qui m'embarrassaient et se représentaient sans cesse à mon esprit. La solution du problème était derrière la page : il n'y avait qu'à la tourner, le livre était à côté de moi. — Un chevalier assez beau, un lit assez étroit, une nuit assez noire ! — une jeune fille avec quelques verres de vin de Champagne dans le cerveau ! — quel assemblage suspect ! — Eh bien ! de tout cela il n'est résulté qu'un très-honnête néant.

Sur le mur où je tenais les yeux fixés, à la faveur d'une obscurité moins épaisse je commençais à distinguer la place de la croisée ; les carreaux devenaient moins opaques, et la lueur grise du matin, qui glissait derrière, leur rendait la transparence ; le ciel s'éclaira peu à peu : il était jour. — Tu ne peux

t'imaginer quel plaisir me fit ce pâle rayon sur la teinture verte de serge d'Aumale qui entourait le glorieux champ de bataille où ma vertu avait triomphé de mes désirs ! Il me sembla que c'était ma couronne de victoire.

Quant au compagnon, il était tout à fait tombé par terre.

Je me levai, je me rajustai au plus vite et je courus à la fenêtre ; je l'ouvris, la brise matinale me fit du bien. Pour me peigner je me mis devant le miroir, et je fus étonnée de la pâleur de ma figure que je croyais pourpre.

Les autres entrèrent pour voir si nous étions encore endormis, et poussèrent du pied leur ami qui ne parut pas très-surpris de se trouver où il était.

On sella les chevaux, et nous nous remîmes en route. — Mais en voici assez pour aujourd'hui : ma plume ne marque plus, et je n'ai pas envie de la tailler ; je te dirai une autre fois le reste de mes aventures ; en attendant, aime-moi comme je t'aime, Graciosa, la bien nommée, et, d'après ce que je viens de te conter, ne va pas avoir une trop mauvaise opinion de ma vertu.

IV

IV

Beaucoup de choses sont ennuyeuses : il est ennuyeux de rendre l'argent qu'on avait emprunté, et qu'on s'était accoutumé à regarder comme à soi ; il est ennuyeux de caresser aujourd'hui la femme qu'on aimait hier ; il est ennuyeux d'aller dans une maison à l'heure du dîner, et de trouver que les maîtres sont partis pour la campagne depuis un mois ; il est ennuyeux de faire un roman, et plus ennuyeux de le lire ; il est ennuyeux d'avoir un bouton sur le nez et les lèvres gercées le jour où l'on va rendre visite à l'idole de son

cœur; il est ennuyeux d'être chaussé de bottes facétieuses, souriant au pavé par toutes leurs coutures, et surtout de loger le vide derrière les toiles d'araignée de son gousset; il est ennuyeux d'être portier; il est ennuyeux d'être empereur; il est ennuyeux d'être soi, et même d'être un autre; il est ennuyeux d'aller à pied parce que l'on se fait mal à ses cors, à cheval parce que l'on s'écorche l'antithèse du devant, en voiture parce qu'un gros homme se fait immanquablement un oreiller de votre épaule, sur le paquebot parce que l'on a le mal de mer et qu'on se vomit tout entier; — il est ennuyeux d'être en hiver parce que l'on grelotte, et en été parce qu'on sue; mais ce qu'il y a de plus ennuyeux sur terre, en enfer et au ciel, c'est assurément une tragédie, à moins que ce ne soit un drame ou une comédie.

Cela me fait réellement mal au cœur. — Qu'y a-t-il de plus niais et de plus stupide? Ces gros tyrans à voix de taureau, qui arpentent le théâtre d'une coulisse à l'autre, en faisant aller comme des ailes de moulin leurs bras velus, emprisonnés dans des bas couleur de chair, ne sont-ils pas de piètres contrefaçons de Barbe-Bleue ou de Croque-

mitaine ? Leurs rodomontades feraient pouffer de rire quiconque se pourrait tenir éveillé.

Les amantes infortunées ne sont pas moins ridicules. — C'est quelque chose de divertissant que de les voir s'avancer, vêtues de noir ou de blanc, avec des cheveux qui pleurent sur leurs épaules, des manches qui pleurent sur leurs mains, et le corps prêt à jaillir de leur corset comme un noyau qu'on presse entre les doigts ; ayant l'air de traîner le plancher à la semelle de leurs souliers de satin, et, dans les grands mouvements de passion, repoussant leur queue en arrière avec un petit coup de talon. — Le dialogue, exclusivement composé de oh ! et de ah ! qu'elles gloussent en faisant la roue, est vraiment une agréable pâture et de facile digestion. — Leurs princes sont aussi fort charmants ; ils sont seulement un peu ténébreux et mélancoliques, ce qui ne les empêche pas d'être les meilleurs compagnons qui soient au monde et ailleurs.

Quant à la comédie qui doit corriger les mœurs, et qui s'acquitte heureusement assez mal de son devoir, je trouve que les sermons des pères et les rabâcheries des oncles sont aussi assommants sur le théâtre que dans la réalité. — Je ne suis pas d'avis

que l'on double le nombre des sots en les représentant ; il y en a déjà bien assez comme cela, Dieu merci, et la race n'est pas près de finir. — Où est la nécessité que l'on fasse le portrait de quelqu'un qui a un groin de porc ou un mufle de bœuf, et qu'on recueille les billevesées d'un manant que l'on jetterait par la fenêtre s'il venait chez vous ? L'image d'un cuistre est aussi peu intéressante que ce cuistre lui-même, et, pour être vu au miroir, ce n'en est pas moins un cuistre. — Un acteur qui parviendrait à imiter parfaitement les poses et les manières des savetiers ne s'amuserait pas beaucoup plus qu'un savetier réel.

Mais il est un théâtre que j'aime, c'est le théâtre fantasque, extravagant, impossible, où l'honnête public sifflerait impitoyablement dès la première scène, faute d'y comprendre un mot.

C'est un singulier théâtre que celui-là. — Des vers luisants y tiennent lieu de quinquets ; un scarabée, battant la mesure avec ses antennes, est placé au pupitre. Le grillon y fait sa partie ; le rossignol est première flûte ; de petits sylphes, sortis de la fleur de pois, tiennent des basses d'écorce de citron entre leurs jolies jambes plus blanches que l'ivoire, et font

aller à grand renfort de bras des archets faits avec un cil de Titania sur des cordes de fil d'araignée ; la petite perruque à trois marteaux dont est coiffé le scarabée, chef d'orchestre, frissonne de plaisir, et répand autour d'elle une poussière lumineuse, tant l'harmonie est douce et l'ouverture bien exécutée !

Un rideau d'ailes de papillon, plus mince que la pellicule intérieure d'un œuf, se lève lentement après les trois coups de rigueur. La salle est pleine d'âmes de poëtes assises dans des stalles de nacre de perle, et qui regardent le spectacle à travers des gouttes de rosée montées sur le pistil d'or des lis. — Ce sont leurs lorgnettes.

Les décorations ne ressemblent à aucune décoration connue ; le pays qu'elles représentent est plus ignoré que l'Amérique avant sa découverte. — La palette du peintre le plus riche n'a pas la moitié des tons dont elles sont diaprées : tout y est peint de couleurs bizarres et singulières ; la cendre verte, la cendre bleue, l'outremer, les laques jaunes et rouges, y sont prodigués.

Le ciel, d'un bleu verdissant, est zébré de larges bandes blondes et fauves ; de petits arbres fluets et grêles balancent sur le second plan leur feuillage

clairsemé, couleur de rose sèche ; les lointains, au lieu de se noyer dans leur vapeur azurée, sont du plus beau vert-pomme, et il s'en échappe çà et là des spirales de fumée dorée. — Un rayon égaré se suspend au fronton d'un temple ruiné ou à la flèche d'une tour. — Des villes, pleines de clochetons, de pyramides, de dômes, d'arcades et de rampes, sont assises sur les collines et se réfléchissent dans des lacs de cristal ; de grands arbres aux larges feuilles, profondément découpées par les ciseaux des fées, enlacent inextricablement leurs troncs et leurs branches pour faire les coulisses. Les nuages du ciel s'amassent sur leurs têtes comme des flocons de neige, et l'on voit scintiller dans leurs interstices les yeux des nains et des gnomes ; leurs racines tortueuses se plongent dans le sol comme les doigts d'une main de géant. Le pivert les frappe en mesure avec son bec de corne, et des lézards d'émeraude se chauffent au soleil sur la mousse de leurs pieds.

Le champignon regarde la comédie son chapeau sur la tête, comme un insolent qu'il est : la violette mignonne se dresse sur la pointe de ses petits pieds entre deux brins d'herbe, et ouvre toutes grandes ses prunelles bleues, afin de voir passer le héros.

Le bouvreuil et la linotte se penchent au bout des rameaux pour souffler les rôles aux acteurs.

A travers les grandes herbes, les hauts chardons pourprés et les bardanes aux feuilles de velours, serpentent, comme des couleuvres d'argent, des ruisseaux faits avec les larmes des cerfs aux abois : de loin en loin, on voit briller sur le gazon les anémones pareilles à des gouttes de sang, et se rengorger les marguerites la tête chargée d'une couronne de perles comme de véritables duchesses.

Les personnages ne sont d'aucun temps ni d'aucun pays ; ils vont et viennent sans que l'on sache pourquoi ni comment ; ils ne mangent ni ne boivent, ils ne demeurent nulle part et n'ont aucun métier ; ils ne possèdent ni terres, ni rentes, ni maisons ; quelquefois seulement ils portent sous le bras une petite caisse pleine de diamants gros comme des œufs de pigeon ; en marchant, ils ne font pas tomber une seule goutte de pluie de la pointe des fleurs et ne soulèvent pas un seul grain de la poussière des chemins.

Leurs habits sont les plus extravagants et les plus fantasques du monde. Des chapeaux pointus comme des clochers avec des bords aussi larges qu'un parasol

chinois et des plumes démesurées arrachées à la queue de l'oiseau de paradis et du phénix ; des capes rayées de couleurs éclatantes, des pourpoints de velours et de brocart, laissant voir leur doublure de satin ou de toile d'argent par leurs crevés galonnés d'or ; des hauts-de-chausses bouffants et gonflés comme des ballons ; des bas écarlates à coins brodés, des souliers à talons hauts et à larges rosettes ; de petites épées fluettes, la pointe en l'air, la poignée en bas, toutes pleines de ganses et de rubans ; voilà pour les hommes.

Les femmes ne sont pas moins curieusement accoutrées. — Les dessins de Della Bella et de Romain de Hooge peuvent servir à se représenter le caractère de leur ajustement : ce sont des robes étoffées, ondoyantes, avec de grands plis, qui chatoient comme des gorges de tourterelles et reflètent toutes les teintes changeantes de l'iris, de grandes manches d'où sortent d'autres manches, des fraises de dentelles déchiquetées à jour, qui montent plus haut que la tête à qui elles servent de cadre, des corsets chargés de nœuds et de broderies, des aiguillettes, des joyaux bizarres, des aigrettes de plumes de héron, des colliers de grosses perles, des éventails de

queue de paon avec des miroirs au milieu, de petites mules et des patins, des guirlandes de fleurs artificielles, des paillettes, des gazes lamées, du fard, des mouches, et tout ce qui peut ajouter du ragoût et du piquant à une toilette de théâtre.

C'est un goût qui n'est précisément ni anglais, ni allemand, ni français, ni turc, ni espagnol, ni tartare, quoiqu'il tienne un peu de tout cela, et qu'il ait pris à chaque pays ce qu'il avait de plus gracieux et de plus caractéristique. — Des acteurs ainsi habillés peuvent dire tout ce qu'ils veulent sans choquer la vraisemblance. La fantaisie peut courir de tous côtés, le style dérouler à son aise ses anneaux diaprés, comme une couleuvre qui se chauffe au soleil ; les concetti les plus exotiques épanouir sans crainte leurs calices singuliers et répandre autour d'eux leur parfum d'ambre et de musc. — Rien ne s'y oppose, ni les lieux, ni les noms, ni le costume.

Comme ce qu'ils débitent est amusant et charmant ! Ce ne sont pas eux, les beaux acteurs, qui iraient, comme ces hurleurs de drame, se tordre la bouche et se sortir les yeux de la tête, pour dépêcher la tirade à effet ; — au moins ils n'ont pas l'air d'ouvriers à la tâche, de bœufs attelés à l'ac-

tion et pressés d'en finir ; ils ne sont pas plâtrés de craie et de rouge d'un demi-pouce d'épaisseur ; ils ne portent pas de poignards de fer-blanc, et ils ne tiennent pas en réserve sous leur casque une vessie de porc remplie de sang de poulet ; ils ne traînent pas le même lambeau taché d'huile pendant des actes entiers.

Ils parlent sans se presser, sans crier, comme des gens de bonne compagnie qui n'attachent pas grande importance à ce qu'ils font : l'amoureux fait à l'amoureuse sa déclaration de l'air le plus détaché du monde ; tout en causant, il frappe sa cuisse du bout de son gant blanc, ou rajuste ses canons. La dame secoue nonchalamment la rosée de son bouquet, et fait des pointes avec sa suivante ; l'amoureux se soucie très-peu d'attendrir sa cruelle : sa principale affaire est de laisser tomber de sa bouche des grappes de perles, des touffes de roses, et de semer en vraie prodigue les pierres précieuses poétiques ; — souvent même il s'efface tout à fait, et laisse l'auteur courtiser sa maîtresse pour lui. La jalousie n'est pas son défaut, et son humeur est des plus accommodantes. Les yeux levés vers les bandes d'air et les frises du théâtre, il attend complaisamment que le poëte ait achevé de

dire ce qui lui passait par la fantaisie pour reprendre son rôle et se remettre à genoux.

Tout se noue et se dénoue avec une insouciance admirable : les effets n'ont point de cause, et les causes n'ont point d'effet ; le personnage le plus spirituel est celui qui dit le plus de sottises ; le plus sot dit les choses les plus spirituelles ; les jeunes filles tiennent des discours qui feraient rougir des courtisanes ; les courtisanes débitent des maximes de morale. Les aventures les plus inouïes se succèdent coup sur coup sans qu'elles soient expliquées ; le père noble arrive tout exprès de la Chine dans une jonque de bambou pour reconnaître une petite fille enlevée ; les dieux et les fées ne font que monter et descendre dans leurs machines. L'action plonge dans la mer sous le dôme de topaze de flots, et se promène au fond de l'Océan, à travers les forêts de coraux et de madrépores, ou elle s'élève au ciel sur les ailes de l'alouette et du griffon. — Le dialogue est très-universel ; le lion y contribue par un oh ! oh ! vigoureusement poussé ; la muraille parle par ses crevasses, et, pourvu qu'il ait une pointe, un rebus ou un calembour à y jeter, chacun est libre d'interrompre la scène la plus intéressante : la tête d'âne de Bottom

est aussi bien venue que la blonde tête d'Ariel ; — l'esprit de l'auteur s'y fait voir sous toutes les formes ; et toutes ces contradictions sont comme autant de facettes qui en réfléchissent les différents aspects, en y ajoutant les couleurs du prisme.

Ce pêle-mêle et ce désordre apparents se trouvent, au bout du compte, rendre plus exactement la vie réelle sous ses allures fantasques que le drame de mœurs le plus minutieusement étudié. — Tout homme renferme en lui l'humanité entière, et, en écrivant ce qui lui vient à la tête, il réussit mieux qu'en copiant à la loupe les objets placés en dehors de lui.

O la belle famille ! — jeunes amoureux romanesques, demoiselles vagabondes, serviables suivantes, bouffons caustiques, valets et paysans naïfs, rois débonnaires, dont le nom est ignoré de l'historien, et le royaume du géographe ; graciosos bariolés, clowns aux réparties aiguës et aux miraculeuses cabrioles ; ô vous qui laissez parler le libre caprice par votre bouche souriante, je vous aime et vous adore entre tous et sur tous : — Perdita, Rosalinde, Célie, Pandarus, Parolles, Silvio, Léandre et les autres, tous ces types charmants, si faux et si vrais, qui,

sur les ailes bigarrées de la folie, s'élèvent au-dessus de la grossière réalité, et dans qui le poëte personnifie sa joie, sa mélancolie, son amour et son rêve le plus intime sous les apparences les plus frivoles et les plus dégagées.

Dans ce théâtre, écrit pour les fées, et qui doit être joué au clair de la lune, il est une pièce qui me ravit principalement ; — c'est une pièce si errante, si vagabonde, dont l'intrigue est si vaporeuse et les caractères si singuliers, que l'auteur lui-même, ne sachant quel titre lui donner, l'a appelée *Comme il vous plaira*, nom élastique, et qui répond à tout.

En lisant cette pièce étrange, on se sent transporté dans un monde inconnu, dont on a pourtant quelque vague réminiscence : on ne sait plus si l'on est mort ou vivant, si l'on rêve ou si l'on veille ; de gracieuses figures vous sourient doucement, et vous jettent, en passant, un bonjour amical ; vous vous sentez ému et troublé à leur vue, comme si, au détour d'un chemin, vous rencontriez tout à coup votre idéal, ou que le fantôme oublié de votre première maîtresse se dressât subitement devant vous. Des sources coulent, en murmurant, des plaintes à demi étouffées ; le vent remue les vieux arbres de l'antique forêt sur la

tête du vieux duc exilé, avec des soupirs compatissants ; et, lorsque James le mélancolique laisse aller au fil de l'eau, avec les feuilles du saule, ses philosophiques doléances, il vous semble que c'est vous-même qui parlez, et que la pensée la plus secrète et la plus obscure de votre cœur se révèle et s'illumine.

O jeune fils du brave chevalier Rowland-des-Bois, si maltraité du sort ! je ne puis m'empêcher d'être jaloux de toi ; tu as encore un serviteur fidèle, le bon Adam, dont la vieillesse est si verte sous la neige de ses cheveux. — Tu es banni, mais au moins tu l'es après avoir lutté et triomphé ; ton méchant frère t'enlève tout ton bien, mais Rosalinde te donne la chaîne de son cou ; tu es pauvre, mais tu es aimé ; tu quittes ta patrie, mais la fille de ton persécuteur te suit au delà des mers.

Les noires Ardennes ouvrent, pour te recevoir et te cacher, leurs grands bras de feuillage ; la bonne forêt, pour te coucher, amasse au fond de ses grottes sa mousse la plus soyeuse ; elle incline ses arceaux sur ton front, afin de te garantir de la pluie et du soleil ; elle te plaint avec les larmes de ses sources et les soupirs de ses faons et de ses daims qui brament ; elle fait de ses rochers de complaisants pupitres pour

tes épîtres amoureuses ; elle te prête les épines de ses buissons pour les suspendre, et ordonne à l'écorce de satin de ses trembles de céder à la pointe de ton stylet quand tu veux y graver le chiffre de Rosalinde.

Si l'on pouvait, jeune Orlando, avoir comme toi une grande forêt ombreuse pour se retirer et s'isoler dans sa peine, et si, au détour d'une allée, on rencontrait celle que l'on cherche, reconnaissable, quoique déguisée ! — Mais, hélas ! le monde de l'âme n'a pas d'Ardennes verdoyantes, et ce n'est que dans le parterre de poésie que s'épanouissent ces petites fleurs capricieuses et sauvages dont le parfum fait tout oublier. Nous avons beau verser des larmes, elles ne forment pas de ces belles cascades argentines ; nous avons beau soupirer, aucun écho complaisant ne se donne la peine de nous renvoyer nos plaintes ornées d'assonances et de concetti. — C'est en vain que nous accrochons des sonnets aux piquants de toutes les ronces, jamais Rosalinde ne les ramasse, et c'est gratuitement que nous entaillons l'écorce des arbres de chiffres amoureux.

Oiseaux du ciel, prêtez-moi chacun une plume, l'hirondelle comme l'aigle, le colibri comme l'oiseau roc, afin que je m'en fasse une paire d'ailes pour

voler haut et vite par des régions inconnues, où je ne retrouve rien qui rappelle à mon souvenir la cité des vivants, où je puisse oublier que je suis moi, et vivre d'une vie étrange et nouvelle, plus loin que l'Amérique, plus loin que l'Afrique, plus loin que l'Asie, plus loin que la dernière île du monde, par l'océan de glace, au delà du pôle où tremble l'aurore boréale, dans l'impalpable royaume où s'envolent les divines créations des poëtes et les types de la suprême beauté.

Comment supporter les conversations ordinaires dans les cercles et les salons, quand on t'a entendu parler, étincelant Mercutio, dont chaque phrase éclate en pluie d'or et d'argent, comme une bombe d'artifices sous un ciel semé d'étoiles? Pâle Desdémona, quel plaisir veux-tu que l'on prenne, après la romance du Saule, à aucune musique terrestre? Quelles femmes ne semblent pas laides à côté de vos Vénus, sculpteurs antiques, poëtes aux strophes de marbre?

Ah! malgré l'étreinte furieuse dont j'ai voulu enlacer le monde matériel au défaut de l'autre, je sens que je suis mal né, que la vie n'est pas faite pour moi, et qu'elle me repousse; je ne puis me mêler à

rien ; quelque chemin que je suive, je me fourvoie ; l'allée unie, le sentier rocailleux, me conduisent également à l'abîme. Si je veux prendre mon essor, l'air se condense autour de moi, et je reste pris, les ailes étendues sans les pouvoir refermer. — Je ne puis ni marcher ni voler ; le ciel m'attire quand je suis sur terre, la terre quand je suis au ciel ; en haut, l'aquilon m'arrache les plumes ; en bas, les cailloux m'offensent les pieds. J'ai les plantes trop tendres pour cheminer sur les tessons de verre de la réalité ; l'envergure trop étroite pour planer au-dessus des choses, et m'élever, de cercle en cercle, dans l'azur profond du mysticisme, jusqu'aux sommets inaccessibles de l'éternel amour ; je suis le plus malheureux hippogriffe, le plus misérable ramassis de morceaux hétérogènes qui ait jamais existé, depuis que l'Océan aime la lune, et que les femmes trompent les hommes : la monstrueuse Chimère, mise à mort par Bellérophon, avec sa tête de vierge, ses pattes de lion, son corps de chèvre et sa queue de dragon, était un animal d'une composition simple auprès de moi.

Dans ma frêle poitrine habitent ensemble les rêveries semées de violettes de la jeune fille pudique et

les ardeurs insensées des courtisanes en orgie : mes désirs vont, comme les lions, aiguisant leurs griffes dans l'ombre et cherchant quelque chose à dévorer ; mes pensées, plus fiévreuses et plus inquiètes que les chèvres, se suspendent aux crêtes les plus menaçantes ; ma haine, toute bouffie de poison, entortille en nœuds inextricables ses replis écaillés, et se traîne longuement dans les ornières et les ravins.

C'est un étrange pays que mon âme, un pays florissant et splendide en apparence, mais plus saturé de miasmes putrides et délétères que le pays de Batavia : le moindre rayon de soleil sur la vase y fait éclore les reptiles et pulluler les moustiques ; — les larges tulipes jaunes, les nagassaris et les fleurs d'angsoka y voilent pompeusement d'immondes charognes. La rose amoureuse ouvre ses lèvres écarlates, et fait voir en souriant ses petites dents de rosée aux galants rossignols qui lui récitent des madrigaux et des sonnets : rien n'est plus charmant ; mais il y a cent à parier contre un que, dans l'herbe, au bas du buisson, un crapaud hydropique rampe sur ses pattes boiteuses, et argente son chemin avec sa bave.

Voilà des sources plus claires et limpides que le

diamant le plus pur ; mais il vaudrait mieux pour vous puiser l'eau stagnante du marais sous son manteau de joncs pourris et de chiens noyés que de tremper votre coupe à cette onde. — Un serpent est caché au fond, et tourne sur lui-même avec une effrayante rapidité en dégorgeant son venin.

Vous avez planté du blé ; il pousse de l'asphodèle, de la jusquiame, de l'ivraie et de pâles ciguës aux rameaux vert-de-grisés. Au lieu de la racine que vous aviez enfouie, vous êtes tout surpris de voir sortir de terre les jambes velues et tortillées de la noire mandragore.

Si vous y laissez un souvenir, et que vous veniez le reprendre quelque temps après, vous le retrouveriez plus verdi de mousse et plus fourmillant de cloportes et d'insectes dégoûtants qu'une pierre posée sur le terrain humide d'une cave.

N'essayez pas d'en franchir les ténébreuses forêts ; elles sont plus impraticables que les forêts vierges d'Amérique et que les jungles de Java : des lianes, fortes comme des câbles, courent d'un arbre à l'autre ; des plantes, hérissées et pointues comme des fers de lance, obstruent tous les passages ; le gazon lui-même est couvert d'un duvet brûlant comme celui de l'or-

tie. Aux arceaux du feuillage se suspendent par les ongles de gigantesques chauves-souris du genre vampire ; des scarabées d'une grosseur énorme agitent leurs cornes menaçantes, et fouettent l'air de leurs quadruples ailes ; des animaux monstrueux et fantastiques, comme ceux que l'on voit passer dans les cauchemars, s'avancent péniblement en cassant les roseaux devant eux. Ce sont des troupeaux d'éléphants qui écrasent les mouches entre les rides de leur peau desséchée ou qui se frottent les flancs au long des pierres et des arbres, des rhinocéros à la carapace rugueuse, des hippopotames au mufle bouffi et hérissé de poils, qui vont pétrissant la boue et le détritus de la forêt avec leurs larges pieds.

Dans les clairières, là où le soleil enfonce comme un coin d'or un rayon lumineux, à travers la moite humidité, à l'endroit où vous auriez voulu vous asseoir, vous trouverez toujours quelque famille de tigres nonchalamment couchés, humant l'air par les naseaux, clignant leurs yeux vert-de-mer et lustrant leurs fourrures de velours avec leur langue rouge de sang et couverte de papilles ; ou bien c'est quelque nœud de serpents boas à moitié endormis et digérant le dernier taureau avalé.

Redoutez tout : l'herbe, le fruit, l'eau, l'air, l'ombre, le soleil, tout est mortel.

Fermez l'oreille au babil des petites perruches au bec d'or et au cou d'émeraude qui descendent des arbres et viennent se poser sur vos doigts en palpitant des ailes ; car, avec leur joli bec d'or, les petites perruches au cou d'émeraude finiront par vous crever gentiment les yeux au moment où vous vous baisserez pour les embrasser. — C'est ainsi !

Le monde ne veut pas de moi ; il me repousse comme un spectre échappé des tombeaux ; j'en ai presque la pâleur : mon sang se refuse à croire que je vis, et ne veut pas colorer ma peau ; il se traîne lentement dans mes veines, comme une eau croupie dans des canaux engorgés. — Mon cœur ne bat pour rien de ce qui fait battre le cœur de l'homme. — Mes douleurs et mes joies ne sont pas celles de mes semblables. J'ai violemment désiré ce que personne ne désire ; j'ai dédaigné des choses que l'on souhaite éperdument. — J'ai aimé des femmes quand elles ne m'aimaient pas, et j'ai été aimé quand j'aurais voulu être haï : toujours trop tôt ou trop tard, plus ou moins, en deçà et au delà ; jamais ce qu'il aurait fallu ; ou je ne suis pas arrivé, ou j'ai été trop loin.

— J'ai jeté ma vie par les fenêtres, ou je l'ai concentrée à l'excès sur un seul point, et de l'activité inquiète de l'ardélion j'en suis venu à la morne somnolence du tériaki et du stylite sur sa colonne.

Ce que je fais a toujours l'apparence d'un rêve ; mes actions semblent plutôt le résultat du somnambulisme que celui d'une libre volonté ; quelque chose est en moi, que je sens obscurément à une grande profondeur, qui me fait agir sans ma participation et toujours en dehors des lois communes ; le côté simple et naturel des choses ne se révèle à moi qu'après tous les autres, et je saisirai tout d'abord l'excentrique et le bizarre : pour peu que la ligne biaise, j'en ferai bientôt une spirale plus entortillée qu'un serpent ; les contours, s'ils ne sont pas arrêtés de la manière la plus précise, se troublent et se déforment. Les figures prennent un air surnaturel et vous regardent avec des yeux effrayants.

Aussi, par une espèce de réaction instinctive, je me suis toujours désespérément cramponné à la matière, à la silhouette extérieure des choses, et j'ai donné dans l'art une très-grande place à la plastique. — Je comprends parfaitement une statue, je ne comprends pas un homme ; où la vie commence, je

m'arrête et recule effrayé comme si j'avais vu la tête de Méduse. Le phénomène de la vie me cause un étonnement dont je ne puis revenir. — Je ferai sans doute un excellent mort, car je suis un assez pauvre vivant, et le sens de mon existence m'échappe complètement. Le son de ma voix me surprend à un point inimaginable, et je serais tenté quelquefois de la prendre pour la voix d'un autre. Lorsque je veux étendre le bras et que mon bras m'obéit, cela me paraît tout à fait prodigieux, et je tombe dans la plus profonde stupéfaction.

En revanche, Silvio, je comprends parfaitement l'inintelligible ; les données les plus extravagantes me semblent fort naturelles, et j'y entre avec une facilité singulière. Je trouve aisément la suite du cauchemar le plus capricieux et le plus échevelé. — C'est la raison pourquoi le genre de pièces dont je te parlais tout à l'heure me plaît par-dessus tous les autres.

Nous avons avec Théodore et Rosette de grandes discussions à ce sujet : Rosette goûte peu mon système, elle est pour la vérité *vraie* ; Théodore donne au poëte plus de latitude, et admet une vérité de convention et d'optique. — Moi, je soutiens qu'il

faut laisser le champ tout à fait libre à l'auteur et que la fantaisie doit régner en souveraine.

Beaucoup de personnes de la compagnie se fondaient principalement sur ce que ces pièces étaient en général hors des conditions théâtrales et ne pouvaient pas se jouer ; je leur ai répondu que cela était vrai dans un sens et faux dans l'autre, à peu près comme tout ce que l'on dit, et que les idées que l'on avait sur les possibilités et les impossibilités de la scène me paraissaient manquer de justesse et tenir à des préjugés plutôt qu'à des raisons, et je dis, entre autres choses, que la pièce de *Comme il vous plaira* était assurément très-exécutable, surtout pour des gens du monde qui n'auraient pas l'habitude d'autres rôles.

Cela fit venir l'idée de la jouer. La saison s'avance, et l'on a épuisé tous les genres d'amusements ; l'on est las de la chasse, des parties à cheval et sur l'eau ; les chances du boston, toutes variées qu'elles soient. n'ont pas assez de piquant pour occuper la soirée, et la proposition fut reçue avec un enthousiasme universel.

Un jeune homme qui savait peindre s'offrit pour faire les décorations ; il y travaille maintenant avec

beaucoup d'ardeur, et dans quelques jours elles seront achevées. — Le théâtre est dressé dans l'orangerie, qui est la plus grande salle du château, et je pense que tout ira bien. C'est moi qui fais Orlando ; Rosette devait jouer Rosalinde, cela était de toute justice : comme ma maîtresse et comme maîtresse de la maison, le rôle lui revenait de droit ; mais elle n'a pas voulu se travestir en homme par un caprice assez singulier pour elle, dont assurément la pruderie n'est pas le défaut. Si je n'avais pas été sûr du contraire, j'aurais cru qu'elle avait les jambes mal faites. Actuellement aucune des dames de la société n'a voulu se montrer moins scrupuleuse que Rosette, et cela a failli faire manquer la pièce ; mais Théodore, qui avait pris le rôle de James le mélancolique, s'est offert pour la remplacer, attendu que Rosalinde est presque toujours en cavalier, excepté au premier acte, où elle est en femme, et qu'avec du fard, un corset et une robe, il pourrait faire suffisamment illusion, n'ayant point encore de barbe et étant fort mince de taille.

Nous sommes en train d'apprendre nos rôles, et c'est quelque chose de curieux que de nous voir. — Dans tous les recoins solitaires du parc, vous êtes

sûr de trouver quelqu'un avec un papier à la main, marmottant des phrases tout bas, levant les yeux au ciel, les baissant tout à coup, et refaisant sept à huit fois le même geste. Si l'on ne savait pas que nous devons jouer la comédie, assurément l'on nous prendrait pour une maisonnée de fous ou de poëtes (ce qui est presque un pléonasme).

Je pense que nous saurons bientôt assez pour faire une répétition. — Je m'attends à quelque chose de très-singulier. Peut-être ai-je tort. — J'ai eu peur un instant qu'au lieu de jouer d'inspiration, nos acteurs ne s'attachassent à reproduire les poses et les inflexions de voix de quelque comédien en vogue ; mais ils n'ont heureusement pas suivi le théâtre avec assez d'exactitude pour tomber dans cet inconvénient, et il est à croire qu'ils auront, à travers la gaucherie de gens qui n'ont jamais monté sur les planches, de précieux éclairs de naturel et de ces charmantes naïvetés que le talent le plus consommé ne saurait reproduire.

Notre jeune peintre a vraiment fait des merveilles : — il est impossible de donner une tournure plus étrange aux vieux troncs d'arbres et aux lierres qui les enlacent ; il a pris modèle sur ceux du parc en les

accentuant et les exagérant, ainsi que cela doit être pour une décoration. Tout est touché avec une fierté et un caprice admirables ; les pierres, les rochers, les nuages sont d'une forme mystérieusement grimaçante ; des reflets miroitants jouent sur les eaux tremblantes et plus émues que le vif-argent, et la froideur ordinaire des feuillages est merveilleusement relevée par des teintes de safran qu'y jette le pinceau de l'automne ; la forêt varie depuis le vert de l'émeraude jusqu'à la pourpre de la cornaline ; les tons les plus chauds et les plus frais se heurtent harmonieusement, et le ciel lui-même passe du bleu le plus tendre aux couleurs les plus ardentes.

Il a dessiné tous les costumes sur mes indications ; ils sont du plus beau caractère. On a d'abord crié qu'ils ne pourraient pas se traduire en soie et en velours, ni en aucune étoffe connue, et j'ai presque vu le moment où le costume troubadour allait être généralement adopté. Les dames disaient que ces couleurs tranchantes éteindraient leurs yeux. A quoi nous avons répondu que leurs yeux étaient des astres très-parfaitement inextinguibles, et que c'étaient, au contraire, leurs yeux qui éteindraient les couleurs, et même les quinquets, le lustre et le soleil, s'il y

avait lieu. — Elles n'eurent rien à répondre à cela ; mais c'étaient d'autres objections qui repoussaient en foule et se hérissaient, pareilles à l'hydre de Lerne ; on n'avait pas plutôt coupé la tête à l'une que l'autre se dressait plus entêtée et plus stupide.

— Comment voulez-vous que cela tienne ? — Tout va sur le papier, mais c'est autre chose sur le dos ; je n'entrerai jamais là dedans ! — Mon jupon est trop court au moins de quatre doigts ; je n'oserai jamais me présenter ainsi ! — Cette fraise est trop haute ; j'ai l'air d'être bossue et de n'avoir pas de cou. — Cette coiffure me vieillit intolérablement.

— Avec de l'empois, des épingles et de la bonne volonté, tout tient. — Vous voulez rire ! une taille comme la vôtre, plus frêle qu'une taille de guêpe, et qui passerait dans la bague de mon petit doigt ! je gage vingt-cinq louis contre un baiser qu'il faudra rétrécir ce corsage. — Votre jupe est bien loin d'être trop courte, et, si vous pouviez voir quelle adorable jambe vous avez, vous seriez assurément de mon avis. — Au contraire, votre cou se détache et se dessine admirablement bien dans son auréole de dentelles ; — cette coiffure ne vous vieillit point du tout, et, quand même vous paraîtriez quelques années de

plus, vous êtes d'une si excessive jeunesse, que cela vous doit être on ne peut plus indifférent ; en vérité, vous nous donneriez d'étranges soupçons, si nous ne savions pas où sont les morceaux de votre dernière poupée... *et cœtera.*

Tu ne te figures pas la prodigieuse quantité de madrigaux que nous avons été obligés de dépenser pour contraindre nos dames à mettre des costumes charmants, et qui leur allaient le mieux du monde.

Nous avons eu aussi beaucoup de peine à leur faire poser congrûment leurs *assassines.* Quel diable de goût ont les femmes ! et de quel titanique entêtement est possédée une petite-maîtresse vaporeuse qui croît que le jaune-paille glacé lui va mieux que le jonquille ou le rose vif. Je suis sûr que, si j'avais appliqué aux affaires publiques la moitié des ruses et des intrigues que j'ai employées pour faire mettre une plume rouge à gauche et non à droite, je serais ministre d'État ou empereur pour le moins.

Quel pandémonium ! quelle cohue énorme et inextricable doit être un théâtre véritable !

Depuis que l'on a parlé de jouer la comédie, tout est ici dans le désordre le plus complet. Tous les tiroirs sont ouverts, toutes les armoires vidées ; c'est

un vrai pillage. Les tables, les fauteuils, les consoles, tout est encombré, on ne sait où poser le pied : il traîne par la maison des quantités prodigieuses de robes, de mantelets, de voiles, de jupes, de capes, de toques, de chapeaux ; et, quand on pense que cela doit tenir sur le corps de sept à huit personnes, on se rappelle involontairement ces bateleurs de la foire qui ont huit ou dix habits les uns sur les autres, et l'on ne peut se figurer que, de tout cet amas, il ne sortira qu'un costume pour chacun.

Les domestiques ne font qu'aller et venir ; — il y en a toujours deux ou trois sur le chemin du château à la ville, et, si cela continue, tous les chevaux deviendront poussifs.

Un directeur de théâtre n'a pas le temps d'être mélancolique, et je ne l'ai guère été depuis quelque temps. Je suis tellement assourdi et assommé, que je commence à ne plus rien comprendre à la pièce. Comme c'est moi qui remplis le rôle de l'impresario outre mon rôle d'Orlando, ma besogne est double. Quand il se présente quelque difficulté, c'est à moi qu'on a recours, et, mes décisions n'étant pas toujours écoutées comme des oracles, cela dégénère en des discussions interminables.

Si ce qu'on appelle vivre est d'être toujours sur ses jambes, de répondre à vingt personnes, de monter et de descendre des escaliers, de ne pas penser une minute dans une journée, je n'ai jamais tant vécu que cette semaine ; je ne prends pourtant pas autant de part à ce mouvement que l'on pourrait le croire. — L'agitation est très-peu profonde, et à quelques brasses on retrouverait l'eau morte et sans courant ; la vie ne me pénètre pas si facilement que cela ; c'est même alors que je vis le moins, quoique j'aie l'air d'agir et de me mêler à ce qui se fait ; l'action m'hébète et me fatigue à un point dont on ne peut se faire une idée ; — quand je n'agis pas, je pense ou au moins je rêve, et c'est une façon d'existence ; — je ne l'ai plus dès que je sors de mon repos d'idole de porcelaine.

Jusqu'à présent, je n'ai rien fait, et j'ignore si je ferai jamais rien. Je ne sais pas arrêter mon cerveau, ce qui est toute la différence de l'homme de talent à l'homme de génie ; c'est un bouillonnement sans fin, le flot pousse le flot ; je ne puis maîtriser cette espèce de jet intérieur qui monte de mon cœur à ma tête, et qui noie toutes mes pensées faute d'issues. — Je ne puis rien produire, non par stérilité, mais par

surabondance ; mes idées poussent si drues et si serrées, qu'elles s'étouffent et ne peuvent mûrir. — Jamais l'exécution, si rapide et si fougueuse qu'elle soit, n'atteindra à une pareille vélocité : — quand j'écris une phrase, la pensée qu'elle rend est déjà aussi loin de moi que si un siècle se fût écoulé au lieu d'une seconde, et souvent il m'arrive d'y mêler, malgré moi, quelque chose de la pensée qui l'a remplacée dans ma tête.

Voilà pourquoi je ne saurais vivre, — ni comme poëte, ni comme amant. — Je ne puis rendre que les idées que je n'ai plus ; — je n'ai les femmes que lorsque je les ai oubliées et que j'en aime d'autres ; — homme, comment pourrai-je produire ma volonté au jour, puisque, si fort que je me hâte, je n'ai plus le sentiment de ce que je fais, et que je n'agis que d'après une faible réminiscence.

Prendre une pensée dans un filon de son cerveau, l'en sortir brute d'abord comme un bloc de marbre qu'on extrait de la carrière, la poser devant soi, et du matin au soir, un ciseau d'une main, un marteau de l'autre, cogner, tailler, gratter, et emporter à la nuit une pincée de poudre pour jeter sur son écriture ; voilà ce que je ne pourrai jamais faire.

Je dégage bien en idée la svelte figure du bloc grossier, et j'en ai la vision très-nette ; mais il y a tant d'angles à abattre, tant d'éclats à faire sauter, tant de coups de râpe et de marteau à donner pour approcher de la forme et saisir la juste sinuosité du contour, que les ampoules me viennent aux mains, et que je laisse tomber le ciseau par terre.

Si je persiste, la fatigue prend un degré d'intensité tel, que ma vue intime s'obscurcit totalement, et que je ne saisis plus à travers le nuage du marbre la blanche divinité cachée dans son épaisseur. Alors je la poursuis au hasard et comme à tâtons ; je mords trop dans un endroit, je ne vais pas assez avant dans l'autre ; j'enlève ce qui devait être la jambe ou le bras, et je laisse une masse compacte où devait se trouver un vide ; au lieu d'une déesse, je fais un magot, quelquefois moins qu'un magot, et le magnifique bloc tiré à si grands frais et avec tant de labeur des entrailles de la terre, martelé, tailladé, fouillé en tous les sens, a plutôt l'air d'avoir été rongé et percé à jour par les polypes pour en faire une ruche, que façonné par un statuaire d'après un plan donné.

Comment faisais-tu, Michel-Ange, pour couper le marbre par tranches, ainsi qu'un enfant qui sculpte

un marron? de quel acier étaient faits tes ciseaux invaincus? et quels robustes flancs vous ont portés, vous tous, artistes féconds et travailleurs, à qui nulle matière ne résiste, et qui faites couler votre rêve tout entier dans la couleur et dans le bronze?

C'est une vanité innocente et permise, en quelque sorte, après ce que je viens de dire de cruel sur mon compte, et ce n'est pas toi qui m'en blâmeras, ô Silvio! — mais, quoique l'univers ne doive jamais en rien savoir, et que mon nom soit d'avance voué à l'oubli, je suis un poëte et un peintre! — J'ai eu d'aussi belles idées que nul poëte du monde; j'ai créé des types aussi purs, aussi divins que ce que l'on admire le plus dans les maîtres. — Je les vois, là devant moi, aussi nets, aussi distincts que s'ils étaient peints réellement, et, si je pouvais ouvrir un trou dans ma tête et y mettre un verre pour qu'on y regardât, ce serait la plus merveilleuse galerie de tableaux que l'on eût jamais vue. Aucun roi de la terre ne peut se vanter d'en posséder une pareille. — Il y a des Rubens aussi flamboyants, aussi allumés que les plus purs qui soient à Anvers; mes Raphaëls sont de la plus belle conservation, et ses madones n'ont pas de plus gracieux sourires; Buonarotti ne tord

pas un muscle d'une façon plus fière et plus terrible ; le soleil de Venise brille sur cette toile comme si elle était signée *Paulus Cagliari* ; les ténèbres de Rembrandt lui-même s'entassent au fond de ce cadre où tremble dans le lointain une pâle étoile de lumière ; les tableaux qui sont dans la manière qui m'est propre ne seraient assurément dédaignés de qui que ce soit.

Je sais bien que j'ai l'air étrange à dire cela, et que je paraîtrai entêté de l'ivresse grossière du plus sot orgueil ; — mais cela est ainsi, et rien n'ébranlera ma conviction là-dessus. Personne sans doute ne la partagera ; qu'y faire ? Chacun naît marqué d'un sceau noir ou blanc. Apparemment le mien est noir.

J'ai même quelquefois peine à voiler suffisamment ma pensée à cet endroit ; il m'est arrivé souvent de parler trop familièrement de ces hauts génies dont on doit adorer la trace et contempler la statue de loin et à genoux. Une fois, je me suis oublié jusqu'à dire : Nous autres. — Heureusement c'était devant une personne qui n'y prit pas garde, sans quoi j'eusse infailliblement passé pour le plus énorme fat qui fut jamais.

— N'est-ce pas, Silvio, que je suis un poëte et un peintre ?

C'est une erreur de croire que tous les gens qui ont passé pour avoir du génie étaient réellement de plus grands hommes que d'autres. On ne sait pas combien les élèves et les peintres obscurs que Raphaël employait dans ses ouvrages ont contribué à sa réputation ; il a donné sa signature à l'esprit et aux talents de plusieurs ; — voilà tout.

Un grand peintre, un grand écrivain occupent et remplissent à eux seuls tout un siècle ; ils n'ont rien de plus pressé que d'entamer à la fois tous les genres, afin que, s'il leur survient quelques rivaux, ils puissent les accuser tout d'abord de plagiat et les arrêter dès leur premier pas dans la carrière ; c'est une tactique connue et qui, pour ne pas être nouvelle, n'en réussit pas moins tous les jours.

Il se peut qu'un homme déjà célèbre ait précisément le même genre de talent que vous auriez eu ; sous peine de passer pour son imitateur, vous êtes obligé de détourner votre inspiration naturelle et de la faire couler ailleurs. Vous étiez né pour souffler à pleine bouche dans le clairon héroïque, ou pour évoquer les pâles fantômes des temps qui ne sont plus ; il faut que vous promeniez vos doigts sur la flûte à sept trous, ou que vous fassiez des nœuds sur

un sofa dans le fond de quelque boudoir, le tout parce que monsieur votre père ne s'est pas donné la peine de vous jeter en moule huit ou dix ans plus tôt, et que le monde ne conçoit pas que deux hommes cultivent le même champ.

C'est ainsi que beaucoup de nobles intelligences sont forcées de prendre sciemment une route qui n'est pas la leur, et de côtoyer continuellement leur propre domaine dont elles sont bannies, heureuses encore de jeter un coup d'œil à la dérobée par-dessus la haie, et de voir de l'autre côté s'épanouir au soleil les belles fleurs diaprées qu'elles possèdent en graines et ne peuvent semer faute de terrain.

Pour ce qui est de moi, à part le plus ou moins d'opportunité des circonstances, le plus ou moins d'air et de soleil, une porte qui est restée fermée et qui aurait dû être ouverte, une rencontre manquée, quelqu'un que j'aurais dû connaître et que je n'ai pas connu, je ne sais pas si je serais jamais parvenu à quelque chose.

Je n'ai pas le degré de stupidité nécessaire pour devenir ce que l'on appelle absolument un *génie*, ni l'entêtement énorme que l'on divinise ensuite sous le beau nom de volonté, quand le grand homme est

arrivé au sommet rayonnant de la montagne, et qui est indispensable pour y atteindre ; — je sais trop bien comme toutes choses sont creuses et ne contiennent que pourriture, pour m'attacher pendant bien longtemps à aucune et la poursuivre à travers tout ardemment et uniquement.

Les hommes de génie sont très-bornés, et c'est pour cela qu'ils sont hommes de génie. Le manque d'intelligence les empêche d'apercevoir les obstacles qui les séparent de l'objet auquel ils veulent arriver ; ils vont, et, en deux ou trois enjambées, ils dévorent les espaces intermédiaires. — Comme leur esprit reste obstinément fermé à certains courants, et qu'ils ne perçoivent que les choses qui sont les plus immédiates à leurs projets, ils font une bien moindre dépense de pensée et d'action : rien ne les distrait, rien ne les détourne, ils agissent plutôt par instinct qu'autrement, et plusieurs, tirés de leur sphère spéciale, sont d'une nullité que l'on a peine à comprendre.

Assurément, c'est un don rare et charmant que de bien faire les vers ; peu de gens se plaisent plus que moi aux choses de la poésie ; — mais cependant je ne veux pas borner et circonscrire ma vie dans les douze pieds d'un alexandrin ; il y a mille choses qui

m'inquiètent autant qu'un hémistiche : — ce n'est pas l'état de la société et les réformes qu'il y faudrait faire ; je me soucie assez peu que les paysans sachent lire ou non, et que les hommes mangent du pain ou broutent de l'herbe ; mais il me passe par la tête, en une heure, plus de cent mille visions qui n'ont pas le moindre rapport avec la césure ou la rime, et c'est ce qui fait que j'exécute si peu, tout en ayant plus d'idées que certains poëtes que l'on pourrait brûler avec leurs propres œuvres.

J'adore la beauté et je la sens ; je puis la dire aussi bien que peuvent la comprendre les plus amoureux statuaires, — et je ne fais cependant pas de sculptures. La laideur et l'imperfection de l'ébauche me révoltent ; je ne puis attendre que l'œuvre vienne à bien à force de la polir et de la repolir ; si je pouvais me résoudre à laisser certaines choses dans ce que je fais, soit en vers soit en peinture, je finirais peut-être par faire un poëme ou un tableau qui me rendrait célèbre, et ceux qui m'aiment (s'il y a quelqu'un au monde qui se donne cette peine) ne seraient pas forcés de me croire sur parole, et auraient une réponse victorieuse aux ricanements sardoniques des détracteurs de ce grand génie ignoré qui est moi.

J'en vois beaucoup qui prennent une palette, des pinceaux et couvrent leur toile, sans se soucier autrement de ce que le caprice fait naître au bout de leur brosse, et d'autres qui écrivent cent vers de suite sans faire une rature et sans lever une seule fois les yeux au plafond. — Je les admire toujours eux-mêmes, si quelquefois je n'admire pas leurs productions ; j'envie de tout mon cœur cette charmante intrépidité et cet heureux aveuglement qui les empêchent de voir leurs défauts, même les plus palpables. Aussitôt que j'ai dessiné quelque chose de travers, je le vois sur-le-champ et je m'en préoccupe outre mesure ; et, comme je suis beaucoup plus savant en théorie qu'en pratique, il arrive très-souvent que je ne puis corriger une faute dont j'ai la conscience ; alors je tourne la toile le nez contre le mur et je n'y reviens jamais.

J'ai si présente l'idée de la perfection, que le dégoût de mon œuvre me prend tout d'abord et m'empêche de continuer.

Ah ! lorsque je compare aux doux sourires de ma pensée la laide moue qu'elle fait sur la toile ou le papier, lorsque je vois passer une affreuse chauve-souris à la place du beau rêve qui ouvrait au sein

de mes nuits ses longues ailes de lumière, un chardon pousser sur l'idée d'une rose, et que j'entends braire un âne où j'attendais les plus suaves mélodies du rossignol, je suis si horriblement désappointé, si en colère contre moi-même, si furieux de mon impuissance, qu'il me prend des résolutions de ne plus écrire ni dire un seul mot de ma vie plutôt que de commettre ainsi des crimes de haute trahison contre mes pensées.

Je ne puis même pas parvenir à écrire une lettre comme je le voudrais : je dis souvent toute autre chose ; certaines portions prennent un développement démesuré, d'autres se rapetissent à devenir imperceptibles, et très-souvent l'idée que j'avais à rendre ne s'y trouve pas ou n'y est qu'en post-scriptum.

En commençant à t'écrire, je n'avais certainement pas l'intention de te dire la moitié de ce que j'ai dit. — Je voulais simplement te faire savoir que nous allions jouer la comédie ; mais un mot amène une phrase ; les parenthèses sont grosses d'autres petites parenthèses qui, elles-mêmes, en ont d'autres dans le ventre toutes prêtes à accoucher. Il n'y a pas de raison pour que cela finisse et n'aille jusqu'à deux cents volumes in-folio, — ce qui serait trop assurément.

Dès que je prends la plume, il se fait dans mon cerveau un bourdonnement et un bruissement d'ailes, comme si l'on y lâchait des multitudes de hannetons. Cela se cogne aux parois de mon crâne, et tourne, et descend, et monte avec un tapage horrible ; ce sont mes pensées qui veulent s'envoler et qui cherchent une issue ; — toutes s'efforcent de sortir à la fois ; plus d'une s'y casse les pattes et y déchire le crêpe de son aile : quelquefois la porte est tellement obstruée, que pas une ne peut en franchir le seuil et arriver jusque sur le papier.

Voilà comme je suis fait : ce n'est pas être bien fait sans doute, mais que voulez-vous ? la faute en est aux dieux, et non à moi, pauvre diable qui n'en peux mais. Je n'ai pas besoin de réclamer ton indulgence, mon cher Silvio ; elle m'est acquise d'avance. et tu as la bonté de lire jusqu'au bout mes indéchiffrables barbouillages, mes rêvasseries sans queue ni tête : si décousues et si absurdes qu'elles soient, elles t'offrent toujours de l'intérêt, parce qu'elles viennent de moi, et tout ce qui est moi, même quand cela est mauvais, n'est pas sans quelque prix pour toi.

Je puis te laisser voir ce qui révolte le plus le commun des hommes : — un orgueil sincère. —

Mais faisons un peu trêve à toutes ces belles choses, et, puisque je t'écris à propos de la pièce que nous devons jouer, revenons-y et parlons-en un peu.

La répétition a eu lieu aujourd'hui ; — jamais de ma vie je n'ai été aussi bouleversé, — non pas à cause de l'embarras qu'il y a toujours à réciter quelque chose devant beaucoup de personnes, mais pour un autre motif. Nous étions en costume, et prêts à commencer ; Théodore seul n'était pas encore arrivé : on envoya à sa chambre voir ce qui le retardait ; il fit dire qu'il avait tantôt fini, et qu'il allait descendre.

Il vint en effet ; j'entendis son pas dans le corridor bien avant qu'il parût, et cependant personne au monde n'a la démarche plus légère que Théodore ; mais la sympathie que j'éprouve pour lui est si forte, que je devine en quelque sorte ses mouvements à travers les murailles, et, quand je compris qu'il allait poser la main sur le bouton de la porte, il me prit comme un tremblement, et le cœur me battit d'une force horrible. Il me sembla que quelque chose d'important dans ma vie allait se décider, et que j'étais arrivé à un moment solennel et attendu depuis longtemps.

Le battant s'ouvrit lentement et retomba de même.

Ce fut un cri général d'admiration. — Les hommes applaudirent, les femmes devinrent écarlates, Rosette seule pâlit extrêmement et s'appuya au mur, comme si une révélation soudaine lui traversait le cerveau : elle fit en sens inverse le même mouvement que moi. — Je l'ai toujours soupçonnée d'aimer Théodore.

Sans doute, en ce moment-là, elle crut comme moi que la feinte Rosalinde n'était effectivement rien moins qu'une jeune et belle femme, et le frêle château de cartes de son espoir s'affaissa tout d'un coup, tandis que le mien se relevait sur ses ruines ; du moins voilà ce que j'ai pensé : je me trompe peut-être, car je n'étais guère en état de faire des observations exactes.

Il y avait là, sans compter Rosette, trois ou quatre jolies femmes ; elles parurent d'une laideur révoltante. — A côté de ce soleil, l'étoile de leur beauté s'était éclipsée subitement, et chacun se demandait comment on avait pu les trouver seulement passables. Des gens qui, avant cela, se fussent estimés tout heureux de les avoir pour maîtresses, en eussent à peine voulu pour servantes.

L'image qui jusqu'alors ne s'était dessinée que

faiblement et avec des contours vagues, le fantôme adoré et vainement poursuivi, était là, devant mes yeux, vivant, palpable, non plus dans le demi-jour et la vapeur, mais inondé des flots d'une blanche lumière ; non pas sous un vain déguisement, mais sous son costume réel ; non plus avec la forme dérisoire d'un jeune homme, mais avec les traits de la plus charmante femme.

J'éprouvais une sensation de bien-être énorme, comme si l'on m'eût ôté une montagne ou deux de dessus la poitrine. — Je sentis s'évanouir l'horreur que j'avais de moi-même, et je fus délivré de l'ennui de me regarder comme un monstre. Je revins à concevoir de moi une opinion tout à fait pastorale, et toutes les violettes du printemps refleurirent dans mon cœur.

Il, ou plutôt elle (car je ne veux plus me souvenir que j'ai eu cette stupidité de la prendre pour un homme), resta une minute immobile sur le seuil de la porte, comme pour donner le temps à l'assemblée de jeter sa première exclamation. Un vif rayon l'éclairait de la tête aux pieds, et sur le fond sombre du corridor qui s'allongeait au loin par derrière, le chambranle sculpté lui servant de cadre, elle étince-

lait comme si la lumière fût émanée d'elle au lieu d'être simplement réfléchie, et on l'eût plutôt prise pour une production merveilleuse du pinceau que pour une créature humaine faite de chair et d'os.

Ses grands cheveux bruns, entremêlés de cordons de grosses perles, tombaient en boucles naturelles au long de ses belles joues ; ses épaules et sa poitrine étaient découvertes, et jamais je n'ai rien vu de si beau au monde ; le marbre le plus achevé n'approche pas de cette exquise perfection. — Comme on voit la vie courir sous cette transparence d'ambre ! comme cette chair est blanche et colorée à la fois ! et que ces teintes harmonieusement blondissantes ménagent avec bonheur la transition de la peau aux cheveux ! quels ravissants poëmes dans les moelleuses ondulations de ces contours plus souples et plus veloutés que le cou des cygnes ! — S'il y avait des mots pour rendre ce que je sens, je te ferais une description de cinquante pages ; mais les langues ont été faites par je ne sais quels goujats qui n'avaient jamais regardé avec attention le dos ou le sein d'une femme, et l'on n'a pas la moitié des termes les plus indispensables.

Je crois décidément qu'il faut que je me fasse sculpteur ; car avoir vu une telle beauté et ne pou-

voir la rendre d'une manière ou de l'autre, il y a de quoi devenir fou et enragé. J'ai fait vingt sonnets sur ces épaules-là, mais ce n'est point assez : je voudrais quelque chose que je pusse toucher du doigt et qui fût exactement pareil ; les vers ne rendent que le fantôme de la beauté et non la beauté elle-même. Le peintre arrive à une apparence plus exacte, mais ce n'est qu'une apparence. La sculpture a toute la réalité que peut avoir une chose complètement fausse ; elle a l'aspect multiple, porte ombre, et se laisse toucher. Votre maîtresse sculptée ne diffère de la véritable qu'en ce qu'elle est un peu plus dure et ne parle pas, deux défauts très-légers !

Sa robe était faite d'une étoffe de couleur changeante, azur dans la lumière, or dans l'ombre ; un brodequin très-juste et très-serré chaussait un pied qui n'avait pas besoin de cela pour être trop petit, et des bas de soie écarlate se collaient amoureusement autour de la jambe la mieux tournée et la plus agaçante ; ses bras étaient nus jusqu'aux coudes, et ils sortaient d'une touffe de dentelles ronds, potelés et blancs, splendides comme de l'argent poli et d'une délicatesse de linéament inimaginable ; ses mains, chargées de bagues et d'anneaux, balançaient molle-

ment un grand éventail de plumes bigarrées de teintes singulières et qui semblait comme un petit arc-en-ciel de poche.

Elle s'avança dans la chambre, la joue légèrement allumée d'un rouge qui n'était pas du fard, et chacun de s'extasier, et de se récrier, et de se demander s'il était bien possible que ce fût lui, Théodore de Sérannes, le hardi écuyer, le damné duelliste, le chasseur déterminé, et s'il était parfaitement sûr qu'il ne fût pas sa sœur jumelle.

Mais on dirait qu'il n'a jamais porté d'autre costume de sa vie ! Il n'est pas gêné le moins du monde dans ses mouvements, il marche très-bien et ne s'embarrasse pas dans sa queue ; il joue de la prunelle et de l'éventail à ravir ; et comme il a la taille fine ! on le tiendrait entre les quatre doigts ! — C'est prodigieux ! — c'est inconcevable ! — L'illusion est aussi complète que possible : on dirait presque qu'il a de la gorge, tant sa poitrine est grasse et bien remplie, et puis pas un seul poil de barbe, mais pas un ; et sa voix qui est si douce ! Oh ! la belle Rosalinde ! et qui ne voudrait être son Orlando ?

Oui, — qui ne voudrait être l'Orlando de cette Rosalinde, même au prix des tourments que j'ai

soufferts ? — Aimer comme j'aimais d'un amour monstrueux, inavouable, et que pourtant l'on ne peut déraciner de son cœur ; être condamné à garder le silence le plus profond, et n'oser se permettre ce que l'amant le plus discret et le plus respectueux dirait sans crainte à la femme la plus prude et la plus sévère ; se sentir dévoré d'ardeurs insensées et sans excuses, même aux yeux des plus damnés libertins ; que sont les passions ordinaires à côté de celle-là, une passion honteuse d'elle-même, sans espérance, et dont le succès improbable serait un crime et vous ferait mourir de honte ? Être réduit à souhaiter de ne pas réussir, à craindre les chances et les occasions favorables, et à les éviter comme un autre les chercherait, voilà quel était mon sort.

Le découragement le plus profond s'était emparé de moi ; je me regardais avec une horreur mélangée de surprise et de curiosité. Ce qui me révoltait le plus, c'était de penser que je n'avais jamais aimé auparavant, et que c'était chez moi la première effervescence de jeunesse, la première pâquerette de mon printemps d'amour.

Cette monstruosité remplaçait pour moi les fraîches et pudiques illusions du bel âge ; mes rêves de ten-

dresse si doucement caressés, le soir, à la lisière des bois, par les petits sentiers rougissants, ou le long des blanches terrasses de marbre, près de la pièce d'eau du parc, devaient donc se métamorphoser en ce sphinx perfide, au sourire douteux, à la voix ambiguë et devant lequel je me tenais debout sans oser entreprendre d'expliquer l'énigme ! L'interpréter à faux eût causé ma mort ; car, hélas ! c'est le seul lien qui me rattache au monde ; quand il sera brisé, tout sera dit. Otez-moi cette étincelle, je serai plus morne et plus inanimé que la momie emprisonnée de bandelettes du plus antique pharaon.

Aux moments où je me sentais entraîné avec le plus de violence vers Théodore, je me rejetais avec effroi dans les bras de Rosette, quoiqu'elle me déplût infiniment ; je tâchais de l'interposer entre lui et moi comme une barrière et un bouclier, — et j'éprouvais une secrète satisfaction, lorsque j'étais couché auprès d'elle, à penser qu'au moins c'était une femme bien avérée, et que, si je ne l'aimais plus, j'en étais encore assez aimé pour que cette liaison ne dégénérât pas en intrigue et en débauche.

Cependant je sentais au fond de moi, à travers tout cela, une espèce de regret d'être ainsi infidèle à l'idée

de ma passion impossible ; je m'en voulais comme d'une trahison, et, quoique je susse bien que je ne posséderais jamais l'objet de mon amour, j'étais mécontent de moi, et je reprenais avec Rosette ma froideur habituelle.

La répétition a été beaucoup mieux que je ne l'espérais ; Théodore surtout s'est montré admirable ; on a aussi trouvé que je jouais supérieurement bien. — Ce n'est pas cependant que j'aie les qualités qu'il faut pour être bon acteur, et l'on se tromperait fort en me croyant capable de remplir d'autres rôles de la même manière ; mais, par un hasard assez singulier, les paroles que j'avais à prononcer répondaient si bien à ma situation, qu'elles me semblaient plutôt inventées par moi qu'apprises par cœur dans un livre. — La mémoire m'aurait manqué dans certains endroits, qu'à coup sûr je n'eusse pas hésité une minute pour remplir le vide avec une phrase improvisée. Orlando était moi au moins autant que j'étais Orlando, et il est impossible de rencontrer une plus merveilleuse coïncidence.

A la scène du lutteur, lorsque Théodore détacha la chaîne de son cou et m'en fit présent, ainsi que cela est dans le rôle, il me jeta un regard si douce-

ment langoureux, si rempli de promesses, et il prononça avec tant de grâce et de noblesse la phrase : « Brave cavalier, portez ceci en souvenir de moi, d'une jeune fille qui vous donnerait plus si elle avait plus à vous offrir », que j'en fus réellement troublé, et que ce fut à peine si je pus continuer : « Quelle passion appesantit donc ma langue et lui donne ainsi des fers ? je ne puis lui parler, et cependant elle désirerait m'entretenir. O pauvre Orlando ! »

Au troisième acte, Rosalinde, habillée en homme et sous le nom de Ganymède, reparaît avec sa cousine Célie qui a changé son nom pour celui d'Aliéna.

Cela me fit une impression désagréable : — je m'étais si bien accoutumé déjà à ce costume de femme qui permettait à mes désirs quelques espérances, et qui m'entretenait dans une erreur perfide, mais séduisante ! On s'habitue bien vite à regarder ses souhaits comme des réalités sur la foi des plus fugitives apparences, et je devins tout sombre quand Théodore reparut sous son costume d'homme, plus sombre que je ne l'étais auparavant ; car la joie ne sert qu'à mieux faire sentir la douleur. Le soleil ne brille que pour mieux faire comprendre l'horreur des ténèbres,

et la gaieté du blanc n'a pour but que de faire ressortir toute la tristesse du noir.

Son habit était le plus galant et le plus coquet du monde, d'une coupe élégante et capricieuse, tout orné de passequilles et de rubans, à peu près dans le goût des raffinés de la cour de Louis XIII ; un chapeau de feutre pointu, avec une longue plume frisée, ombrageait les boucles de ses beaux cheveux, et une épée damasquinée relevait le bas de son manteau de voyage.

Cependant il était ajusté de manière à faire pressentir que ces habits virils avaient une doublure féminine ; quelque chose de plus large dans les hanches et de plus rempli à la poitrine, je ne sais quoi d'ondoyant que les étoffes ne présentent pas sur le corps d'un homme, ne laissaient que de faibles doutes sur le sexe du personnage.

Il avait une tournure moitié délibérée, moitié timide, on ne peut plus divertissante, et, avec un art infini, il se donnait l'air aussi gêné dans un costume qui lui était ordinaire, qu'il avait eu l'air à son aise dans des vêtements qui n'étaient pas les siens.

La sérénité me revint un peu, et je me persuadai de nouveau que c'était bien effectivement une femme.

— Je repris assez de sang-froid pour remplir convenablement mon rôle.

Connais-tu cette pièce ? peut-être que non. Depuis quinze jours que je ne fais que la lire et la déclamer, je la sais entièrement par cœur, et je ne puis m'imaginer que tout le monde ne soit pas aussi au courant que moi du nœud et de l'intrigue ; c'est une erreur où je tombe assez communément, de croire que, lorsque je suis ivre, toute la création est soûle et bat les murailles, et si je savais l'hébreu, il est sûr que je demanderais en hébreu ma robe de chambre et mes pantoufles à mon domestique, et que je serais fort étonné qu'il ne me comprît pas. — Tu la liras si tu veux ; je fais comme si tu l'avais lue, et je ne touche qu'aux endroits qui se rapportent à ma situation.

Rosalinde, en se promenant dans la forêt avec sa cousine, est très-étonnée que les buissons portent, au lieu de mûres et de prunelles, des madrigaux à sa louange : fruits singuliers qui heureusement ne sont pas habitués à pousser sur des ronces ; car il vaut mieux, quand on a soif, trouver de bonnes mûres sur les branches que de méchants sonnets. Elle s'inquiète fort pour savoir qui a ainsi gâté l'écorce des jeunes arbres en y taillant son chiffre. — Célie, qui

a déjà rencontré Orlando, lui dit, après s'être fait longtemps prier, que ce rimeur n'est autre que le jeune homme qui a vaincu à la lutte Charles, l'athlète du duc.

Bientôt paraît Orlando lui-même, et Rosalinde engage la conversation en lui demandant l'heure. — Certes, voilà un début de la plus extrême simplicité ; — il ne se peut rien voir au monde de plus bourgeois. — Mais n'ayez pas peur : de cette phrase banale et vulgaire vous allez voir lever sur-le-champ une moisson de concetti inattendus, toute pleine de fleurs et de comparaisons bizarres, comme de la terre la plus forte et la mieux fumée.

Après quelques lignes d'un dialogue étincelant, où chaque mot, en tombant sur la phrase, fait sauter à droite et à gauche des millions de folles paillettes, comme un marteau d'une barre de fer rouge, Rosalinde demande à Orlando si d'aventure il connaîtrait cet homme qui suspend des odes sur l'aubépine et des élégies sur les ronces, et qui paraît attaqué du mal d'amour quotidien, mal qu'elle sait parfaitement guérir. Orlando lui avoue que c'est lui qui est cet homme si tourmenté par l'amour, et que, puisqu'il s'est vanté d'avoir plusieurs recettes infaillibles pour

guérir cette maladie, il lui fasse la grâce de lui en indiquer une. — Vous, amoureux? réplique Rosalinde; vous n'avez aucun des symptômes auxquels on reconnaît un amoureux; vous n'avez ni les joues maigres ni les yeux cernés, vos bas ne traînent pas sur vos talons, vos manches ne sont pas déboutonnées, et la rosette de vos souliers est nouée avec beaucoup de grâce; si vous êtes amoureux de quelqu'un, c'est assurément de votre propre personne, et vous n'avez que faire de mes remèdes.

Ce ne fut pas sans une véritable émotion que je lui donnai la réplique dont voici les mots textuels :

« Beau jeune homme, je voudrais pouvoir te faire croire que je t'aime. »

Cette réponse si imprévue, si étrange, qui n'est amenée par rien, et qui semblait écrite exprès pour moi comme par une espèce de prévision du poëte, me fit beaucoup d'effet quand je la prononçai devant Théodore, dont les lèvres divines étaient encore légèrement gonflées par l'expression ironique de la phrase qu'il venait de dire, tandis que ses yeux souriaient avec une inexprimable douceur, et qu'un clair rayon de bienveillance dorait tout le haut de sa jeune et belle figure.

« Moi, le croire ? il vous est aussi aisé de le persuader à celle qui vous aime, et cependant elle ne conviendra pas aisément qu'elle vous aime, c'est une des choses sur lesquelles les femmes donnent toujours un démenti à leur conscience ; — mais, bien sincèrement, est-ce vous qui accrochez aux arbres tous ces beaux éloges de Rosalinde, et auriez-vous en effet besoin de remède pour votre folie ? »

Quand elle est bien assurée que c'est lui, Orlando, et non pas un autre, qui a rimé ces admirables vers qui marchent sur tant de pieds, la belle Rosalinde consent à lui dire quelle est sa recette. Voici en quoi elle consiste : elle a fait semblant d'être la bien-aimée du malade d'amour, qui était obligé de lui faire la cour comme à sa maîtresse véritable, et, pour le dégoûter de sa passion, elle donnait dans les caprices les plus extravagants ; tantôt elle pleurait, tantôt elle riait ; un jour elle l'accueillait bien, l'autre mal ; elle l'égratignait, elle lui crachait au visage ; elle n'était pas une seule minute pareille à elle-même : minaudière, volage, prude, langoureuse, elle était cela tour à tour, et tout ce que l'ennui, les vapeurs et les diables bleus peuvent faire naître de fantaisies désordonnées dans la tête creuse d'une petite-maî-

tresse, il fallait que le pauvre diable le supportât ou l'exécutât. — Un lutin, un singe et un procureur réunis n'eussent pas inventé plus de malices. — Ce traitement miraculeux n'avait pas manqué de produire son effet; — le malade, d'un accès d'amour, était tombé dans un accès de folie, qui lui avait fait prendre tout le monde en horreur, et il avait été finir ses jours dans un réduit vraiment monastique; résultat on ne peut plus satisfaisant, et auquel, du reste, il n'était pas difficile de s'attendre.

Orlando, comme on peut bien le croire, ne se soucie guère de revenir à la santé par un pareil moyen; mais Rosalinde insiste et veut entreprendre cette cure. — Et elle prononça cette phrase : « Je vous guérirais si vous vouliez seulement consentir à m'appeler Rosalinde et à venir tous les jours me rendre vos soins dans ma cabane, » avec une intention si marquée et si visible, et en me jetant un regard si étrange, qu'il me fut impossible de ne pas y attacher un sens plus étendu que celui des mots, et de n'y pas voir comme un avertissement indirect de déclarer mes véritables sentiments. — Et quand Orlando lui répondit : « Bien volontiers, aimable jeune homme », elle prononça d'une manière encore plus significative, et

comme avec une espèce de dépit de ne pas se faire comprendre, la réplique : « Non, non, il faut que vous m'appeliez Rosalinde. »

Peut-être me suis-je trompé, et ai-je cru voir ce qui n'existait point en effet, mais il m'a semblé que Théodore s'était aperçu de mon amour, quoique assurément je ne lui en eusse jamais dit un seul mot, et qu'à travers le voile de ces expressions empruntées, sous ce masque de théâtre, avec ces paroles hermaphrodites, il faisait allusion à son sexe réel et à notre situation réciproque. Il est bien impossible qu'une femme aussi spirituelle qu'elle l'est, et qui a autant de monde qu'elle en a, n'ait pas, dès les commencements, démêlé ce qui se passait dans mon âme : — à défaut de ma langue, mes yeux et mon trouble parlaient suffisamment, et le voile d'ardente amitié que j'avais jeté sur mon amour n'était pas impénétrable à ce point qu'un observateur attentif et intéressé ne le pût facilement traverser. — La fille la plus innocente et la moins usagée ne s'y fût pas arrêtée une minute.

Quelque raison importante, et que je ne puis savoir, force sans doute la belle à ce déguisement maudit, qui a été la cause de tous mes tourments, et qui a

failli faire de moi un étrange amoureux : sans cela tout aurait été uniment, facilement, comme une voiture dont les roues sont bien graissées sur une route bien plane et sablée avec du sable fin ; j'aurais pu me laisser aller avec une douce sécurité aux rêveries les plus amoureusement vagabondes, et prendre entre mes mains la petite main blanche et soyeuse de ma divinité sans frissons d'horreur, et sans reculer à vingt pas, comme si j'eusse touché un fer rouge, ou senti les griffes de Belzébuth en personne.

Au lieu de me désespérer et de m'agiter comme un vrai maniaque, de me battre les flancs pour avoir des remords, et de me dolenter de n'en pas avoir, tous les matins, en étendant les bras, je me serais dit avec un sentiment de devoir rempli et de conscience satisfaite : — Je suis amoureux ; — phrase aussi agréable à se dire le matin, la tête sur un oreiller bien doux, sous une couverture bien chaude, que toute autre phrase de trois mots que l'on pourrait imaginer, — excepté toutefois celle-ci : — J'ai de l'argent.

Après m'être levé, j'aurais été me planter devant ma glace, et là, me regardant avec une sorte de respect, je me serais attendri, tout en peignant mes che-

veux, sur ma poétique pâleur, en me promettant bien d'en tirer bon parti, et de la faire convenablement valoir, car rien n'est ignoble comme de faire l'amour avec une trogne écarlate ; et, quand on a le malheur d'être rouge et amoureux, choses qui peuvent se rencontrer, je suis d'avis qu'il se faut quotidiennement enfariner la physionomie, ou renoncer à être du bel air et s'en tenir aux Margots et aux Toinons.

Puis j'eusse déjeuné avec componction et gravité pour nourrir ce cher corps, cette précieuse boîte de passion, lui composer du suc des viandes et du gibier de bon chyle amoureux, de bon sang vif et chaud, et le maintenir dans un état à faire plaisir aux âmes charitables.

Le déjeuner fini, tout en me curant les dents, j'eusse entrelacé quelques rimes hétéroclites en manière de sonnet, le tout en l'honneur de ma princesse ; j'aurais trouvé mille petites comparaisons plus inédites les unes que les autres, et infiniment galantes : dans le premier quatrain il y aurait eu une danse de soleils, et, dans le second, un menuet de vertus théologales ; les deux tercets n'eussent pas été d'un goût inférieur ; Hélène y eût été traitée de servante d'auberge, et Pâris d'idiot ; l'Orient n'eût rien eu à

envier pour la magnificence des métaphores ; le dernier vers surtout eût été particulièrement admirable et eût renfermé deux concetti au moins par syllabe ; car le venin du scorpion est dans sa queue, et le mérite du sonnet dans son dernier vers. — Le sonnet parachevé et bien et dûment transcrit sur papier glacé et parfumé, je serais sorti de chez moi haut de cent coudées et baissant la tête de peur de me cogner au ciel et d'accrocher les nuages (sage précaution), et j'aurais été débiter ma nouvelle production à tous mes amis et à tous mes ennemis, puis aux enfants à la mamelle et à leurs nourrices, puis aux chevaux et aux ânes, puis aux murailles et aux arbres, pour savoir un peu l'avis de la création sur ce dernier produit de ma veine.

Dans les cercles, j'aurais parlé avec les femmes d'un air doctoral, et soutenu des thèses de sentiment d'un ton de voix grave et mesuré, comme un homme qui en sait beaucoup plus qu'il n'en veut dire sur la matière qu'il traite, et qui n'a pas appris ce qu'il sait dans les livres ; — ce qui ne manque pas de produire un effet on ne peut plus prodigieux, et de faire pâmer comme des carpes sur le sable toutes les femmes de l'assemblée qui ne disent plus leur âge,

et les quelques petites filles que l'on n'a pas invitées à danser.

J'aurais pu mener la plus heureuse vie du monde, marcher sur la queue du carlin sans trop faire crier sa maîtresse, renverser les guéridons chargés de porcelaine, manger à table le meilleur morceau sans en laisser pour le reste de la compagnie ; tout cela eût été excusé en faveur de la distraction bien connue des amoureux ; et, en me voyant ainsi tout avaler avec une mine effarée, tout le monde eût dit en joignant les mains : — Pauvre garçon !

Et puis cet air rêveur et dolent, ces cheveux en pleurs, ces bas mal tirés, cette cravate lâche, ces grands bras pendants que je vous aurais eus ! comme j'aurais parcouru les allées du parc, tantôt à grands pas, tantôt à petits pas, à la façon d'un homme dont la raison est complètement égarée ! comme j'aurais regardé la lune entre les deux yeux, et fait des ronds dans l'eau avec une profonde tranquillité !

Mais les dieux en ont ordonné autrement.

Je me suis épris d'une beauté en pourpoint et en bottes, d'une fière Bradamante qui dédaigne les habits de son sexe, et qui vous laisse par moments flotter dans les plus inquiétantes perplexités ; — ses traits et

son corps sont bien des traits et un corps de femme, mais son esprit est incontestablement celui d'un homme.

Ma maîtresse est de première force à l'épée, et en remontrerait au prévôt de salle le plus expérimenté ; elle a eu je ne sais combien de duels, et tué ou blessé trois ou quatre personnes ; elle franchit à cheval des fossés de dix pieds de large, et chasse comme un vieux gentillâtre de province : — singulières qualités pour une maîtresse ! il n'y a qu'à moi que ces choses-là arrivent.

Je ris, mais certainement il n'y a pas de quoi, car je n'ai jamais tant souffert, et ces deux derniers mois m'ont semblé deux années ou plutôt deux siècles. C'était dans ma tête un flux et un reflux d'incertitudes à hébéter le plus fort cerveau ; j'étais si violemment agité et tiraillé en tous sens, j'avais des élans si furieux, de si plates atonies, des espoirs si extravagants et des désespoirs si profonds, que je ne sais réellement pas comment je ne suis pas mort à la peine. Cette idée m'occupait et me remplissait tellement, que je m'étonnais qu'on ne la vît pas clairement à travers mon corps comme une bougie dans une lanterne, et j'étais dans des transes mortelles que

quelqu'un ne vînt à découvrir quel était l'objet de cet amour insensé. — Du reste, Rosette, étant la personne du monde qui avait le plus d'intérêt à surveiller les mouvements de mon cœur, n'a point paru s'apercevoir de rien ; je crois qu'elle était elle-même trop occupée à aimer Théodore, pour faire attention à mon refroidissement pour elle ; ou bien il faut que je sois passé maître en fait de dissimulation, et je n'ai pas cette fatuité. — Théodore lui-même n'a point montré jusqu'à ce jour qu'il eût le plus léger soupçon de l'état de mon âme, et il m'a toujours parlé familièrement et amicalement, comme un jeune homme bien élevé parle à un jeune homme de son âge, mais rien de plus. — Sa conversation avec moi roulait indifféremment sur toute sorte de sujets, sur les arts, sur la poésie et autres matières pareilles ; mais rien d'intime et de précis qui eût trait à lui ou à moi.

Peut-être les motifs qui l'obligeaient à ce travestissement n'existent-ils plus, et va-t-il bientôt reprendre le vêtement qui lui convient : c'est ce que j'ignore ; toujours est-il que la Rosalinde a prononcé certains mots avec des inflexions particulières, et qu'elle a appuyé d'une manière très-marquée sur tous les passages du rôle qui avaient une signification ambi-

guë et qui se pouvaient détourner dans ce sens-là.

Dans la scène du rendez-vous, depuis l'instant où elle reproche à Orlando de n'être pas arrivé deux heures avant, comme il sied à un véritable amoureux, mais bien deux heures après, jusqu'au douloureux soupir qu'effrayée de l'étendue de sa passion, elle pousse en se jetant dans les bras d'Aliéna : « O cousine! cousine! ma jolie petite cousine! si tu savais à quelle profondeur je suis enfoncée dans l'abîme de l'amour! » elle a déployé un talent miraculeux. C'était un mélange de tendresse, de mélancolie et d'amour irrésistible; sa voix avait quelque chose de tremblant et d'ému, et derrière le rire on sentait l'amour le plus violent prêt à faire explosion ; ajoutez à cela tout le piquant et la singularité de la transposition et ce qu'il y a de nouveau à voir un jeune homme faire la cour à sa maîtresse qu'il prend pour un homme et qui en a toutes les apparences.

Des expressions qui eussent paru ordinaires et communes dans d'autres situations, prenaient dans celle-ci un relief particulier, et toute cette menue monnaie de comparaisons et de protestations amoureuses, qui a cours sur le théâtre, semblait refrappée avec un coin tout neuf; d'ailleurs, les pensées, au lieu d'être

rares et charmantes comme elles le sont, eussent-elles été plus usées que la soutane d'un juge ou la croupière d'un âne de louage, la façon dont elles étaient débitées les eût fait trouver de la plus merveilleuse finesse et du meilleur goût du monde.

J'ai oublié de te dire que Rosette, après avoir refusé le rôle de Rosalinde, s'était complaisamment chargée du rôle secondaire de Phœbé ; Phœbé est une bergère de la forêt des Ardennes, éperdument aimée du berger Sylvius, qu'elle ne peut souffrir et qu'elle accable des plus constantes rigueurs. Phœbé est froide comme la lune dont elle porte le nom ; elle a un cœur de neige qui ne fond point au feu des plus ardents soupirs, mais dont la croûte glacée s'épaissit de plus en plus et devient dure comme le diamant ; mais à peine a-t-elle vu Rosalinde sous les habits du beau page Ganymède, que toute cette glace se résout en pleurs et que le diamant devient plus mou que de la cire. L'orgueilleuse Phœbé, qui se riait de l'amour, est amoureuse elle-même ; elle souffre maintenant les tourments qu'elle faisait endurer aux autres. Sa fierté s'abat jusqu'à faire toutes les avances, et elle fait porter à Rosalinde, par le pauvre Sylvius, une lettre brûlante qui contient l'aveu de sa passion dans les termes

les plus humbles et les plus suppliants. Rosalinde, touchée de pitié pour Sylvius, et ayant d'ailleurs les plus excellentes raisons du monde pour ne pas répondre à l'amour de Phœbé, lui fait essuyer les traitements les plus durs et se moque d'elle avec une cruauté et un acharnement sans pareils. Phœbé préfère cependant ces injures aux plus délicats et plus passionnés madrigaux de son malheureux berger; elle suit partout le bel inconnu, et, à force d'importunités, ce qu'elle en peut tirer de plus doux est cette promesse que, si jamais il épouse une femme, à coup sûr ce sera elle; en attendant, il l'engage à bien traiter Sylvius et à ne pas se bercer d'une trop flatteuse espérance.

Rosette s'est acquittée de son rôle avec une grâce triste et caressante, un ton douloureux et résigné qui allait au cœur ; — et lorsque Rosalinde lui dit : « Je vous aimerais, si je pouvais », les larmes furent au moment de déborder de ses yeux, et elle eut peine à les contenir, car l'histoire de Phœbé est la sienne, comme celle d'Orlando est la mienne, à cette différence près que tout se dénoue heureusement pour Orlando, et que Phœbé trompée dans son amour, au lieu du charmant idéal qu'elle voulait embrasser, en est

réduite à épouser Sylvius. La vie est ainsi disposée : ce qui fait le bonheur de l'un fait nécessairement le malheur de l'autre. Il est très-heureux pour moi que Théodore soit une femme ; il est très-malheureux pour Rosette que ce ne soit pas un homme, et elle se trouve jetée maintenant dans les impossibilités amoureuses où j'étais naguère égaré.

A la fin de la pièce, Rosalinde quitte pour des vêtements de son sexe le pourpoint du page Ganymède, et se fait reconnaître par le duc pour sa fille, par Orlando pour sa maîtresse ; le dieu Hymœneus arrive avec sa livrée de safran et ses torches légitimes. — Trois mariages ont lieu. — Orlando épouse Rosalinde, Phœbé Sylvius, et le bouffon Touchstone la naïve Audrey. — Puis l'épilogue vient faire sa salutation, et le rideau tombe...

Tout cela nous a extrêmement intéressés et occupés ; c'était en quelque sorte une autre pièce dans la pièce, un drame invisible et inconnu aux autres spectateurs que nous jouions pour nous seuls, et qui, sous des paroles symboliques, résumait notre vie complète et exprimait nos plus cachés désirs. — Sans la singulière recette de Rosalinde, je serais plus malade que jamais, n'ayant pas même un espoir de

lointaine guérison, et j'aurais continué à errer tristement dans les sentiers obliques de l'obscure forêt.

Cependant je n'ai qu'une certitude morale ; les preuves me manquent, et je ne puis rester plus longtemps dans cet état d'incertitude ; il faut absolument que je parle à Théodore d'une manière plus précise. Je me suis approché vingt fois de lui avec une phrase préparée, sans pouvoir venir à bout de la dire, — je n'ose pas ; j'ai bien des occasions de lui parler seul ou dans le parc, ou dans ma chambre, ou dans la sienne, car il vient me voir et je vais le voir, mais je les laisse passer sans m'en servir, bien que l'instant d'après j'en éprouve un regret mortel, et que j'entre contre moi-même en des colères horribles. J'ouvre la bouche, et malgré moi d'autres mots se substituent aux mots que je voudrais dire ; au lieu de déclarer mon amour, je disserte sur la pluie et le beau temps ou telle autre stupidité pareille. Cependant la saison va finir, et bientôt l'on retournera à la ville ; les facilités qui s'ouvrent ici favorablement devant mes désirs ne se retrouveront nulle part : — nous nous perdrons peut-être de vue, et un courant opposé nous emportera sans doute.

La liberté de la campagne est une chose si char-

mante et si commode ! — les arbres même un peu effeuillés de l'automne offrent de si délicieux ombrages aux rêveries du naissant amour ! il est si difficile de résister au milieu de la belle nature ! les oiseaux ont des chansons si langoureuses, les fleurs des parfums si enivrants, le revers des collines des gazons si dorés et si soyeux ! La solitude vous inspire mille voluptueuses pensées, que le tourbillon du monde eût dispersées ou fait envoler çà et là, et le mouvement instinctif de deux êtres qui entendent battre leur cœur dans le silence d'une campagne déserte, est d'enlacer leurs bras plus étroitement et de se replier l'un sur l'autre, comme si effectivement il n'y avait plus qu'eux de vivants au monde.

J'ai été me promener ce matin ; le temps était doux et humide, le ciel ne laissait pas entrevoir le moindre losange d'azur ; cependant il n'était ni sombre ni menaçant. Deux ou trois tons de gris-de-perle, harmonieusement fondus, le noyaient d'un bout à l'autre, et sur ce fond vaporeux passaient lentement des nuages cotonneux semblables à de grands morceaux d'ouate ; ils étaient poussés par le souffle mourant d'une petite brise, à peine assez forte pour agiter les sommités des trembles les plus inquiets : des flocons

de brouillard montaient entre les grands marronniers et indiquaient de loin le cours de la rivière. Quand la brise reprenait haleine, quelques feuilles rougies et grillées s'éparpillaient tout émues, et couraient devant moi le long du sentier comme des essaims de moineaux peureux; puis, le souffle cessant, elles s'abattaient quelques pas plus loin : vraie image de ces esprits qu'on prend pour des oiseaux volant librement avec leurs ailes, et qui ne sont, au bout du compte, que des feuilles desséchées par la gelée du matin, et dont le moindre vent qui passe fait son jouet et sa risée.

Les lointains étaient tellement estompés de vapeurs, et les franges de l'horizon tellement effilées sur le bord, qu'il n'était guère possible de savoir le point précis où commençait le ciel et où finissait la terre : un gris un peu plus opaque, une brume un peu plus épaisse, indiquaient d'une manière vague l'éloignement et la différence des plans. A travers ce rideau, les saules, avec leurs têtes cendrées, avaient plutôt l'air de spectres d'arbres que d'arbres véritables ; les sinuosités des collines ressemblaient plutôt aux ondulations d'un entassement de nuées qu'au gisement d'un terrain solide. Les contours des objets trem-

blaient à l'œil, et une espèce de trame grise d'une finesse inexprimable, pareille à une toile d'araignée, s'étendait entre les devants du paysage et les fuyantes profondeurs ; aux endroits ombrés, les hachures se dessinaient en clair beaucoup plus nettement, et laissaient voir les mailles du réseau; aux places plus éclairées, ce filet de brume était insensible, et se confondait dans une lueur diffuse. Il y avait dans l'air quelque chose d'assoupi, d'humidement tiède et de doucement terne qui prédisposait singulièrement à la mélancolie.

Tout en allant, je pensais que l'automne était venu aussi pour moi, et que l'été rayonnant était passé sans retour ; l'arbre de mon âme était peut-être encore plus effeuillé que les arbres des forêts ; à peine restait-il à la plus haute branche une seule petite feuille verte qui se balançait en frissonnant, toute triste de voir ses sœurs la quitter une à une.

Reste sur l'arbre, ô petite feuille couleur d'espérance ! retiens-toi à la branche de toute la force de tes nervures et de tes fibres ; ne te laisse pas effrayer par les sifflements du vent, ô bonne petite feuille ! car, lorsque tu m'auras quitté, qui pourra distinguer si je suis un arbre mort ou vivant, et qui empêchera

le bûcheron de m'entailler le pied à coups de hache et de faire des fagots avec mes branches ? — Il n'est pas encore le temps où les arbres n'ont plus de feuilles, et le soleil peut encore se débarrasser des langes de brouillard qui l'environnent.

Ce spectacle de la saison mourante me fit beaucoup d'impression. Je pensais que le temps fuyait vite, et que je pourrais mourir sans avoir serré mon idéal sur mon cœur.

En rentrant chez moi, j'ai pris une résolution. — Puisque je ne pouvais me décider à parler, j'ai écrit toute ma destinée sur un carré de papier. — Il est peut-être ridicule d'écrire à quelqu'un qui demeure dans la même maison que vous, et que l'on peut voir tous les jours, à toute heure ; mais je n'en suis plus à regarder ce qui est ridicule ou non.

J'ai cacheté ma lettre, non sans trembler et sans changer de couleur ; puis, choisissant le moment où Théodore était sorti, je l'ai posée sur le milieu de la table, et je me suis enfui aussi troublé que si j'avais commis la plus abominable action du monde.

V

V

Je t'ai promis la suite de mes aventures ; mais en vérité je suis si paresseuse à écrire, qu'il faut que je t'aime comme la prunelle de mon œil, et que je te sache plus curieuse qu'Ève ou Psyché, pour me mettre devant une table avec une grande feuille de papier toute blanche qu'il faut rendre toute noire, et un encrier plus profond que la mer, dont chaque goutte se doit tourner en pensées, ou du moins en quelque chose qui y ressemble, sans prendre la résolution subite de monter à cheval et de faire, à bride abattue, les quatre-vingts énormes lieues qui nous

séparent, pour t'aller conter de vive voix ce que je vais t'aligner en pieds de mouches imperceptibles, afin de ne pas être effrayée moi-même du volume prodigieux de mon Odyssée picaresque.

Quatre-vingts lieues ! songer qu'il y a tout cet espace entre moi et la personne que j'aime le mieux au monde ! — J'ai bien envie de déchirer ma lettre et de faire seller mon cheval. — Mais je n'y pensais plus, — avec l'habit que je porte, je ne pourrais approcher de toi, et reprendre la vie familière que nous menions ensemble lorsque nous étions de petites filles bien naïves et bien innocentes : si jamais je reprends des jupes, ce sera assurément pour ce motif.

Je t'ai laissée, je crois, au départ de l'auberge où j'ai passé une si drôle de nuit et où ma vertu a pensé faire naufrage en sortant du port. — Nous partîmes tous ensemble, allant du même côté. — Mes compagnons s'extasièrent beaucoup sur la beauté de mon cheval, qui effectivement est de race et l'un des meilleurs coureurs qui soient ; — cela me grandit d'une demi-coudée au moins dans leur estime, et ils ajoutèrent à mon propre mérite tout le mérite de ma monture. — Cependant ils parurent craindre qu'elle ne fût trop fringante et trop fougueuse pour moi. —

Je leur dis qu'ils eussent à calmer leur crainte, et, pour leur montrer qu'il n'y avait point de danger, je lui fis faire plusieurs voltes et plusieurs courbettes, — puis je franchis une barrière assez élevée, et je pris le galop.

La troupe essaya vainement de me suivre ; je tournai bride quand je fus assez loin, et je revins à leur rencontre ventre à terre ; quand je fus tout près d'eux, je retins mon cheval lancé sur ses quatre pieds et je l'arrêtai court : ce qui est, comme tu le sais ou comme tu ne le sais pas, un vrai tour de force en équitation.

De l'estime ils passèrent sans transition au plus profond respect. Ils ne se doutaient pas qu'un jeune écolier, tout récemment sorti de l'université, était aussi bon écuyer que cela. Cette découverte qu'ils firent me servit plus que s'ils avaient reconnu en moi toutes les vertus théologales et cardinales ; — au lieu de me traiter en petit jeune homme, ils me parlèrent sur un ton de familiarité obséquieuse qui me fit plaisir.

En quittant mes habits, je n'avais pas quitté mon orgueil ; — n'étant plus femme, je voulais être homme tout à fait et ne pas me contenter d'en avoir seulement l'extérieur. — J'étais décidée à avoir comme cavalier les succès auxquels je ne pouvais

plus prétendre en qualité de femme. Ce qui m'inquiétait le plus, c'était de savoir comment je m'y prendrais pour avoir du courage ; car le courage et l'adresse aux exercices du corps sont les moyens par lesquels un homme fonde le plus aisément sa réputation. Ce n'est pas que je sois timide pour une femme, et je n'ai pas ces pusillanimités imbéciles que l'on voit à plusieurs ; mais de là à cette brutalité insouciante et féroce qui fait la gloire des hommes il y a loin encore, et mon intention était de devenir un petit fier-à-bras, un tranche-montagne comme messieurs du bel air, afin de me mettre sur un bon pied dans le monde et de jouir de tous les avantages de ma métamorphose.

Mais je vis par la suite que rien n'était plus facile et que la recette en était fort simple.

Je ne te conterai pas, selon l'usage des voyageurs, que j'ai fait tant de lieues tel jour, que j'ai été de cet endroit à cet autre, que le rôti que j'ai mangé dans l'auberge du Cheval-Blanc ou de la Croix-de-Fer était cru ou brûlé ; que le vin était aigre et que le lit où j'ai couché avait des rideaux à personnages ou à fleurs : ce sont des détails très-importants et qu'il est bon de conserver à la postérité ; mais il fau-

dra que la postérité s'en passe pour cette fois et que tu te résignes à ne pas savoir de combien de plats mon dîner était composé, et si j'ai bien ou mal dormi pendant le cours de mes voyages. Je ne te donnerai pas non plus une description exacte des différents paysages, des champs de blés et des forêts, des cultures variées et des collines chargées de hameaux qui ont successivement passé devant mes yeux : cela est facile à supposer ; prends un peu de terre, plantes-y quelques arbres et quelques brins d'herbe, barbouille derrière cela un petit bout de ciel ou grisâtre ou bleu pâle, et tu auras une idée très-suffisante du fond mouvant sur lequel se détachait notre petite caravane. — Si, dans ma première lettre, je suis entrée en quelques détails de ce genre, veuille bien m'excuser, je n'y retomberai plus : comme je n'étais jamais sortie, la moindre chose me semblait d'une importance énorme.

Un des cavaliers, mon compagnon de lit, celui que j'avais été près de tirer par la manche dans la mémorable nuit dont je t'ai décrit tout au long les angoisses, se prit d'une belle passion pour moi et tint tout le temps son cheval à côté du mien.

A cette exception près, que je n'eusse pas voulu le

prendre pour amant quand il m'eût apporté la plus belle couronne du monde, il ne me déplaisait pas autrement ; il était instruit, et ne manquait ni d'esprit ni de bonne humeur : seulement, quand il parlait des femmes, c'était avec un ton de mépris et d'ironie pour lequel je lui eusse très-volontiers arraché les deux yeux de la tête, d'autant plus que, sous l'exagération, il y avait dans ce qu'il disait beaucoup de choses d'une vérité cruelle et dont mon habit d'homme me forçait de reconnaître la justice.

Il m'invita d'une manière si pressante et à tant de reprises à venir voir avec lui une de ses sœurs sur la fin de son veuvage, et qui habitait en ce moment-là un vieux château avec une de ses tantes, que je ne pus le lui refuser. — Je fis quelques objections pour la forme, car au fond il m'était aussi égal d'aller là qu'autre part, et je pouvais tout aussi bien atteindre à mon but de cette façon que d'une autre ; et, comme il me dit que je le désobligerais assurément beaucoup si je ne lui accordais au moins quinze jours, je lui répondis que je voulais bien et que c'était une chose convenue.

A un embranchement du chemin, — le compagnon, en montrant le jambage droit de cet Y naturel,

me dit : — C'est par là. Les autres nous donnèrent une poignée de main et s'en furent de l'autre côté.

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes au lieu de notre destination.

Un fossé assez large, mais qui, au lieu d'eau, était rempli d'une végétation abondante et touffue, séparait le parc du grand chemin ; le revêtement était en pierre de taille, et, dans les angles, se hérissaient de gigantesques artichauts et des chardons de fer qui semblaient avoir poussé comme des plantes naturelles entre les blocs disjoints de la muraille : un petit pont d'une arche traversait ce canal à sec et permettait d'arriver à la grille.

Une haute allée d'ormes, arrondie en berceau et taillée à la vieille mode, se présentait d'abord à vous ; et, après l'avoir suivie quelque temps, on débouchait dans une espèce de rond-point.

Ces arbres avaient plutôt l'air surannés que vieux ; ils paraissaient avoir des perruques et être poudrés à blanc ; on ne leur avait réservé qu'une petite houppe de feuillage au sommet de la tête ; tout le reste était soigneusement émondé, en sorte qu'on les eût pris pour des plumets démesurés plantés en terre de distance en distance.

Après avoir traversé le rond-point couvert d'une herbe fine, soigneusement foulée au rouleau, il fallait encore passer sous une curieuse architecture de feuillage ornée de pots-à-feu, de pyramides et de colonnes d'ordre rustique, le tout pratiqué à grand renfort de ciseaux et de serpes dans un énorme massif de buis. — Par différentes échappées on apercevait, à droite et à gauche, tantôt un château de rocaille à demi ruiné, tantôt l'escalier rongé de mousse d'une cascade tarie, ou bien un vase ou une statue de nymphe et de berger le nez et les doigts cassés, avec quelques pigeons perchés sur les épaules et sur la tête.

Un grand parterre, dessiné à la française, s'étendait devant le château; tous les compartiments étaient tracés avec du buis et du houx dans la plus rigoureuse symétrie; cela avait bien autant l'air d'un tapis que d'un jardin : de grandes fleurs en parure de bal, le port majestueux et la mine sereine, comme des duchesses qui s'apprêtent à danser le menuet, vous faisaient au passage une légère inclination de tête. D'autres, moins polies apparemment, se tenaient roides et immobiles, pareilles à des douairières qui font tapisserie. Des arbustes de toutes les formes possibles, si

l'on en excepte toutefois leur forme naturelle, ronds, carrés, pointus, triangulaires, avec des caisses vertes et grises, semblaient marcher processionnellement au long de la grande allée, et vous conduire par la main jusqu'aux premières marches du perron.

Quelques tourelles, à demi engagées dans des constructions plus récentes, dépassaient la ligne de l'édifice de toute la hauteur de leur éteignoir d'ardoises, et leurs girouettes de tôle taillées en queue d'aronde témoignaient d'une assez honorable antiquité. Les fenêtres du pavillon du milieu donnaient toutes sur un balcon commun orné d'une balustrade de fer extrêmement travaillée et d'une grande richesse, et les autres étaient entourées de cadres de pierre avec des chiffres et des nœuds sculptés.

Quatre à cinq grands chiens accoururent en aboyant à pleine gueule et en faisant des cabrioles prodigieuses. Ils gambadaient autour des chevaux et leur sautaient au nez : ils firent surtout fête au cheval de mon camarade, à qui probablement ils allaient souvent rendre visite dans l'écurie, ou qu'ils accompagnaient à la promenade.

A tout ce tapage, arriva enfin une espèce de valet, l'air moitié laboureur, moitié palefrenier, qui prit

nos bêtes par la bride et les emmena. — Je n'avais pas encore vu âme qui vive, si ce n'est une petite paysanne effarée et sauvage comme un daim, qui s'était sauvée à notre aspect et tapie dans un sillon, derrière du chanvre, quoique nous l'eussions appelée à plusieurs reprises, et que nous eussions fait notre possible pour la rassurer.

Personne ne paraissait aux fenêtres ; on eût dit que le château était inhabité, ou du moins ne l'était que par des esprits ; car le moindre bruit ne transpirait pas au dehors.

Nous commencions à monter les premières marches du perron, en faisant sonner nos éperons, car nous avions les jambes un peu alourdies, lorsque nous entendîmes à l'intérieur un bruit de portes ouvertes et fermées, comme si quelqu'un se hâtait à notre rencontre.

En effet, une jeune femme parut sur le haut de la rampe, franchit en un bond l'espace qui la séparait de mon compagnon, et se jeta à son cou. Celui-ci l'embrassa très-affectueusement, et, lui mettant le bras autour de la taille, il l'enleva presque et la porta ainsi jusqu'au palier.

— Savez-vous que vous êtes bien aimable et bien

galant pour un frère, mon cher Alcibiade ? — N'est-ce pas, monsieur, qu'il n'est pas tout à fait inutile que je vous avertisse que c'est mon frère, car en vérité il n'en a pas trop les façons ? dit la jeune belle en se retournant de mon côté.

A quoi je répondis qu'on s'y pouvait méprendre, et que c'était en quelque sorte un malheur que d'être son frère et de se trouver ainsi exclu de la catégorie de ses adorateurs ; que pour moi, si je l'étais, je deviendrais à la fois le plus malheureux et le plus heureux cavalier de la terre. — Ce qui la fit doucement sourire.

Tout en causant ainsi, nous entrâmes dans une salle basse dont les murs étaient décorés d'une tapisserie de haute lisse de Flandre. — De grands arbres à feuilles aiguës y soutenaient des essaims d'oiseaux fantastiques ; les couleurs altérées par le temps produisaient de bizarres transpositions de nuances ; le ciel était vert, les arbres bleu de roi avec des lumières jaunes, et dans les draperies des personnages l'ombre était souvent d'une couleur opposée au fond de l'étoffe ; — les chairs ressemblaient à du bois, et les nymphes qui se promenaient sous les ombrages déteints de la forêt avaient l'air de momies démaillot-

tées ; leur bouche seule, dont la pourpre avait conservé sa teinte primitive, souriait avec une apparence de vie. Sur le devant, se hérissaient de hautes plantes d'un vert singulier avec de larges fleurs panachées dont les pistils ressemblaient à des aigrettes de paon. Des hérons à la mine sérieuse et pensive, la tête enfoncée dans les épaules, leur long bec reposant sur leur jabot rebondi, se tenaient philosophiquement debout sur une de leurs maigres pattes, dans une eau dormante et noire, rayée de fils d'argent ternis ; par les échappées du feuillage, on voyait dans le lointain de petits châteaux avec des tourelles pareilles à des poivrières et des balcons chargés de belles dames en grands atours qui regardaient passer des cortèges ou des chasses.

Des rocailles capricieusement dentelées, d'où tombaient des torrents de laine blanche, se confondaient au bord de l'horizon avec des nuages pommelés.

Une des choses qui me frappèrent le plus, ce fut une chasseresse qui tirait un oiseau. — Ses doigts ouverts venaient de lâcher la corde, et la flèche était partie ; mais, comme cet endroit de la tapisserie se trouvait à une encoignure, la flèche était de l'autre côté de la muraille et avait décrit un grand crochet ;

pour l'oiseau, il s'envolait sur ses ailes immobiles et semblait vouloir gagner une branche voisine.

Cette flèche, empennée et armée d'une pointe d'or, toujours en l'air et n'arrivant jamais au but, faisait l'effet le plus singulier, était comme un triste et douloureux symbole de la destinée humaine, et plus je la regardais, plus j'y découvrais de sens mystérieux et sinistres. — La chasseresse était là, debout, le pied tendu en avant, le jarret plié, son œil aux paupières de soie tout grand ouvert et ne pouvant plus voir sa flèche déviée de son chemin : elle semblait chercher avec anxiété le phénicoptère aux plumes bigarrées qu'elle voulait abattre et qu'elle s'attendait à voir tomber devant elle percé de part en part. — Je ne sais si c'est une erreur de mon imagination, mais je trouvais à cette figure une expression aussi morne et aussi désespérée que celle d'un poëte qui meurt sans avoir écrit l'ouvrage sur lequel il comptait pour fonder sa réputation, et que le râle impitoyable saisit au moment où il essaie de le dicter.

Je te parle longuement de cette tapisserie, plus longuement à coup sûr que cela n'en vaut la peine ; — mais c'est une chose qui m'a toujours étrange-

ment préoccupée, que ce monde fantastique créé par les ouvriers de haute lisse.

J'aime passionnément cette végétation imaginaire, ces fleurs et ces plantes qui n'existent pas dans la réalité, ces forêts d'arbres inconnus où errent des licornes, des caprimules et des cerfs couleur de neige, avec un crucifix d'or entre leurs rameaux, habituellement poursuivis par des chasseurs à barbe rouge et en habits de Sarrasins.

Lorsque j'étais petite, je n'entrais guère dans une chambre tapissée sans éprouver une espèce de frisson, et j'osais à peine m'y remuer.

Toutes ces figures debout contre la muraille, et auxquelles l'ondulation de l'étoffe et le jeu de la lumière prêtent une espèce de vie fantasmatique, me semblaient autant d'espions occupés à surveiller mes actions pour en rendre compte en temps et lieu, et je n'eusse pas mangé une pomme ou un gâteau volé en leur présence.

Que de choses ces graves personnages auraient à dire s'ils pouvaient ouvrir leurs lèvres de fil rouge, et si les sons pouvaient pénétrer dans la conque de leur oreille brodée! De combien de meurtres, de trahisons, d'adultères infâmes et de monstruosités

de toutes sortes ne sont-ils pas les silencieux et impassibles témoins !...

Mais laissons la tapisserie et revenons à notre histoire.

— Alcibiade, je vais faire avertir ma tante de votre arrivée.

— Oh ! cela n'est pas fort pressé, ma sœur ; asseyons-nous d'abord et causons un peu. Je vous présente un cavalier qui a nom Théodore de Sérannes et qui passera quelque temps ici. Je n'ai pas besoin de vous recommander de lui faire bon accueil ; — il se recommande assez lui-même. (Je dis ce qu'il a dit ; ne va pas intempestivement m'accuser de fatuité.)

La belle fit un petit mouvement de tête, comme pour donner son assentiment, et l'on parla d'autre chose.

Tout en faisant la conversation, je la regardais en détail et je l'examinais plus attentivement que je n'avais pu le faire jusqu'alors.

Elle pouvait avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans, et son deuil lui allait on ne peut mieux ; à vrai dire, elle n'avait pas l'air fort lugubre ni fort désolée, et je doute qu'elle eût mangé dans sa soupe les cendres

de son Mausole en manière de rhubarbe. — Je ne sais si elle avait pleuré abondamment son époux défunt ; si elle l'avait fait, en tout cas, il n'y paraissait guère, et le joli mouchoir de batiste qu'elle tenait à sa main était aussi parfaitement sec que possible.

Ses yeux n'étaient pas rouges, mais au contraire les plus clairs et les plus brillants du monde, et l'on eût en vain cherché sur ses joues le sillon par où avaient passé les larmes ; — il n'y avait en vérité que deux petites fossettes creusées par l'habitude du sourire, et, pour une veuve, il est juste de dire qu'on lui voyait très-fréquemment les dents : ce qui n'était certainement pas un spectacle désagréable, car elle les avait petites et bien rangées. Je l'estimai tout d'abord de ne s'être pas crue obligée, parce qu'il lui était mort quelque mari, de se pocher les yeux et de se rendre le nez violet ; je lui sus bon gré aussi de ne prendre aucune petite mine dolente et de parler naturellement avec sa voix sonore et argentine, sans traîner les mots et entrecouper ses phrases de vertueux soupirs.

Cela me parut de fort bon goût ; je la jugeai tout d'abord une femme d'esprit, ce qu'elle est en effet.

Elle était bien faite, le pied et la main très-conve-

nables ; son costume noir était arrangé avec toute la coquetterie possible et si gaiement que le lugubre de la couleur disparaissait complètement, et qu'elle eût pu aller au bal ainsi habillée, sans que personne le trouvât étrange. Si jamais je me marie et que je devienne veuve, je lui demanderai un patron de sa robe, car elle lui va comme un ange.

Après quelques propos, nous montâmes chez la vieille tante.

Nous la trouvâmes assise dans un grand fauteuil à dos renversé, avec un petit tabouret sous son pied, et à côté d'elle un vieux chien tout chassieux et tout renfrogné, qui leva son museau noir à notre arrivée, et nous accueillit par un grognement très-peu amical.

Je n'ai jamais envisagé une vieille femme qu'avec horreur. Ma mère est morte toute jeune ; sans doute, si je l'avais vue lentement vieillir et que j'eusse vu ses traits se déformer dans une progression imperceptible, je m'y fusse paisiblement habituée. — Dans mon enfance, je n'ai été entourée que de figures jeunes et riantes, en sorte que j'ai gardé une antipathie insurmontable pour les vieilles gens. Aussi je frissonnai quand la belle veuve toucha de ses lèvres pures et vermeilles le front jaune de la douairière.

— C'est une chose que je ne saurais prendre sur moi. Je sais bien que, lorsque j'aurai soixante ans, je serai ainsi ; — c'est égal, je n'y puis rien faire, et je prie Dieu qu'il me fasse mourir jeune comme ma mère.

Cependant cette vieille avait conservé de son ancienne beauté quelques linéaments simples et majestueux qui l'empêchaient de tomber dans cette laideur de pomme cuite, qui est le partage des femmes qui n'ont été que jolies ou simplement fraîches ; ses yeux, quoique terminés à leurs angles par une patte de plis et recouverts d'une paupière large et molle, avaient encore quelques étincelles de leur feu primitif, et l'on voyait qu'ils avaient dû, sous le règne de l'autre roi, lancer des éclairs de passion à éblouir. Son nez mince et maigre, un peu recourbé en bec d'oiseau de proie, donnait à son profil une sorte de grandeur sérieuse que tempérait le sourire indulgent de sa lèvre autrichienne peinte de carmin, selon la mode du siècle passé.

Son costume était antique sans être ridicule, et s'harmonisait parfaitement avec sa figure ; elle avait pour coiffure une simple cornette blanche avec une petite dentelle ; ses mains, longues et amaigries, qu'on devinait avoir été fort belles, flottaient dans

des mitaines sans pouce et sans doigts ; une robe feuille-morte, brochée de ramages d'une couleur plus foncée, une mante noire et un tablier de pou-de-soie gorge-de-pigeon complétaient son ajustement.

Les vieilles femmes devraient toujours s'habiller ainsi et respecter assez leur mort prochaine pour ne point se harnacher de plumes, de guirlandes de fleurs, de rubans de couleurs tendres et de mille affiquets qui ne vont qu'à l'extrême jeunesse. Elles ont beau faire des avances à la vie, la vie n'en veut plus ; — elles en sont pour leurs frais, comme ces courtisanes surannées qui se plâtrent de rouge et de blanc, et que les muletiers ivres repoussent sur la borne avec des injures et des coups de pied.

La vieille dame nous reçut avec cette aisance et cette politesse exquise qui est le partage des gens qui ont suivi l'ancienne cour, et dont le secret semble se perdre de jour en jour comme tant d'autres beaux secrets, et d'une voix qui, bien que cassée et chevrotante, avait encore une grande douceur.

Je parus lui plaire beaucoup, et elle me regarda très-longtemps et très-attentivement avec un air fort touché. — Une larme se forma dans le coin de son œil et descendit lentement dans une de ses grandes

rides, où elle se perdit et se sécha. Elle me pria de l'excuser et me dit que je ressemblais fort à un fils qu'elle avait autrefois et qui avait été tué à l'armée.

Tout le temps que je demeurai au château, je fus, à cause de cette ressemblance, réelle ou imaginaire, traitée par la bonne dame avec une bienveillance extraordinaire et toute maternelle. J'y trouvai plus de charmes que je ne l'aurais cru d'abord, car le plus grand plaisir que les personnes qui sont d'âge me puissent faire, c'est de ne me parler jamais et de s'en aller quand j'arrive.

Je ne te conterai pas en détail et jour par jour ce que j'ai fait à R***. Si je me suis un peu étendue sur tout ce commencement, et si je t'ai esquissé avec quelque soin ces deux ou trois physionomies, soit de personnes, soit de lieux, c'est qu'il m'arriva là des choses très-singulières et pourtant fort naturelles, et que j'aurais dû prévoir en prenant des habits d'homme.

Ma légèreté naturelle me fit faire une imprudence dont je me repens cruellement, car elle a porté dans une bonne et belle âme un trouble que je ne puis apaiser sans découvrir ce que je suis et me compromettre gravement.

Pour avoir parfaitement l'air d'un homme et me divertir un peu, je ne trouvai rien de mieux que de faire la cour à la sœur de mon ami. — Cela me paraissait très-drôle de me précipiter à quatre pattes lorsqu'elle laissait tomber son gant et de le lui rendre en faisant des révérences prosternées, de me pencher au dos de son fauteuil avec un petit air adorablement langoureux, et de lui couler dans le tuyau de l'oreille mille et un madrigaux on ne saurait plus charmants. Dès qu'elle voulait passer d'une chambre à une autre, je lui présentais gracieusement la main ; si elle montait à cheval, je lui tenais l'étrier, et, à la promenade, je marchais toujours à côté d'elle ; le soir, je lui faisais la lecture et je chantais avec elle ; — bref, je m'acquittais avec une scrupuleuse exactitude de tous les devoirs d'un cavalier servant.

Je faisais toutes les mines que j'avais vu faire aux amoureux, ce qui m'amusait et me faisait rire comme une vraie folle que je suis, lorsque je me trouvais seule dans ma chambre et que je réfléchissais à toutes les impertinences que je venais de débiter du ton le plus sérieux du monde.

Alcibiade et la vieille marquise paraissaient voir cette intimité avec plaisir et nous laissaient fort sou-

vent tête à tête. Je regrettais quelquefois de n'être pas véritablement un homme pour en mieux profiter; si je l'avais été, il n'aurait tenu qu'à moi, car notre charmante veuve semblait avoir parfaitement oublié le défunt, ou, si elle s'en souvenait, elle eût été volontiers infidèle à sa mémoire.

Ayant commencé sur ce ton, je ne pouvais guère honnêtement reculer, et il était fort difficile de faire une retraite avec armes et bagages; je ne pouvais cependant pas non plus dépasser une certaine limite et je ne savais guère être aimable qu'en paroles : — j'espérais attraper ainsi la fin du mois que je devais passer à R*** et me retirer avec promesse de revenir, sauf à n'en rien faire. — Je croyais qu'à mon départ la belle se consolerait, et, en ne me voyant plus, m'aurait bientôt oubliée.

Mais, en me jouant, j'avais éveillé une passion sérieuse, et les choses tournèrent autrement : — ce qui vous retrace une vérité très-connue depuis longtemps, à savoir qu'il ne faut jamais jouer ni avec le feu ni avec l'amour.

Avant de m'avoir vue, Rosette ne connaissait pas encore l'amour. Mariée fort jeune à un homme beaucoup plus vieux qu'elle, elle n'avait pu sentir pour

lui qu'une espèce d'amitié filiale ; — sans doute, elle avait été courtisée, mais elle n'avait pas eu d'amant, tout extraordinaire que la chose puisse paraître : ou les galants qui lui avaient rendu des soins étaient de minces séducteurs, ou, ce qui est plus probable, son heure n'était pas encore sonnée. — Les hobereaux et les gentillâtres de province parlant toujours de fumées et de laisses, de ragots et d'andouillers, d'hallali et de cerfs dix cors, et entremêlant le tout de charades d'almanach et de madrigaux moisis de vétusté, n'étaient assurément guère faits pour lui convenir, et sa vertu n'avait pas eu beaucoup à se débattre pour ne leur point céder. — D'ailleurs, la gaieté et l'enjouement naturel de son caractère la défendaient suffisamment contre l'amour, cette molle passion qui a tant de prise sur les rêveurs et les mélancoliques ; l'idée que son vieux Tithon avait pu lui donner de la volupté devait être assez médiocre pour ne la point jeter en de grandes tentations d'en essayer encore, et elle jouissait doucement du plaisir d'être veuve de si bonne heure et d'avoir encore tant d'années à être jolie.

Mais, à mon arrivée, tout cela changea bien. — Je crus d'abord que, si je me fusse tenue avec elle

entre les bornes étroites d'une froide et exacte politesse, elle n'aurait pas fait autrement attention à moi ; mais, en vérité, je fus obligée de reconnaître par la suite qu'il n'en eût été ni plus ni moins, et que cette supposition, quoique fort modeste, était purement gratuite. — Hélas ! rien ne peut détourner l'ascendant fatal, et nul ne saurait éviter l'influence bienfaisante ou maligne de son étoile.

La destinée de Rosette était de n'aimer qu'une fois dans sa vie et d'un amour impossible ; il faut qu'elle la remplisse, et elle la remplira.

J'ai été aimée, ô Graciosa ! et c'est une douce chose, quoique je ne l'aie été que par une femme, et que, dans un amour ainsi détourné, il y eût quelque chose de pénible qui ne se doit pas trouver dans l'autre ; — oh ! une bien douce chose ! — Quand on s'éveille la nuit et qu'on se relève sur son coude, se dire : — Quelqu'un pense ou rêve à moi ; on s'occupe de ma vie ; un mouvement de mes yeux ou de ma bouche fait la joie ou la tristesse d'une autre créature ; une parole que j'ai laissé tomber au hasard est recueillie avec soin, commentée et retournée des heures entières ; je suis le pôle où se dirige un aimant inquiet ; ma prunelle est un ciel, ma bouche

est un paradis plus souhaité que le véritable ; je mourrais, une pluie tiède de larmes réchaufferait ma cendre, mon tombeau serait plus fleuri qu'une corbeille de noce ; si j'étais en danger, quelqu'un se jetterait entre la pointe de l'épée et ma poitrine ; on se sacrifierait pour moi ! — c'est beau ; et je ne sais pas ce que l'on peut souhaiter de plus au monde.

Cette pensée me faisait un plaisir que je me reprochais, car pour tout cela je n'avais rien à donner, et j'étais dans la position d'une personne pauvre qui accepte des présents d'un ami riche et généreux, sans espoir de pouvoir jamais lui en faire à son tour. Cela me charmait d'être adorée ainsi, et par instants je me laissais faire avec une singulière complaisance. A force d'entendre tout le monde m'appeler monsieur, et de me voir traiter comme si j'étais un homme, j'oubliais insensiblement que j'étais femme ; — mon déguisement me semblait mon habit naturel, et il ne me souvenait pas d'en avoir jamais porté d'autre ; je ne songeais plus que je n'étais au bout du compte qu'une petite évaporée qui s'était fait une épée de son aiguille, et une paire de culottes en coupant une de ses jupes.

Beaucoup d'hommes sont plus femmes que moi.

— Je n'ai guère d'une femme que la gorge, quelques lignes plus rondes, et des mains plus délicates; la jupe est sur mes hanches et non dans mon esprit. Il arrive souvent que le sexe de l'âme ne soit point pareil à celui du corps, et c'est une contradiction qui ne peut manquer de produire beaucoup de désordre. — Moi, par exemple, si je n'avais pas pris cette résolution, folle en apparence, mais très-sage au fond, de renoncer aux habits d'un sexe qui n'est le mien que matériellement et par hasard, j'eusse été fort malheureuse : j'aime les chevaux, l'escrime, tous les exercices violents, je me plais à grimper et à courir çà et là comme un jeune garçon ; il m'ennuie de me tenir assise les deux pieds joints, les coudes collés au flanc, de baisser modestement les yeux, de parler d'une petite voix flûtée et mielleuse, et de faire passer dix millions de fois un bout de laine dans les trous d'un canevas; — je n'aime pas à obéir le moins du monde, et le mot que je dis le plus souvent est : — Je veux. — Sous mon front poli et mes cheveux de soie, remuent de fortes et viriles pensées ; toutes les précieuses niaiseries qui séduisent principalement les femmes ne m'ont jamais que médiocrement touchée, et, comme Achille dé-

guisé en jeune fille, je laisserais volontiers le miroir pour une épée. — La seule chose qui me plaise des femmes, c'est leur beauté ; — malgré les inconvénients qui en résultent, je ne renoncerais pas volontiers à ma forme, quoique mal assortie à l'esprit qu'elle enveloppe.

C'était quelque chose de neuf et de piquant qu'une pareille intrigue, et je m'en serais fort amusée, si elle n'avait pas été prise au sérieux par la pauvre Rosette. Elle se mit à m'aimer avec une naïveté et une conscience admirables, de toute la force de sa belle et bonne âme, — de cet amour que les hommes ne comprennent pas et dont ils ne sauraient se faire même une lointaine idée, délicatement et ardemment, comme je souhaiterais d'être aimée, et comme j'aimerais si je rencontrais la réalité de mon rêve. Quel beau trésor perdu, quelles perles blanches et transparentes comme jamais les plongeurs n'en trouveront dans l'écrin de la mer ! quelles suaves haleines, quels doux soupirs dispersés dans les airs, et qui auraient pu être recueillis par des lèvres amoureuses et pures !

Cette passion aurait pu rendre un jeune homme si heureux ! tant d'infortunés, beaux, charmants, bien doués, pleins de cœur et d'esprit, ont vainement

supplié à genoux d'insensibles et mornes idoles! tant d'âmes tendres et bonnes se sont jetées de désespoir dans les bras des courtisanes, ou se sont éteintes silencieusement comme des lampes dans des tombeaux, et qui auraient été sauvées de la débauche et de la mort par un sincère amour!

Quelle bizarrerie dans la destinée humaine! et que le hasard est un grand railleur!

Ce que tant d'autres avaient désiré ardemment me venait, à moi qui n'en voulais pas et ne pouvais pas en vouloir. Il prend fantaisie à une jeune fille capricieuse de courir le pays en habit d'homme, pour savoir un peu à quoi s'en tenir sur le compte de ses amants futurs; elle couche dans une auberge avec un digne frère qui l'amène par le bout du doigt devant sa sœur, qui n'a rien de plus pressé que d'en devenir amoureuse comme une chatte, comme une colombe, comme tout ce qu'il y a d'amoureux et de langoureux au monde. — Il est bien évident que, si j'eusse été un jeune homme et que cela eût pu me servir à quelque chose, il en eût été tout autrement, et que la dame m'eût prise en horreur. — La fortune aime assez à donner des pantoufles à ceux qui ont des jambes de bois, et des gants à ceux qui n'ont

pas de mains ; — l'héritage qui aurait pu vous faire vivre à votre aise vous vient ordinairement le jour de votre mort.

J'allais quelquefois, non pas si souvent qu'elle aurait voulu, voir Rosette dans sa ruelle ; quoique habituellement elle ne reçût que debout, cependant, en ma faveur, on passait par là-dessus. — On eût passé par-dessus bien d'autres choses si j'eusse voulu ; — mais, comme on dit, la plus belle fille ne peut donner que ce qu'elle a, et ce que j'avais n'eût pas été d'une grande utilité à Rosette.

Elle me tendait sa petite main à baiser ; — j'avoue que je ne la baisais pas sans quelque plaisir, car elle est fort douce, très-blanche, exquisement parfumée, et moelleusement attendrie par une naissante moiteur ; je la sentais frissonner et se contracter sous mes lèvres, dont je prolongeais malicieusement la pression. — Alors Rosette, tout émue et d'un air suppliant, tournait vers moi ses longs yeux chargés de volupté et inondés d'une lueur humide et transparente, puis elle laissait retomber sur son oreiller sa jolie tête, qu'elle avait un peu soulevée pour me mieux recevoir. — Je voyais sous le drap onder sa gorge inquiète et tout son corps s'agiter brusquement. —

Certes, quelqu'un qui eût été en état d'oser eût pu oser beaucoup, et à coup sûr l'on eût été reconnaissant de ses témérités, et on lui eût su gré d'avoir sauté quelques chapitres du roman.

Je restais là une heure ou deux avec elle, ne quittant pas sa main que j'avais reposée sur la couverture ; nous faisions des causeries interminables et charmantes ; car, bien que Rosette fût très-préoccupée de son amour, elle se croyait trop sûre du succès pour ne pas garder presque toute sa liberté et son enjouement d'esprit. — De temps à autre seulement, sa passion jetait sur sa gaieté un voile transparent de douce mélancolie, qui la rendait encore plus piquante.

En effet, il eût été inouï qu'un jeune débutant, comme j'en avais les apparences, ne se trouvât pas fort heureux d'une telle bonne fortune et n'en profitât pas de son mieux. Rosette, effectivement, n'était point faite de façon à rencontrer de grandes cruautés, — et, n'en sachant pas davantage à mon endroit, elle comptait sur ses charmes et ma jeunesse à défaut de mon amour.

Cependant, comme cette situation commençait à se prolonger un peu au delà des bornes naturelles,

elle en prit de l'inquiétude, et c'était à peine si un redoublement de phrases flatteuses et de belles protestations lui pouvait redonner sa première sécurité. Deux choses l'étonnaient en moi, et elle remarquait dans ma conduite des contradictions qu'elle ne pouvait concilier : — c'était ma chaleur de paroles et ma froideur d'action.

Tu le sais mieux que personne, ma chère Graciosa, mon amitié a tous les caractères d'une passion ; elle est subite, ardente, vive, exclusive, elle a de l'amour jusqu'à la jalousie, et j'avais pour Rosette une amitié presque pareille à celle que j'ai pour toi. — On pouvait se tromper à moins. — Rosette s'y trompa d'autant plus complètement que l'habit que je portais ne lui permettait guère d'avoir une autre idée.

Comme je n'ai encore aimé aucun homme, l'excès de ma tendresse s'est en quelque sorte épanché dans mes amitiés avec les jeunes filles et les jeunes femmes ; j'y ai mis le même emportement et la même exaltation que je mets à tout ce que je fais, car il m'est impossible d'être modérée en quelque chose, et surtout dans ce qui regarde le cœur. Il n'y a à mes yeux que deux classes de gens, les gens que j'adore et

ceux que j'exècre ; les autres sont pour moi comme s'ils n'étaient pas, et je pousserais mon cheval sur eux comme sur le grand chemin : ils ne diffèrent pas dans mon esprit des pavés et des bornes.

Je suis naturellement expansive, et j'ai des manières très-caressantes. — Quelquefois, oubliant la portée qu'avaient de telles démonstrations, tout en me promenant avec Rosette, je lui passais le bras autour du corps, comme je le faisais lorsque nous nous promenions ensemble dans l'allée solitaire au bout du jardin de mon oncle ; ou bien, penchée au dos de son fauteuil pendant qu'elle brodait, je roulais sur mes doigts les petits poils follets qui blondissaient sur sa nuque ronde et potelée, ou je polissais du revers de la main ses beaux cheveux tendus par le peigne, et je leur redonnais du lustre, — ou bien c'était quelque autre de ces mignardises que tu sais m'être habituelles avec mes chères amies.

Elle se donnait bien de garde d'attribuer ces caresses à une simple amitié. L'amitié, comme on la conçoit ordinairement, ne va pas jusque-là ; mais, voyant que je n'allais pas plus loin, elle s'étonnait intérieurement et ne savait trop que penser ; elle s'arrêta à ceci : que c'était une trop grande timidité

de ma part, provenant de mon extrême jeunesse et du manque d'habitude dans les commerces amoureux, et qu'il me fallait encourager par toutes sortes d'avances et de bontés.

En conséquence, elle avait soin de me ménager une foule d'occasions de tête-à-tête dans des endroits propres à m'enhardir par leur solitude et leur éloignement de tout bruit et de tout importun ; elle me fit faire plusieurs promenades dans les grands bois, pour essayer si la rêverie voluptueuse et les désirs amoureux qu'inspire aux âmes tendres l'ombre touffue et propice des forêts ne pourrait pas se détourner à son profit.

Un jour, après m'avoir fait errer longtemps à travers un parc très-pittoresque qui s'étendait au loin derrière le château, et dont je ne connaissais que les parties qui avoisinaient les bâtiments, elle m'amena, par un petit sentier capricieusement contourné et bordé de sureaux et de noisetiers, jusqu'à une cabane rustique, une espèce de charbonnière, bâtie en rondins posés transversalement, avec un toit de roseaux, et une porte grossièrement faite de cinq ou six pièces de bois à peine rabotées, dont les interstices étaient étoupés de mousses et de plantes sau-

vages ; tout à côté, entre les racines verdies de grands frênes à l'écorce d'argent, tachetées çà et là de plaques noires, jaillissait une forte source, qui, à quelques pas plus loin, tombait par deux gradins de marbre dans un bassin tout rempli de cresson plus vert que l'émeraude. — Aux endroits où il n'y avait pas de cresson, on apercevait un sable fin et blanc comme la neige : cette eau était d'une transparence de cristal et d'une froideur de glace; sortant de terre tout à coup, et n'étant jamais effleurée par le plus faible rayon de soleil, sous ces ombrages impénétrables, elle n'avait pas le temps de s'attiédir ni de se troubler. — Malgré leur crudité, j'aime ces eaux de source, et, voyant celle-là si limpide, je ne pus résister au désir d'en boire ; je me penchai et j'en puisai à plusieurs reprises dans le creux de la main, n'ayant pas d'autre vase à ma disposition.

Rosette témoigna, pour apaiser sa soif, le désir de boire aussi de cette eau, et me pria de lui en apporter quelques gouttes, n'osant pas, disait-elle, se pencher autant qu'il le fallait pour y atteindre. — Je plongeai mes deux mains aussi exactement jointes que possible dans la claire fontaine, ensuite je les haussai comme une coupe jusqu'aux lèvres de

Rosette, et je les tins ainsi jusqu'à ce qu'elle eût tari l'eau qu'elles renfermaient, ce qui ne fut pas long, car il y en avait fort peu, et ce peu dégouttait à travers mes doigts, si serrés que je les tinsse ; cela faisait un fort joli groupe, et il eût été à désirer qu'un sculpteur se fût trouvé là pour en tirer le crayon.

Quand elle eut presque achevé, ayant ma main près de ses lèvres, elle ne put s'empêcher de la baiser, de manière cependant à ce que je pusse croire que c'était une aspiration pour épuiser la dernière perle d'eau amassée dans ma paume ; mais je ne m'y trompai pas, et la charmante rougeur qui lui couvrit subitement le visage la dénonçait assez.

Elle reprit mon bras, et nous nous dirigeâmes du côté de la cabane. La belle marchait aussi près de moi que possible, et se penchait en me parlant de façon à ce que sa gorge portât entièrement sur ma manche ; position extrêmement savante, et capable de troubler tout autre que moi ; j'en sentais parfaitement le contour ferme et pur et la douce chaleur ; de plus, j'y pouvais remarquer une ondulation précipitée qui, fût-elle affectée ou vraie, n'en était pas moins flatteuse et engageante.

Nous arrivâmes ainsi à la porte de la cabane, que j'ouvris d'un coup de pied ; je ne m'attendais assurément pas au spectacle qui s'offrit à mes yeux. — Je croyais que la hutte était tapissée de joncs avec une natte par terre et quelques escabeaux pour se reposer : — point du tout.

C'était un boudoir meublé avec toute l'élégance imaginable. — Les dessus de portes et de glaces représentaient les scènes les plus galantes des Métamorphoses d'Ovide : Salmacis et Hermaphrodite, Vénus et Adonis, Apollon et Daphné, et autres amours mythologiques en camaïeu lilas clair ; — les trumeaux étaient faits de roses pompons, sculptées fort mignonnement, et de petites marguerites dont, par un raffinement de luxe, les cœurs seulement étaient dorés et les feuilles argentées. Une ganse d'argent bordait tous les meubles et relevait une tenture du bleu le plus doux qui se puisse trouver, et merveilleusement propre à faire ressortir la blancheur et l'éclat de la peau ; mille charmantes curiosités chargeaient la cheminée, les consoles et les étagères, et il y avait un luxe de duchesses, de chaises longues et de sofas, qui montrait suffisamment que ce réduit n'était pas destiné à des occupa-

tions bien austères, et qu'assurément l'on ne s'y macérait pas.

Une belle pendule rocaille, posée sur un piédouche richement incrusté, faisait face à un grand miroir de Venise et s'y répétait avec des brillants et des reflets singuliers. Du reste, elle était arrêtée, comme si c'eût été une chose superflue que de marquer les heures dans un lieu destiné à les oublier.

Je dis à Rosette que ce raffinement de luxe me plaisait, que je trouvais qu'il était de fort bon goût de cacher la plus grande recherche sous une apparence de simplicité, et que j'approuvais fort qu'une femme eût des jupons brodés et des chemises garnies de malines avec un pardessus de simple toile; c'était une attention délicate pour l'amant qu'elle avait ou qu'elle pouvait avoir, dont on ne saurait être assez reconnaissant, et qu'à coup sûr il valait mieux mettre un diamant dans une noix qu'une noix dans une boîte d'or.

Rosette, pour me prouver qu'elle était de mon avis, releva un peu sa robe, et me fit voir le bord d'un jupon très-richement brodé de grandes fleurs et de feuillages ; il n'aurait tenu qu'à moi d'être admise au secret de plus grandes magnificences intérieures,

mais je ne demandai pas à voir si la splendeur de la chemise répondait à celle de la jupe : il est probable que le luxe n'en était pas moindre. — Rosette laissa retomber le pli de sa robe, fâchée de n'avoir pas montré davantage. — Cependant cette exhibition lui avait servi à faire voir le commencement d'un mollet parfaitement tourné et donnant les meilleures idées ascensionnelles. — Cette jambe, qu'elle tendait en avant pour mieux étaler sa jupe, était vraiment d'une finesse et d'une grâce miraculeuses dans son bas de soie gris-de-perle bien juste et bien tiré, et la petite mule à talon ornée d'une touffe de rubans qui la terminait ressemblait à la pantoufle de verre chaussée par Cendrillon. Je lui en fis de très-sincères compliments, et je lui dis que je ne connaissais guère de plus jolie jambe et de plus petit pied, et que je ne pensais pas qu'il fût possible de les avoir mieux faits. — A quoi elle répondit avec une franchise et une ingénuité toute charmante et toute spirituelle : — C'est vrai.

Puis elle fut à un panneau pratiqué dans le mur, elle en tira un ou deux flacons de liqueurs et quelques assiettes de confitures et de gâteaux, posa le tout sur un petit guéridon, et se vint asseoir

près de moi dans une dormeuse assez étroite, de sorte que je fus obligée, pour n'être point trop gênée, de lui passer le bras derrière la taille. Comme elle avait les deux mains libres, et que je n'avais précisément que la gauche dont je me pusse servir, elle me versait elle-même à boire, et mettait des fruits et des sucreries sur mon assiette ; bientôt même, voyant que je m'y prenais assez maladroitement, elle me dit : — Allons, laissez cela ; je m'en vais vous donner la becquée, petit enfant, puisque vous ne savez pas manger tout seul. Et elle me portait elle-même les morceaux à la bouche, et me forçait à les avaler plus vite que je ne le voulais, en les poussant avec ses jolis doigts, absolument comme on fait aux oiseaux que l'on empâte, ce qui la faisait beaucoup rire. — Je ne pus guère me dispenser de rendre à ses doigts le baiser qu'elle avait donné tout à l'heure à la paume de mes mains, et comme pour m'en empêcher, mais au fond pour me fournir l'occasion de mieux appuyer mon baiser, elle me frappa la bouche à deux ou trois reprises avec le revers de sa main.

Elle avait bu deux ou trois doigts de crème des Barbades, avec un verre de vin des Canaries, et moi

à peu près autant. Ce n'était pas beaucoup assurément ; mais il y en avait assez pour égayer deux femmes habituées à ne boire que de l'eau à peine trempée. — Rosette se laissait aller en arrière et se renversait sur mon bras très-amoureusement. — Elle avait jeté son mantelet, et l'on voyait le commencement de sa gorge tendue et mise en arrêt par cette position cambrée ; — le ton en était d'une délicatesse et d'une transparence ravissantes ; la forme, d'une finesse et en même temps d'une solidité merveilleuse. Je la contemplai quelque temps avec une émotion et un plaisir indéfinissables, et cette réflexion me vint, que les hommes étaient plus favorisés que nous dans leurs amours, que nous leur donnions à posséder les plus charmants trésors, et qu'ils n'avaient rien de pareil à nous offrir. — Quel plaisir ce doit être de parcourir de ses lèvres cette peau si fine et si polie, et ces contours si bien arrondis, qui semblent aller au-devant du baiser et le provoquer ! ces chairs satinées, ces lignes ondoyantes et qui s'enveloppent les unes dans les autres, cette chevelure soyeuse et si douce à toucher, quels motifs inépuisables de délicates voluptés que nous n'avons pas avec les hommes ! — Nos caresses, à nous, ne peu-

vent guère être que passives, et cependant il y a plus de plaisir à donner qu'à recevoir.

Voilà des remarques que je n'eusse assurément pas faites l'année passée, et j'aurais bien pu voir toutes les gorges et toutes les épaules du monde, sans m'inquiéter si elles étaient d'une bonne ou mauvaise forme; mais, depuis que j'ai quitté les habits de mon sexe et que je vis avec les jeunes gens, il s'est développé en moi un sentiment qui m'était inconnu : — le sentiment de la beauté. Les femmes en sont habituellement privées, je ne sais trop pourquoi, car elles sembleraient d'abord plus à même d'en juger que les hommes; — mais, comme ce sont elles qui la possèdent, et que la connaissance de soi-même est la plus difficile de toutes, il n'est pas étonnant qu'elles n'y entendent rien. — Ordinairement, si une femme trouve une autre femme jolie, on peut être sûr que cette dernière est fort laide, et que pas un homme n'y fera attention. — En revanche, toutes les femmes dont les hommes vantent la beauté et la grâce sont trouvées unanimement abominables et minaudières par tout le troupeau enjuponné; ce sont des cris et des clameurs à n'en plus finir. Si j'étais ce que je parais être, je ne

prendrais pas d'autre guide dans mes choix, et la désapprobation des femmes me serait un certificat de beauté suffisant.

Maintenant j'aime et je connais la beauté ; les habits que je porte me séparent de mon sexe, et m'ôtent toute espèce de rivalité ; je suis à même d'en juger mieux qu'un autre. — Je ne suis plus une femme, mais je ne suis pas encore un homme, et le désir ne m'aveuglera pas jusqu'à prendre des mannequins pour des idoles ; je vois froidement et sans prévention ni pour ni contre, et ma position est aussi parfaitement désintéressée que possible.

La longueur et la finesse des cils, la transparence des tempes, la limpidité du cristallin, les enroulements de l'oreille, le ton et la qualité des cheveux, l'aristocratie des pieds et des mains, l'emmanchement plus ou moins délié des jambes et des poignets, mille choses à quoi je ne prenais pas garde qui constituent la réelle beauté et prouvent la pureté de race, me guident dans mes appréciations, et ne me permettent guère de me tromper. — Je crois qu'on pourrait accepter, les yeux fermés, une femme dont j'aurais dit : — En vérité, elle n'est pas mal.

Par une conséquence toute naturelle, je me con-

nais beaucoup mieux en tableaux qu'auparavant, et, quoique je n'aie des maîtres qu'une teinture fort superficielle, il serait difficile de me faire passer un mauvais ouvrage pour un bon ; je trouve à cette étude un charme singulier et profond ; car, comme toute chose au monde, la beauté morale ou physique veut être étudiée, et ne se laisse pas pénétrer tout d'abord.

Mais revenons à Rosette ; de ce sujet à elle, la transition n'est pas difficile, et ce sont deux idées qui s'appellent l'une l'autre.

Comme je l'ai dit, la belle était renversée sur mon bras, et sa tête portait contre mon épaule ; l'émotion nuançait ses belles joues d'une tendre couleur rose, que rehaussait admirablement le noir foncé d'une petite mouche très-coquettement posée ; ses dents luisaient à travers son sourire comme des gouttes de pluie au fond d'un pavot, et ses longs cils, abaissés à demi, augmentaient encore l'éclat humide de ses grands yeux ; — un rayon de jour faisait jouer mille brillants métalliques sur sa chevelure soyeuse et moirée, dont quelques boucles s'étaient échappées et roulaient, en forme de repentirs, au long de son cou rond et potelé, dont elles faisaient valoir la chaude blancheur ; quelques petits cheveux follets, plus mutins que

les autres, se détachaient de la masse, et se contournaient en spirales capricieuses, dorées de reflets singuliers, et qui, traversées par la lumière, prenaient toutes les nuances du prisme : — on eût dit de ces fils d'or qui entourent la tête des vierges dans les anciens tableaux. — Nous gardions toutes les deux le silence, et je m'amusais à suivre, sous la transparence nacrée de ses tempes, ses petites veines bleu d'azur et la molle et insensible dégradation du duvet à l'extrémité de ses sourcils.

La belle semblait se recueillir en elle-même et se bercer dans des rêves de volupté infinie ; ses bras pendaient au long de son corps aussi ondoyants et aussi moelleux que des écharpes dénouées : sa tête s'inclinait de plus en plus en arrière, comme si les muscles qui la soutenaient eussent été coupés ou trop faibles pour la soutenir. Elle avait ramené ses deux petits pieds sous son jupon, et était parvenue à se blottir entièrement dans l'angle de la causeuse que j'occupais, en sorte que, bien que ce meuble fût trop étroit, il y avait un grand espace vide de l'autre côté.

Son corps, facile et souple, se modelait sur le mien comme de la cire, et en prenait tout le contour

extérieur aussi exactement que possible : — l'eau ne se fût pas insinuée plus précisément dans toutes les sinuosités de la ligne. — Ainsi appliquée à mon flanc, elle avait l'air de ce double trait que les peintres ajoutent à leur dessin du côté de l'ombre, afin de le rendre plus gras et plus nourri. — Il n'y a qu'une femme amoureuse pour avoir de ces ondulations et de ces enlacements. — Les lierres et les saules sont bien loin de là.

La douce chaleur de son corps me pénétrait à travers ses habits et les miens, mille ruisseaux magnétiques rayonnaient autour d'elle; sa vie tout entière semblait avoir passé en moi et l'avoir abandonnée complètement. De minute en minute, elle languissait et mourait et ployait de plus en plus : une légère sueur perlait sur son front lustré; ses yeux se trempaient, et deux ou trois fois elle fit le mouvement de lever ses mains comme pour les cacher; mais, à moitié chemin, ses bras lassés retombèrent sur ses genoux, et elle ne put y parvenir; — une grosse larme déborda de sa paupière et roula sur sa joue brûlante où elle fut bientôt séchée.

Ma situation devenait fort embarrassante et passablement ridicule; — je sentais que je devais avoir

l'air énormément stupide, et cela me contrariait au dernier point, quoiqu'il ne fût pas en mon pouvoir de prendre un autre air que celui-là. — Les façons entreprenantes m'étaient interdites, et c'étaient les seules qui eussent été convenables. J'étais trop sûre de ne pas éprouver de résistance pour m'y risquer, et, en vérité, je ne savais pas de quel bois faire flèche. Dire des galanteries et débiter des madrigaux, cela eût été bon dans le commencement, mais rien n'eût paru plus fade au point où nous en étions arrivées; — me lever et sortir eût été de la dernière grossièreté; et, d'ailleurs, je ne réponds pas que Rosette n'eût pas fait la Putiphar et ne m'eût retenue par le coin de mon manteau. — Je n'aurais eu aucun motif vertueux à lui donner de ma résistance; et puis, je l'avouerai à ma honte, cette scène, tout équivoque que le caractère en fût pour moi, ne manquait pas d'un certain charme qui me retenait plus qu'il n'eût fallu; cet ardent désir m'échauffait de sa flamme, et j'étais réellement fâchée de ne le pouvoir satisfaire : je souhaitai même d'être un homme, comme effectivement je le paraissais, afin de couronner cet amour, et je regrettai fort que Rosette se trompât. Ma respiration se précipitait, je sentais des

rougeurs me monter à la figure, et je n'étais guère moins troublée que ma pauvre amoureuse. — L'idée de la similitude de sexe s'effaçait peu à peu pour ne laisser subsister qu'une vague idée de plaisir ; mes regards se voilaient, mes lèvres tremblaient, et, si Rosette eût été un cavalier au lieu d'être ce qu'elle était, elle aurait eu, à coup sûr, très-bon marché de moi.

A la fin, n'y pouvant tenir, elle se leva brusquement en faisant une espèce de mouvement spasmodique, et se mit à marcher dans la chambre avec une grande activité ; puis elle s'arrêta devant le miroir, et rajusta quelques mèches de ses cheveux qui avaient perdu leur pli. Pendant cette promenade, je faisais une pauvre figure, et je ne savais guère quelle contenance tenir.

Elle s'arrêta devant moi et parut réfléchir.

Elle pensa qu'une timidité enragée me retenait seule et que j'étais plus écolier qu'elle ne l'avait cru d'abord. — Hors d'elle-même et montée au plus haut degré d'exaspération amoureuse, elle voulut tenter un suprême effort et jouer le tout pour le tout, au risque de perdre la partie.

Elle vint à moi, s'assit sur mes genoux plus prompte que l'éclair, me passa les bras autour du

cou, croisa ses mains derrière ma tête, et sa bouche se prit à la mienne avec une étreinte furieuse ; je sentais sa gorge, demi-nue et révoltée, bondir contre ma poitrine, et ses doigts enlacés se crisper dans mes cheveux. — Un frisson me courut tout le long du corps, et les pointes de mes seins se dressèrent.

Rosette ne quittait pas ma bouche ; ses lèvres enveloppaient mes lèvres, ses dents choquaient mes dents, nos souffles se mêlaient. — Je me reculai un instant, et je tournai deux ou trois fois la tête pour éviter ce baiser ; mais un attrait invincible me fit revenir en avant, et je le lui rendis presque aussi ardent qu'elle me l'avait donné. Je ne sais pas trop ce que tout cela fût devenu, si de grands abois ne se fussent fait entendre au dehors de la porte avec un bruit comme de pieds qui grattaient. La porte céda, et un beau lévrier blanc entra dans la cabane en jappant et en gambadant.

Rosette se releva subitement, et d'un bond elle s'élança à l'extrémité de la chambre : le beau lévrier blanc sautait autour d'elle allègrement et joyeusement, et tâchait d'atteindre ses mains pour les lécher ; elle était si troublée, qu'elle eut bien de la peine à rajuster son mantelet sur ses épaules.

Ce lévrier était le chien favori de son frère Alcibiade ; il ne le quittait jamais, et, quand on le voyait arriver, l'on pouvait être sûr que le maître n'était pas loin ; — c'est ce qui avait si fort effrayé la pauvre Rosette.

Effectivement, Alcibiade lui-même entra une minute après tout botté et tout éperonné, avec son fouet à la main : — Ah ! vous voilà, dit-il ; je vous cherche depuis une heure, et je ne vous eusse assurément pas trouvés si mon brave lévrier Snug ne vous eût déterrés dans votre cachette. Et il jeta sur sa sœur un regard moitié sérieux, moitié enjoué, qui la fit rougir jusqu'au blanc des yeux. — Vous aviez apparemment des sujets bien épineux à traiter, que vous vous étiez retirés dans une aussi profonde solitude ? — vous parliez sans doute de théologie et de la double nature de l'âme ?

— Oh ! mon Dieu, non : — nos occupations n'étaient pas, à beaucoup près, si sublimes ; nous mangions des gâteaux, et nous parlions de modes ; — voilà tout.

— Je n'en crois rien ; vous m'aviez l'air profondément enfoncés dans quelque dissertation sentimentale ; — mais, pour vous distraire de vos conversa-

tions vaporeuses, je crois qu'il ne serait pas mauvais que vous vinssiez faire un tour à cheval avec moi. — J'ai une nouvelle jument que je veux essayer. — Vous la monterez aussi, Théodore, et nous verrons ce qu'on en peut faire. — Nous sortîmes tous les trois ensemble, lui me donnant le bras, moi le donnant à Rosette : les expressions de nos figures étaient singulièrement variées. — Alcibiade avait l'air pensif, moi tout à fait à l'aise, Rosette excessivement contrariée.

Alcibiade était arrivé fort à propos pour moi, fort mal à propos pour Rosette, qui perdit ainsi ou crut perdre tout le fruit de ses savantes attaques et de son ingénieuse tactique. — C'était à recommencer ; — un quart d'heure plus tard, le diable m'emporte si je sais le dénoûment qu'aurait pu avoir cette aventure, — je n'y en vois pas de possible. — Peut-être eût-il mieux valu qu'Alcibiade n'intervînt pas précisément au moment scabreux, comme un dieu dans sa machine : — il aurait bien fallu que cela finît d'une manière ou de l'autre. — Pendant cette scène, je fus deux ou trois fois sur le point d'avouer qui j'étais à Rosette ; mais la crainte de passer pour une aventurière et de voir mon secret divulgué retint sur mes lèvres les paroles prêtes à s'envoler.

Un pareil état de choses ne pouvait durer. — Mon départ était le seul moyen de couper court à cette intrigue sans issue ; aussi, au dîner, j'annonçai officiellement que je partirais le lendemain même. — Rosette, qui était assise à côté de moi, faillit presque se trouver mal en entendant cette nouvelle, et laissa tomber son verre. Une pâleur subite couvrit sa belle figure ; elle me jeta un regard douloureux et plein de reproches, qui m'émut et me troubla presque autant qu'elle.

La tante leva ses vieilles mains ridées avec un mouvement de surprise pénible, et, de sa voix grêle et tremblante qui chevrotait encore plus qu'à l'ordinaire, elle me dit : « Ah ! mon cher monsieur Théodore, vous nous quittez comme cela ? Ce n'est pas bien ; hier, vous n'aviez pas le moins du monde l'air disposé à partir. — Le courrier n'est pas venu : ainsi vous n'avez pas reçu de lettres, et vous n'avez aucun motif. Vous nous aviez accordé encore quinze jours, et vous nous les reprenez ; vous n'en avez vraiment pas le droit : chose donnée ne peut se reprendre. — Vous voyez quelle mine Rosette vous fait, et comme elle vous en veut ; je vous avertis que je vous en voudrai au moins autant qu'elle, et que je vous ferai une mine

aussi terrible, et une mine de soixante-huit ans est un peu plus effroyable qu'une mine de vingt-trois. Voyez à quoi vous vous exposez volontairement : à la colère de la tante et à celle de la nièce, et tout cela pour je ne sais quel caprice qui vous a pris subitement entre la poire et le fromage. »

Alcibiade jura, en frappant un grand coup de poing sur la table, qu'il barricaderait les portes du château et couperait les jarrets à mon cheval, plutôt que de me laisser partir.

Rosette me lança un autre regard, si triste et si suppliant, qu'il eût fallu toute la férocité d'un tigre à jeun depuis huit jours pour n'en pas être touché. — Je n'y résistai pas, et, quoique cela me contrariât singulièrement, je fis la promesse solennelle de rester. — La chère Rosette m'eût volontiers sauté au cou et embrassé sur la bouche pour cette complaisance ; Alcibiade m'enferma la main dans sa grande main, et me secoua le bras si violemment, qu'il faillit m'arracher l'épaule, rendit mes bagues ovales de rondes qu'elles étaient, et me coupa trois doigts assez profondément.

La vieille, en réjouissance, huma une immense prise de tabac.

Cependant Rosette ne reprit pas complètement sa gaieté ; — l'idée que je pouvais m'en aller et que j'en avais le désir, idée qui ne s'était pas encore présentée nettement à son esprit, la jeta dans une profonde rêverie. Les couleurs que l'annonce de mon départ avait chassées de ses joues n'y revinrent pas aussi vives qu'auparavant ; — il lui resta de la pâleur sur la joue et de l'inquiétude au fond de l'âme. — Ma conduite à son égard la surprenait de plus en plus. — Après les avances marquées qu'elle m'avait faites, elle ne comprenait pas les motifs qui me faisaient mettre tant de retenue dans mes rapports avec elle : ce qu'elle voulait, c'était de m'amener avant mon départ à un engagement tout à fait décisif, ne doutant pas qu'après cela il ne lui fût extrêmement facile de me retenir aussi longtemps qu'elle le voudrait.

En cela elle avait raison, et, si je n'eusse pas été une femme, son calcul se fût trouvé juste ; car, quoi que l'on ait dit de la satiété du plaisir et du dégoût qui suit ordinairement la possession, tout homme qui a l'âme un peu bien située, et qui n'est pas blasé misérablement et sans ressource, sent son amour s'augmenter de son bonheur, et très-souvent le meilleur moyen de retenir un amant prêt à s'éloigner,

c'est de se livrer à lui avec un entier abandon.

Rosette avait le dessein de m'amener à quelque chose de décisif avant mon départ. Sachant combien il est difficile de reprendre plus tard une liaison au point où on l'avait laissée, et, d'ailleurs, n'étant nullement sûre de me pouvoir retrouver jamais dans des circonstances aussi favorables, elle ne négligeait aucune des occasions qui se pouvaient présenter de me mettre dans une position à me prononcer nettement et à quitter ces manières évasives derrière lesquelles je me retranchais. Comme j'avais, de mon côté, l'intention excessivement formelle d'éviter toute espèce de rencontre pareille à celle du pavillon rustique, et que je ne pouvais cependant pas, sans afficher un ridicule, affecter trop de froideur pour Rosette, et mettre dans nos rapports une pruderie de petite fille, je ne savais trop quelle contenance faire, et je tâchais qu'il y eût toujours une personne tierce avec nous. — Rosette, au contraire, faisait tout son possible pour se trouver seule avec moi, et elle y réussissait assez souvent, le château étant éloigné de la ville et peu fréquenté de la noblesse des environs. — Cette résistance sourde l'attristait et la surprenait ; — par instants il lui survenait des doutes et

des hésitations sur le pouvoir de ses charmes, et, se voyant si peu aimée, elle n'était quelquefois pas loin de croire qu'elle était laide. — Alors elle redoublait de soins et de coquetteries, et, quoique son deuil ne lui permît pas d'employer toutes les ressources de la toilette, elle savait cependant l'orner et le varier de manière à être chaque jour deux ou trois fois plus charmante, — ce qui n'est pas peu dire. — Elle essaya de tout : elle fut enjouée, mélancolique, tendre, passionnée, prévenante, coquette, minaudière même ; elle mit, les uns après les autres, tous ces adorables masques qui vont si bien aux femmes, qu'on ne sait plus si ce sont de véritables masques ou leurs figures réelles ; — elle revêtit successivement huit ou dix individualités contrastées entre elles, pour voir laquelle me plairait et s'y fixer. A elle seule, elle me fit un sérail complet où je n'avais qu'à jeter le mouchoir; mais rien ne lui réussit, bien entendu.

Le peu de succès de tous ces stratagèmes la fit tomber dans une stupeur profonde. — En effet, elle aurait fait tourner la cervelle de Nestor et fait fondre la glace du chaste Hippolyte lui-même, — et je ne paraissais rien moins que Nestor et Hippolyte : je suis jeune, et j'avais la mine hautaine et décidée, le pro-

pos hardi, et, partout ailleurs qu'en tête-à-tête, la contenance fort délibérée.

Elle dut croire que toutes les sorcières de la Thrace et de la Thessalie m'avaient jeté leurs charmes sur le corps, ou que, tout au moins, j'avais l'aiguillette nouée, et prendre une fort détestable opinion de ma virilité, qui est effectivement assez mince. — Cependant il paraît que cette idée ne lui vint point, et qu'elle n'attribuait qu'à mon défaut d'amour pour elle cette singulière réserve.

Les jours s'écoulaient, et ses affaires n'avançaient pas ; — elle en était visiblement affectée : une expression de tristesse inquiète avait remplacé le sourire toujours frais épanoui de ses lèvres ; les coins de sa bouche, si joyeusement arqués, s'étaient abaissés sensiblement, et formaient une ligne ferme et sérieuse ; quelques petites veines se dessinaient d'une manière plus marquée à ses paupières attendries ; ses joues, naguère si semblables à la pêche, n'en avaient conservé que l'imperceptible velouté. Souvent, de ma fenêtre, je la voyais traverser le parterre en peignoir du matin ; elle marchait, levant à peine les pieds, comme si elle eût glissé, les deux bras mollement croisés sur la poitrine, la tête inclinée,

plus ployée qu'une branche de saule qui trempe dans l'eau, avec quelque chose d'onduleux et d'affaissé, comme une draperie trop longue dont le bout touche à terre. — En ces instants-là, elle avait l'air d'une de ces amoureuses antiques en proie au courroux de Vénus, et sur qui l'impitoyable déesse s'acharne tout entière ; — c'est ainsi que je me figure que Psyché devait être quand elle eut perdu Cupidon.

Les jours où elle ne s'efforçait pas pour vaincre ma froideur et mes hésitations, son amour avait une allure simple et primitive qui m'eût charmée ; c'était un abandon silencieux et confiant, une chaste facilité de caresses, une abondance et une plénitude de cœur inépuisable, tous les trésors d'une belle nature répandue sans réserve. Elle n'avait point de ces petitesses et de ces mesquineries que l'on voit à presque toutes les femmes, même les mieux douées ; elle ne cherchait pas de déguisement, et me laissait voir tranquillement toute l'étendue de sa passion. Son amour-propre ne se révolta pas un instant de ce que je ne répondais pas à tant d'avances, car l'orgueil sort du cœur le jour où l'amour y entre ; et si jamais quelqu'un a été véritablement aimé, c'est moi par Rosette. — Elle souffrait, mais sans plainte et sans aigreur, et

elle n'attribuait qu'à elle le peu de succès de ses tentatives. — Cependant sa pâleur augmentait chaque jour, et les lis avaient livré aux roses, sur le champ de bataille de ses joues, un grand combat où ces dernières avaient été définitivement mises en déroute ; cela me désolait, mais, en bonne conscience, j'y pouvais moins que personne. — Plus je lui parlais avec douceur et affection, plus j'avais avec elle des manières caressantes, plus j'enfonçais dans son cœur la flèche barbelée de l'amour impossible. — Pour la consoler aujourd'hui, je lui préparais un désespoir futur bien plus grand ; mes remèdes empoisonnaient sa plaie tout en paraissant l'assoupir. — Je me repentais en quelque sorte de toutes les choses agréables que j'avais pu lui dire, et j'aurais voulu, à cause de l'extrême amitié que j'avais pour elle, trouver les moyens de m'en faire haïr. On ne peut porter le désintéressement plus loin, car j'en eusse été à coup sûr très-fâchée ; — mais cela eût mieux valu.

J'ai essayé, à deux ou trois reprises, de lui dire quelques duretés, je me suis bien vite remise au madrigal, car je crains moins encore son sourire que ses larmes. — En ces occasions-là, quoique la loyauté de l'intention m'absolve pleinement dans ma cons-

cience, je suis plus touchée qu'il ne le faudrait, et j'éprouve quelque chose qui n'est pas loin d'être un remords. — Une larme ne peut guère être séchée que par un baiser, et l'on ne peut laisser décemment cet office à un mouchoir, fût-il de la plus fine batiste du monde ; — je défais ce que j'ai fait, la larme est bien vite oubliée, plus vite que le baiser, et il s'ensuit toujours pour moi quelque redoublement d'embarras.

Rosette, qui voit que je vais lui échapper, se rattache obstinément et misérablement aux restes de son espérance, et ma position se complique de plus en plus. — La sensation étrange que j'avais éprouvée dans le petit ermitage, et le désordre inconcevable où m'avait jetée l'ardeur des caresses de ma belle amoureuse, se sont renouvelés plusieurs fois pour moi, quoique moins violents ; et souvent assise auprès de Rosette, sa main dans ma main, l'entendant me parler avec son doux roucoulement, je m'imagine que je suis un homme, comme elle le croit, et que, si je ne réponds pas à son amour, c'est pure cruauté de ma part.

Un soir, je ne sais par quel hasard, je me trouvai seule dans la chambre verte avec la vieille dame ; — elle avait en main quelque ouvrage de tapisserie, car,

malgré ses soixante-huit ans, elle ne restait jamais oisive, voulant, comme elle le disait, achever, avant de mourir, un meuble qu'elle avait commencé et auquel elle travaillait depuis déjà fort longtemps. Se sentant un peu fatiguée, elle posa son ouvrage et se renversa dans son grand fauteuil : elle me regardait très-attentivement, et ses yeux gris pétillaient à travers ses lunettes avec une vivacité étrange ; elle passa deux ou trois fois sa main sèche sur son front ridé, et parut profondément réfléchir. — Le souvenir des temps qui n'étaient plus et qu'elle regrettait donnait à sa figure une mélancolique expression d'attendrissement. — Je me taisais de peur de la troubler dans ses pensées, et le silence dura quelques minutes : elle le rompit enfin.

— Ce sont les vrais yeux de Henri, — de mon cher Henri, le même regard humide et brillant, le même port de tête, la même physionomie douce et fière ; — on dirait que c'est lui. — Vous ne pouvez vous imaginer à quel point va cette ressemblance, monsieur Théodore ; — quand je vous vois, je ne puis plus croire que Henri est mort, je pense qu'il a été seulement faire un long voyage dont le voici enfin revenu. — Vous m'avez fait bien du plaisir et bien

de la peine, Théodore : — plaisir, en me rappelant mon pauvre Henri ; peine, en me montrant combien grande est la perte que j'ai faite; quelquefois je vous ai pris pour son fantôme. — Je ne puis me faire à cette idée que vous nous allez quitter ; il me semble que je perds mon Henri encore une fois.

Je lui dis que, s'il m'était réellement possible de rester plus longtemps, je le ferais avec plaisir, mais que mon séjour s'était déjà prolongé bien au delà des bornes qu'il aurait dû avoir ; que, du reste, je me proposais bien de revenir, et que le château me laissait de trop agréables souvenirs pour l'oublier aussi vite.

— Si fâchée que je sois de votre départ, monsieur Théodore, reprit-elle poursuivant son idée, il y a ici quelqu'un qui le sera plus que moi. — Vous comprenez bien de qui je veux parler sans que je le dise. Je ne sais pas ce que nous ferons de Rosette quand vous serez parti ; mais ce vieux château est bien triste. Alcibiade est toujours à la chasse, et, pour une jeune femme comme elle, la société d'une pauvre impotente comme moi n'est pas très-récréative.

— Si quelqu'un doit avoir des regrets, ce n'est ni vous, madame, ni Rosette, mais bien moi ; vous perdez peu, moi beaucoup ; vous retrouverez aisé-

ment une société plus charmante que la mienne, et il est plus que douteux que je puisse jamais remplacer celle de Rosette et la vôtre.

— Je ne veux pas me faire une querelle avec votre modestie, mon cher monsieur, mais je sais ce que je sais, et je dis ce qui est : il est probable que de longtemps nous ne reverrons madame Rosette de bonne humeur, car c'est vous maintenant qui faites la pluie et le beau temps sur ses joues. Son deuil va finir, et il serait vraiment fâcheux qu'elle déposât sa gaieté avec sa dernière robe noire ; cela serait de fort mauvais exemple et tout à fait contraire aux lois ordinaires. C'est une chose que vous pouvez empêcher sans vous donner beaucoup de peine, et que vous empêcherez sans doute, dit la vieille en appuyant beaucoup sur les derniers mots.

— Assurément, je ferai tout mon possible pour que votre chère nièce conserve sa belle gaieté, puisque vous me supposez une telle influence sur elle. Cependant je ne vois guère comment je m'y pourrai prendre.

— Oh ! vraiment vous ne voyez guère ! A quoi vous servent vos beaux yeux ? — Je ne savais pas que vous eussiez la vue si courte. Rosette est libre ;

elle a quatre-vingt mille livres de rente où personne n'a rien à voir, et l'on trouve fort jolies des femmes deux fois plus laides qu'elle. Vous êtes jeune, bien fait, et, à ce que je pense, non marié ; la chose me paraît la plus simple du monde, à moins que vous n'ayez pour Rosette une insurmontable horreur : ce qui est difficile à croire...

— Ce qui n'est pas et ne peut pas être ; car son âme vaut son corps, et elle est de celles qui pourraient être laides sans qu'on s'en aperçût ou qu'on les désirât autrement...

— Elle pourrait être laide impunément, et elle est charmante. — C'est avoir doublement raison ; je ne doute pas de ce que vous dites, mais elle a pris le plus sage parti. — Pour ce qui est d'elle, je répondrais volontiers qu'il y a mille personnes qu'elle hait plus que vous, et que, si on le lui demandait plusieurs fois, elle finirait peut-être par avouer que vous ne lui déplaisez pas précisément. Vous avez au doigt une bague qui lui irait parfaitement, car vous avez la main presque aussi petite qu'elle, et je suis presque sûre qu'elle l'accepterait avec plaisir.

La bonne dame s'arrêta quelques instants pour voir l'effet que ses paroles produiraient sur moi, et je ne

sais si elle dut être satisfaite de l'expression de ma figure. — J'étais cruellement embarrassée et je ne savais que répondre. Dès le commencement de cet entretien, j'avais vu où tendaient toutes ses insinuations ; et, quoique je m'attendisse presque à ce qu'elle venait de dire, j'en restais toute surprise et interdite ; je ne pouvais que refuser ; mais quels motifs valables donner d'un pareil refus ? Je n'en avais aucun, si ce n'est que j'étais femme : c'était, il est vrai, un excellent motif, mais précisément le seul que je ne voulusse pas alléguer.

Je ne pouvais guère me rejeter sur des parents féroces et ridicules ; tous les parents du monde eussent accepté une pareille union avec ivresse. Rosette n'eût-elle pas été ce qu'elle était, bonne et belle, et de naissance, les quatre-vingt mille livres de rente eussent levé toutes difficultés. — Dire que je ne l'aimais pas, ce n'eût été ni vrai ni honnête, car je l'aimais réellement beaucoup, et plus qu'une femme n'aime une femme. — J'étais trop jeune pour prétendre être engagée ailleurs : ce que je trouvais de mieux à faire, c'était de donner à entendre qu'étant cadet de famille, les intérêts de la maison exigeaient que j'entrasse dans l'ordre de Malte, et ne me per-

mettaient pas de songer au mariage : ce qui me faisait le plus grand chagrin du monde depuis que j'avais vu Rosette.

Cette réponse ne valait pas le diable, et je le sentais parfaitement. La vieille dame n'en fut pas dupe et ne la regarda point comme définitive ; elle pensa que j'avais parlé ainsi pour me donner le temps de réfléchir et de consulter mes parents. — En effet, une pareille union était tellement avantageuse et inespérée pour moi, qu'il n'était pas possible que je la refusasse, même quand je n'eusse que peu ou point aimé Rosette ; — c'était une bonne fortune à ne point négliger.

Je ne sais pas si la tante me fit cette ouverture à l'instigation de la nièce, mais cependant je penche à croire que Rosette n'y était pour rien : elle m'aimait trop simplement et trop ardemment pour penser à autre chose que ma possession immédiate, et le mariage eût été assurément le dernier des moyens qu'elle eût employés. — La douairière, qui n'avait pas été sans remarquer notre intimité, qu'elle croyait sans doute beaucoup plus grande qu'elle ne l'était, avait arrangé tout ce plan dans sa tête pour me faire rester auprès d'elle, et remplacer, autant que possible, son cher

fils Henri, tué à l'armée, avec lequel elle me trouvait une si frappante ressemblance. Elle s'était complu dans cette idée et avait profité de ce moment de solitude pour s'expliquer avec moi. Je vis à son air qu'elle ne se regardait pas comme battue, et qu'elle se proposait de revenir bientôt à la charge, ce qui me contraria au dernier point.

Rosette, de son côté, fit, la nuit du même jour, une dernière tentative qui eut des résultats si graves, qu'il faut que je t'en fasse un récit à part, et que je ne puis te la raconter dans cette lettre déjà démesurément enflée. — Tu verras à quelles singulières aventures j'étais prédestinée, et comme le ciel m'avait taillée d'avance pour être une héroïne de roman ; je ne sais pas trop, par exemple, quelle moralité on pourra tirer de tout cela ; — mais les existences ne sont pas comme les fables, et chaque chapitre n'a pas à la queue une sentence rimée. — Bien souvent le sens de la vie est que ce n'est pas la mort. Voilà tout. Adieu, ma chère, je t'embrasse sur tes beaux yeux. Tu recevras incessamment la suite de ma triomphante biographie.

VI

VI

Théodore, — Rosalinde, — car je ne sais de quel nom vous appeler, — je viens de vous voir tout à l'heure, et je vous écris. — Que je voudrais savoir votre nom de femme ! il doit être doux comme le miel et voltiger sur les lèvres plus suave et plus harmonieux que de la poésie ! Jamais je n'eusse osé vous dire cela, et cependant je serais mort de ne pas le dire. — Ce que j'ai souffert, nul ne le sait, nul ne peut le savoir, moi-même je ne pourrais en donner qu'une faible idée : les mots ne rendent pas de telles angoisses ; je paraîtrais avoir contourné ma phrase à

plaisir, m'être battu les flancs pour dire des choses neuves et singulières, et donner dans les plus extravagantes exagérations, quand je ne peindrais que ce que j'ai éprouvé avec des images à peine suffisantes.

O Rosalinde ! je vous aime, je vous adore ; que n'est-il un mot plus fort que celui-là ! Je n'ai jamais aimé, je n'ai jamais adoré personne que vous ; — je me prosterne, je m'anéantis devant vous, et je voudrais forcer toute la création à plier le genou devant mon idole ; vous êtes pour moi plus que toute la nature, plus que moi, plus que Dieu ; — il me semble même étrange que Dieu ne descende pas du ciel pour se faire votre esclave. Où vous n'êtes pas tout est désert, tout est mort, tout est noir ; vous seule peuplez le monde pour moi ; vous êtes la vie, le soleil ; — vous êtes tout. — Votre sourire fait le jour, votre tristesse fait la nuit ; les sphères suivent les mouvements de votre corps, et les célestes harmonies se règlent sur vous, ô ma reine chérie ! ô mon beau rêve réel ! Vous êtes vêtue de splendeur, et vous nagez sans cesse dans des effluves rayonnantes.

Il n'y a guère que trois mois que je vous connais, mais je vous aime depuis bien longtemps. — Avant de vous avoir vue, je languissais déjà d'amour pour

vous ; je vous appelais, je vous cherchais, et je me désespérais de ne point vous rencontrer dans mon chemin, car je savais que je ne pourrais jamais aimer une autre femme. — Que de fois vous m'êtes apparue, — à la fenêtre du château mystérieux, accoudée mélancoliquement au balcon, et jetant au vent les pétales de quelque fleur, ou bien, pétulante amazone, sur votre cheval turc, plus blanc que neige, traversant au galop les sombres allées de la forêt ! — C'étaient bien vos yeux fiers et doux, vos mains diaphanes, vos beaux cheveux ondoyants et votre demi-sourire, si adorablement dédaigneux. — Seulement vous étiez moins belle, car l'imagination la plus ardente et la plus effrénée, l'imagination d'un peintre et d'un poëte, ne peut atteindre à cette poésie sublime de la réalité. Il y a en vous une source inépuisable de grâces, une fontaine toujours jaillissante de séductions irrésistibles : vous êtes un écrin toujours ouvert des perles les plus précieuses, et, dans vos moindres mouvements, dans vos gestes les plus oublieux, dans vos poses les plus abandonnées, vous jetez à chaque instant, avec une profusion royale, d'inestimables trésors de beauté. Si les molles ondulations de contour, si les lignes fugitives d'une atti-

tude pouvaient se fixer et se conserver dans un miroir, les glaces devant lesquelles vous auriez passé feraient mépriser et regarder comme des enseignes de cabaret les plus divines toiles de Raphaël.

Chaque geste, chaque air de tête, chaque aspect différent de votre beauté, se gravent sur le miroir de mon âme avec une pointe de diamant, et rien au monde n'en pourrait effacer la profonde empreinte ; je sais à quelle place était l'ombre, à quelle place était la lumière, le méplat que lustrait le rayon du jour, et l'endroit où le reflet errant se fondait avec les teintes plus assouplies du cou et de la joue. — Je vous dessinerais absente ; votre idée pose toujours devant moi.

Tout enfant, je restais des heures entières debout devant les vieux tableaux des maîtres, et j'en fouillais avidement les noires profondeurs. — Je regardais ces belles figures de saintes et de déesses dont les chairs d'une blancheur d'ivoire ou de cire se détachent si merveilleusement des fonds obscurs, carbonisés par la décomposition des couleurs ; j'admirais la simplicité et la magnificence de leur tournure, la grâce étrange de leurs mains et de leurs pieds, la fierté et le beau caractère de leurs traits, à la fois si

fins et si fermes, le grandiose des draperies qui voltigeaient autour de leurs formes divines, et dont les plis purpurins semblaient s'allonger comme des lèvres pour embrasser ces beaux corps. A force de plonger opiniâtrement mes yeux sous le voile de fumée épaissi par les siècles, ma vue se troublait, les contours des objets perdaient leur précision, et une espèce de vie immobile et morte animait tous ces pâles fantômes des beautés évanouies ; je finissais par trouver que ces figures avaient une vague ressemblance avec la belle inconnue que j'adorais au fond de mon cœur : je soupirais en pensant que celle que je devais aimer était peut-être une de celles-là, et qu'elle était morte depuis trois cents ans. Cette idée m'affectait souvent au point de me faire verser des larmes, et j'entrais contre moi en de grandes colères de n'être pas né au seizième siècle, où toutes ces belles avaient vécu. — Je trouvais que c'étaient de ma part une maladresse et une gaucherie impardonnables.

Lorsque j'avançai en âge, le doux fantôme m'obséda encore plus étroitement. Je le voyais toujours entre moi et les femmes que j'avais pour maîtresses, souriant d'un air ironique et raillant leur beauté humaine de toute la perfection de sa beauté divine. Il

me faisait trouver laides des femmes réellement charmantes et faites pour rendre heureux quiconque n'aurait pas été épris de cette ombre adorable dont je ne croyais pas que le corps existât et qui n'était que le pressentiment de votre propre beauté. O Rosalinde ! que j'ai été malheureux à cause de vous, avant de vous connaître ! ô Théodore ! que j'ai été malheureux à cause de vous, après vous avoir connu ! — Si vous voulez, vous pouvez m'ouvrir le paradis de mes rêves. Vous êtes debout sur le seuil, comme un ange gardien enveloppé dans ses ailes, et vous en tenez la clef d'or entre vos belles mains. — Dites, Rosalinde, dites, le voulez-vous ?

Je n'attends qu'un mot de vous pour vivre ou pour mourir ; — le prononcerez-vous ?

Êtes-vous Apollon chassé du ciel, ou la blanche Aphrodite sortant du sein de la mer ? où avez-vous laissé votre char de pierreries attelé de quatre chevaux de flamme ? Qu'avez-vous fait de votre conque de nacre et de vos dauphins à la queue azurée ? — quelle nymphe amoureuse a fondu son corps dans le vôtre au milieu d'un baiser, ô beau jeune homme, plus charmant que Cyparisse et qu'Adonis, plus adorable que toutes les femmes ?

Mais vous êtes une femme, nous ne sommes plus au temps des métamorphoses ; — Adonis et Hermaphrodite sont morts, — et ce n'est plus par un homme qu'un pareil degré de beauté pourrait être atteint ; — car, depuis que les héros et les dieux ne sont plus, vous seules conservez dans vos corps de marbre, comme dans un temple grec, le précieux don de la forme anathématisée par Christ, et faites voir que la terre n'a rien à envier au ciel ; vous représentez dignement la première divinité du monde, la plus pure symbolisation de l'essence éternelle : — la beauté.

Dès que je vous ai vue, quelque chose s'est déchiré en moi, un voile est tombé, une porte s'est ouverte, je me suis senti intérieurement inondé par des vagues de lumières ; j'ai compris que ma vie était devant moi, et que j'étais enfin arrivé au carrefour décisif. — Les parties obscures et perdues de la figure à moitié rayonnante que je cherchais à démêler dans l'ombre se sont illuminées subitement ; les teintes rembrunies qui noyaient le fond du tableau se sont doucement éclairées ; une tendre lueur rosée a glissé sur l'outremer un peu verdi des lointains ; les arbres qui ne formaient que des silhouettes confuses ont

commencé à se découper d'une manière plus nette ; les fleurs chargées de rosée ont piqué de points brillants la sourde verdure du gazon. J'ai vu le bouvreuil avec sa poitrine écarlate au bout d'une branche de sureau, le petit lapin blanc aux yeux roses et aux oreilles droites, qui sort sa tête entre deux brins de serpolet et passe sa patte sur son museau, et le cerf craintif qui vient boire à la source et mirer sa ramure dans l'eau. — Du matin où le soleil de l'amour s'est levé sur ma vie, tout a changé ; là où vacillaient dans l'ombre des formes à peine indiquées que leur incertitude rendait terribles ou monstrueuses, se dessinent avec élégance des groupes d'arbres en fleurs, des collines s'arrondissent en gracieux amphithéâtres, des palais d'argent avec leurs terrasses chargées de vases et de statues baignent leurs pieds dans des lacs d'azur et semblent nager entre deux *ciels* ; ce que je prenais dans l'obscurité pour un dragon gigantesque aux ailes armées d'ongles et rampant sur la nuit avec ses pattes écaillées, n'est qu'une felouque à la voile de soie, aux avirons peints et dorés, pleine de femmes et de musiciens, et cet effroyable crabe que je croyais voir agiter au-dessus de ma tête ses crochets et ses pinces, n'est qu'un palmier à éventail dont la brise

nocturne remuait les feuilles étroites et longues. — Mes chimères et mes erreurs se sont évanouies : — j'aime.

Désespérant de vous trouver jamais, j'accusai mon rêve de mensonge et je faisais des querelles furieuses au sort : — je me disais que j'étais bien fou de chercher un tel type, ou que la nature était bien peu féconde et le Créateur bien inhabile de ne pouvoir réaliser la simple pensée de mon cœur. — Prométhée avait eu ce noble orgueil de vouloir faire un homme et de rivaliser avec Dieu ; moi, j'avais créé une femme, et je croyais qu'en punition de mon audace un désir toujours inassouvi me rongerait le foie comme un autre vautour ; je m'attendais à être enchaîné avec des fers de diamant sur une roche chenue au bord du sauvage Océan ; — mais les belles nymphes marines aux longs cheveux verts, élevant au-dessus des flots leur gorge blanche et pointue, et montrant au soleil leur corps de nacre de perle tout ruisselant des pleurs de la mer, ne seraient point venues s'accouder sur le rivage pour me faire la conversation et me consoler dans ma peine, comme dans la pièce du vieil Eschyle.

Il n'en a point été ainsi.

Vous êtes venue, et j'ai dû reprocher son impuissance à mon imagination. — Mon tourment n'a pas été celui que je craignais, d'être perpétuellement en proie à une idée sur une roche stérile : mais je n'en ai pas moins souffert. J'avais vu qu'en effet vous existiez, que mes pressentiments ne m'avaient pas menti sur ce point ; mais vous vous êtes présentée à moi avec la beauté ambiguë et terrible du sphinx. Comme Isis, la mystérieuse déesse, vous étiez enveloppée d'un voile que je n'osais soulever de peur de tomber mort.

Si vous saviez sous mes apparences distraites avec quelle attention haletante et inquiète je vous observais et vous suivais jusque dans vos moindres mouvements ! Rien ne m'échappait ; comme je regardais ardemment le peu qui paraissait de votre chair au cou ou aux poignets pour tâcher de constater votre sexe ! Vos mains ont été pour moi le sujet d'études profondes, et je puis dire que j'en connais les moindres sinuosités, les plus imperceptibles veines, la plus légère fossette; vous seriez cachée des pieds à la tête sous le plus impénétrable domino, que je vous reconnaîtrais à voir seulement un de vos doigts. J'analysais les ondulations de votre démarche, la manière dont

vous posiez les pieds, dont vous releviez vos cheveux; je cherchais à surprendre votre secret dans l'habitude de votre corps. — Je vous épiais surtout à ces heures de mollesse où les os semblent retirés du corps et où les membres s'affaissent et ploient comme s'ils étaient dénoués, pour voir si la ligne féminine se prononcerait plus hardiment dans cet oubli et cette nonchalance. Jamais personne n'a été couvé du regard aussi ardemment que vous.

Je m'oubliais dans cette contemplation pendant des heures entières. Retiré dans quelque coin du salon, ayant en main un livre que je ne lisais point, ou tapi derrière le rideau de ma chambre, lorsque vous étiez dans la vôtre et que les jalousies de votre fenêtre étaient levées, alors, bien pénétré de la beauté merveilleuse qui se répand autour de vous et vous fait comme une atmosphère lumineuse, je me disais : Assurément c'est une femme ; — puis, tout à coup un mouvement brusque et hardi, un accent viril ou quelque façon cavalière détruisait dans une minute mon frêle édifice de probabilités, et me rejetait dans mes irrésolutions premières.

Je voguais à pleines voiles sur l'océan sans borne de la rêverie amoureuse, et vous veniez me chercher

pour faire des armes ou jouer à la paume avec vous ; la jeune fille, transformée en jeune cavalier, me donnait de terribles coups de bouton et me faisait sauter le fleuret des mains aussi prestement et aussi lestement que le spadassin le mieux rompu à l'escrime ; à chaque instant de la journée, c'était quelque désappointement pareil.

J'allais m'approcher de vous pour vous dire : — Ma chère belle, c'est vous que j'adore, — et je vous voyais vous pencher tendrement à l'oreille d'une dame et lui souffler à travers ses cheveux des bouffées de madrigaux et de compliments. — Jugez de ma situation. — Ou bien quelque femme, que, dans ma jalousie étrange, j'eusse écorchée vive avec la plus grande volupté du monde, se pendait à votre bras, vous tirait à part pour vous confier je ne sais quels puérils secrets, et vous tenait des heures entières dans une embrasure de la croisée.

J'enrageais de voir les femmes vous parler, car cela me faisait croire que vous étiez un homme, et, l'eussiez-vous été, je ne l'aurais souffert qu'avec une peine extrême. — Quand les hommes vous approchaient librement et familièrement, j'étais encore plus jaloux, parce que je songeais à cela, que vous étiez une femme

et qu'ils en avaient peut-être le soupçon comme moi ; j'étais en proie aux passions les plus contraires, et je ne savais à quoi me fixer.

Je me colérais contre moi-même, je m'adressais les plus durs reproches d'être ainsi tourmenté par un semblable amour, et de n'avoir pas la force d'arracher de mon cœur cette plante vénéneuse qui y était poussée en une nuit comme un champignon empoisonné ; je vous maudissais, je vous appelais mon mauvais génie ; j'ai cru même un instant que vous étiez Belzébuth en personne, car je ne pouvais m'expliquer la sensation que j'éprouvais devant vous.

Quand j'étais bien persuadé que vous n'étiez en effet rien autre chose qu'une femme déguisée, l'invraisemblance des motifs dont je cherchais à justifier un pareil caprice me replongeait dans mon incertitude, et je me remettais de nouveau à déplorer que la forme que j'avais rêvée pour l'amour de mon âme se trouvât appartenir à quelqu'un du même sexe que moi : — j'accusais le hasard qui avait habillé un homme d'apparences si charmantes, et, pour mon malheur éternel, me l'avait fait rencontrer au moment où je n'espérais plus voir se réaliser l'idée absolue

de pure beauté que je caressais depuis si longtemps dans mon cœur.

Maintenant, Rosalinde, j'ai la certitude profonde que vous êtes la plus belle des femmes ; je vous ai vue dans le costume de votre sexe, j'ai vu vos épaules et vos bras si purs et si correctement arrondis. Le commencement de votre poitrine que votre gorgerette laissait entrevoir ne peut appartenir qu'à une jeune fille : ni Méléagre le beau chasseur, ni Bacchus l'efféminé, avec leurs formes douteuses, n'ont jamais eu une pareille suavité de lignes ni une si grande finesse de peau, quoiqu'ils soient tous les deux de marbre de Paros et polis par les baisers amoureux de vingt siècles. — Je ne suis plus tourmenté de ce côté-là. — Mais ce n'est pas tout : vous êtes femme, et mon amour n'est plus répréhensible, je puis m'y livrer sans remords et m'abandonner au flot qui m'emporte vers vous ; si grande, si effrénée que soit la passion que j'éprouve, elle est permise et je la puis avouer ; mais vous, Rosalinde, pour qui je brûlais en silence et qui ignoriez l'immensité de mon amour, vous que cette révélation tardive ne fera peut-être que surprendre, ne me haïssez-vous pas, m'aimez-vous, pourrez-vous m'aimer ? Je ne sais, — et je tremble,

et je suis plus malheureux encore qu'auparavant.

— Par instants, il me semble que vous ne me haïssez pas ; — quand nous avons joué *Comme il vous plaira*, vous avez donné à certaines parties de votre rôle un accent particulier qui en augmentait le sens et m'engageait, en quelque sorte, à me déclarer. — J'ai cru voir dans vos yeux et dans votre sourire de gracieuses promesses d'indulgence et sentir votre main répondre à la pression de la mienne. — Si je m'étais trompé, ô Dieu ! c'est une chose à quoi je n'ose pas réfléchir. — Encouragé par tout cela et poussé par mon amour, je vous ai écrit, car l'habit que vous portez se prête mal à de tels aveux, et mille fois la parole s'est arrêtée sur mes lèvres ; bien que j'eusse l'idée et la ferme conviction que je parlais à une femme, ce costume viril effarouchait toutes mes tendres pensées amoureuses, et les empêchait de prendre leur vol vers vous.

Je vous en supplie, Rosalinde, si vous ne m'aimez pas encore, tâchez de m'aimer, moi qui vous ai aimée malgré tout, sous le voile dont vous vous enveloppez, par pitié pour nous sans doute ; ne vouez pas le reste de ma vie au plus affreux désespoir et au plus morne découragement ; songez que je vous adore depuis

que le premier rayon de la pensée a lui dans ma tête, que vous m'étiez révélée d'avance, et que, lorsque j'étais tout petit, vous m'apparaissiez en songe avec une couronne de gouttes de rosée, deux ailes prismatiques et la petite fleur bleue à la main ; que vous êtes le but, le moyen et le sens de ma vie ; que, sans vous, je ne suis rien qu'une vaine apparence, et que, si vous soufflez sur cette flamme que vous avez allumée, il ne restera au fond de moi qu'une pincée de poussière plus fine et plus impalpable que celle qui saupoudre les propres ailes de la Mort. — Rosalinde, vous qui avez tant de recettes pour guérir le mal d'amour, guérissez-moi, car je suis bien malade ; jouez votre rôle jusqu'au bout, jetez les habits du beau page Ganymède, et tendez votre blanche main au plus jeune fils du brave chevalier Rowland-des-Bois.

VII

VII

J'ÉTAIS à ma fenêtre occupée à regarder les étoiles qui s'épanouissaient joyeusement aux parterres du ciel, et à respirer le parfum des belles-de-nuit que m'apportait une brise mourante. — Le vent de la croisée ouverte avait éteint ma lampe, la dernière qui restât allumée dans le château. Ma pensée dégénérait en vague rêverie, et une espèce de somnolence commençait à me prendre ; cependant je restais toujours accoudée sur la balustrade de pierre, soit que je fusse fascinée par le charme de la nuit, soit par nonchalance et par oubli. — Rosette, ne voyant plus

briller ma lampe et ne pouvant me distinguer à cause d'un grand angle d'ombre qui tombait précisément sur la fenêtre, avait cru sans doute que j'étais couchée ; et c'était ce qu'elle attendait pour risquer une dernière et désespérée tentative. — Elle poussa si doucement la porte, que je ne l'entendis pas entrer, et qu'elle était à deux pas de moi avant que je m'en fusse aperçue. Elle fut très-étonnée de me voir encore levée ; mais, se remettant bientôt de sa surprise, elle vint à moi et me prit le bras en m'appelant deux fois par mon nom : — Théodore, Théodore !

— Quoi ! vous, Rosette, ici, à cette heure, toute seule, sans lumière, dans un déshabillé aussi complet !

Il faut te dire que la belle n'avait sur elle qu'une mante de nuit en batiste excessivement fine, et la triomphante chemise bordée de dentelles que je n'avais pas voulu voir le jour de la fameuse scène dans le petit kiosque du parc. Ses bras, polis et froids comme le marbre, étaient entièrement nus, et la toile qui couvrait son corps était si souple et si diaphane, qu'elle laissait voir les boutons des seins, comme à ces statues de baigneuses couvertes d'une draperie mouillée.

— Est-ce un reproche, Théodore, que vous me

faites là ! ou n'est-ce qu'une simple phrase purement exclamative ! Oui, moi, Rosette, la belle dame, ici, dans votre chambre à vous, non dans la mienne où je devrais être, à onze heures du soir et peut-être minuit, sans duègne ni chaperon, ni soubrette, presque nue, en simple peignoir de nuit ; — cela est bien étonnant, n'est-ce pas ? — J'en suis aussi surprise que vous, et je ne sais trop quelle explication vous en donner.

En disant cela, elle me passa un de ses bras autour du corps, et se laissa tomber sur le pied de mon lit de façon à m'entraîner avec elle.

— Rosette, lui dis-je en m'efforçant de me dégager, je m'en vais tâcher de rallumer la lumière ; rien n'est triste comme l'obscurité dans une chambre ; et puis, c'est vraiment un meurtre que de ne pas y voir clair quand vous êtes là et de se priver du spectacle de vos beautés. — Permettez qu'au moyen d'un morceau d'amadou et d'une allumette, je me fasse un petit soleil portatif qui mette en relief tout ce que la nuit jalouse efface sous ses ombres.

— Ce n'est pas la peine ; j'aime autant que vous ne voyiez pas ma rougeur ; je me sens les joues toutes brûlantes, car c'est à mourir de honte. Et elle se jeta

la figure contre ma poitrine; — elle resta quelques minutes ainsi, comme suffoquée par son émotion.

Moi, pendant ce temps-là, je passais machinalement mes doigts dans les longues boucles de ses cheveux déroulés; je cherchais dans ma cervelle quelque honnête échappatoire pour me tirer d'embarras, et je n'en trouvais point, car j'étais acculée dans mes derniers retranchements, et Rosette paraissait parfaitement décidée à ne pas sortir de la chambre comme elle y était entrée. — Son habillement avait une désinvolture formidable, et qui ne promettait rien de bon. Je n'avais moi-même qu'une robe de chambre ouverte et qui eût fort mal défendu mon incognito, en sorte que j'étais on ne peut plus inquiète de l'issue de la bataille.

— Théodore, écoutez-moi, dit Rosette en se relevant et en rejetant ses cheveux des deux côtés de sa figure, autant que je pus le discerner à la faible lueur que les étoiles et un croissant de lune très-mince, qui commençait à se lever, jetaient dans la chambre, dont la croisée était restée ouverte; — la démarche que je fais est étrange; — tout le monde me blâmerait de l'avoir faite. — Mais vous allez partir bientôt, et je vous aime! Je ne puis vous laisser aller ainsi

sans m'être expliquée avec vous. — Peut-être ne reviendrez-vous jamais ; peut-être est-ce la première et la dernière fois que je dois vous voir. — Qui sait où vous irez ! Mais où que vous alliez, vous emporterez mon âme et ma vie avec vous. — Si vous étiez resté, je n'en serais pas venue à cette extrémité. Le bonheur de vous contempler, de vous entendre, de vivre à côté de vous m'eût suffi : je n'eusse rien demandé de plus. J'aurais renfermé mon amour dans mon cœur ; vous auriez cru n'avoir en moi qu'une bonne et sincère amie ; — mais cela ne peut pas être. Vous dites qu'il faut absolument que vous partiez. — Cela vous ennuie, Théodore, de me voir ainsi attachée à vos pas comme une ombre amoureuse qui ne peut que vous suivre et qui voudrait se fondre à votre corps ; il doit vous déplaire de retrouver toujours derrière vous des yeux suppliants et des mains tendues pour saisir le bord de votre manteau. — Je le sais, mais je ne puis m'empêcher de le faire. — Au reste, vous ne pouvez pas vous en plaindre ; c'est votre faute. — J'étais calme, tranquille, presque heureuse avant de vous connaître. — Vous arrivez beau, jeune, souriant, pareil à Phœbus le dieu charmant. — Vous avez pour moi les soins les plus empressés,

les plus délicates attentions ; jamais cavalier ne fut plus spirituel et plus galant. Vos lèvres chaque minute laissaient tomber des roses et des rubis ; — tout devenait pour vous une occasion de madrigal, et vous saviez détourner les phrases les plus insignifiantes pour en faire d'adorables compliments. — Une femme qui vous aurait d'abord mortellement haï aurait fini par vous aimer, et moi, je vous aimais dès l'instant où je vous avais vu. — Pourquoi paraissiez-vous donc surpris, ayant été si aimable, d'être tant aimé ? N'est-ce pas une conséquence toute naturelle ? Je ne suis ni une folle, ni une évaporée, ni une petite fille romanesque qui s'éprend de la première épée qu'elle voit. J'ai du monde, et je sais ce que c'est que la vie. Ce que je fais, toute femme, même la plus vertueuse ou la plus prude, en eût fait autant. — Quelle idée et quelle intention aviez-vous ? celle de me plaire. j'imagine, car je n'en puis supposer d'autre. Comment se fait-il donc que vous ayez, en quelque sorte, l'air fâché d'y avoir si bien réussi ? Ai-je fait, sans le vouloir, quelque chose qui vous ait déplu ? — je vous en demande pardon. Est-ce que vous ne me trouvez plus belle, ou avez-vous découvert en moi quelque défaut qui vous rebute ? — Vous avez le droit d'être

difficile en beauté, mais ou vous avez menti étrangement, ou je suis belle, aussi, moi ! — Je suis jeune comme vous, et je vous aime ; pourquoi maintenant me dédaignez-vous ? Vous vous empressiez tant autour de moi, vous souteniez mon bras avec une sollicitude si constante, vous pressiez si tendrement la main que je vous abandonnais, vous leviez vers moi des paupières si langoureuses : si vous ne m'aimiez pas, à quoi bon tout ce manège ? Auriez-vous eu par hasard cette cruauté d'allumer l'amour dans un cœur pour vous en faire ensuite un sujet de risée ? Ah ! ce serait une horrible raillerie, une impiété et un sacrilège ! ce ne pourrait être que l'amusement d'une âme affreuse, et je ne puis croire cela de vous, tout inexplicable que soit votre conduite envers moi. Quelle est donc la cause de ce revirement subit ? Quant à moi, je n'y en vois point. — Quel mystère cache une pareille froideur ? — Je ne puis croire que vous ayez de la répugnance pour moi ; ce que vous avez fait prouve que non, car on ne courtise pas aussi vivement une femme pour qui l'on a du dégoût, fût-on le plus grand fourbe de la terre. O Théodore, qu'avez-vous contre moi ? qui vous a changé ainsi ? que vous ai-je fait ? — Si l'amour que vous parais-

siez avoir pour moi s'est envolé, le mien, hélas ! est resté, et je ne puis l'arracher de mon cœur. — Ayez pitié de moi, Théodore, car je suis bien malheureuse. — Faites du moins semblant de m'aimer un peu, et dites-moi quelques douces paroles ; cela ne vous coûtera pas beaucoup, à moins que vous n'ayez pour moi une insurmontable horreur...

En cet endroit pathétique de son discours, ses sanglots étouffèrent complètement sa voix ; elle croisa ses deux mains sur mon épaule et s'y appuya le front dans une attitude tout à fait désespérée. Tout ce qu'elle disait était on ne peut pas plus juste, et je n'avais rien de bon à répondre. — Je ne pouvais prendre la chose sur le ton du persiflage. Cela n'eût pas été convenable. — Rosette n'était pas de ces créatures que l'on pût traiter aussi légèrement ; — j'étais d'ailleurs trop touchée pour le pouvoir faire. — Je me sentais coupable de m'être jouée ainsi du cœur d'une femme charmante, et j'en éprouvais le plus vif et le plus sincère remords du monde.

Voyant que je ne répondais rien, la chère enfant poussa un long soupir et fit un mouvement comme pour se lever, mais elle retomba affaissée sous son émotion ; — puis elle m'entoura de ses bras dont la

fraîcheur pénétrait mon pourpoint, posa sa figure sur la mienne et se mit à pleurer silencieusement.

Cela me fit un effet singulier de sentir ainsi ruisseler sur ma joue cet intarissable courant de larmes qui ne partait pas de mes yeux. — Je ne tardai pas à y mêler les miennes, et ce fut une véritable pluie amère à causer un nouveau déluge, si elle eût duré seulement quarante jours.

La lune en cet instant-là vint donner précisément sur la fenêtre ; un pâle rayon plongea dans la chambre et éclaira d'une lueur bleuâtre notre groupe taciturne.

Avec son peignoir blanc, ses bras nus, sa poitrine et sa gorge découvertes, presque de la même couleur que son linge, ses cheveux épars et son air douloureux, Rosette avait l'air d'une figure d'albâtre de la Mélancolie assise sur un tombeau. Quant à moi, je ne sais trop quelle figure je pouvais avoir, attendu que je ne me voyais pas et qu'il n'y avait point de glace qui pût réfléchir mon image, mais je pense que j'aurais très-bien pu poser pour une statue de l'Incertitude personnifiée.

J'étais émue, et je fis à Rosette quelques caresses plus tendres qu'à l'ordinaire ; de ses cheveux ma main était descendue à son cou velouté, et de là à

son épaule ronde et polie que je flattais doucement et dont je suivais la ligne frémissante. L'enfant vibrait sous mon toucher comme un clavier sous les doigts d'un musicien ; sa chair tressaillait et sautait brusquement, et d'amoureux frissons couraient le long de son corps. —

Moi-même j'éprouvais une espèce de désir vague et confus dont je ne pouvais démêler le but, et je sentais une grande volupté à parcourir ces formes pures et délicates. — Je quittai son épaule, et, profitant de l'hiatus d'un pli, j'enfermai subitement dans ma main sa petite gorge effarée, qui palpitait éperdument comme une tourterelle surprise au nid ; — de l'extrême contour de sa joue, que j'effleurais d'un baiser à peine sensible, j'arrivai à sa bouche mi-ouverte : nous restâmes ainsi quelque temps. — Je ne sais pas, par exemple, si ce fut deux minutes, ou un quart d'heure, ou une heure ; car j'avais totalement perdu la notion du temps, et je ne savais pas si j'étais au ciel ou sur la terre, ici ou ailleurs, morte ou vivante. Le vin capiteux de la volupté m'avait tellement enivrée à la première gorgée que j'avais bue, que tout ce que j'avais de raison s'en était allé. — Rosette me nouait de plus en plus avec ses bras et

m'enveloppait de son corps ; — elle se penchait sur moi convulsivement et me pressait sur sa poitrine nue et haletante ; à chaque baiser, sa vie semblait accourir tout entière à la place touchée, et abandonner le reste de sa personne. — Des idées singulières me passaient par la tête ; j'aurais, si je n'avais craint de trahir mon incognito, laissé un champ libre aux élans passionnés de Rosette, et peut-être aurais-je fait quelque vaine et folle tentative pour donner un semblant de réalité à cette ombre de plaisir que ma belle amoureuse embrassait avec tant d'ardeur ; je n'avais pas encore eu d'amant, et ces vives attaques, ces caresses réitérées, le contact de ce beau corps, ces doux noms perdus dans des baisers me troublaient au dernier point, — quoiqu'ils fussent d'une femme ; — et puis cette visite nocturne, cette passion romanesque, ce clair de lune, tout cela avait pour moi une fraîcheur et un charme de nouveauté qui me faisaient oublier qu'au bout du compte je n'étais pas un homme.

Pourtant, faisant un grand effort sur moi-même, je dis à Rosette qu'elle se compromettait horriblement en venant dans ma chambre à une pareille heure et y restant aussi longtemps, que ses femmes pourraient

s'apercevoir de son absence et voir qu'elle n'avait pas passé la nuit dans son appartement.

Je dis cela si moïlement, que Rosette, pour toute réponse, laissa tomber sa mante de batiste et ses pantoufles, et se glissa dans mon lit comme une couleuvre dans une jatte de lait, car elle imaginait que mes habits m'empêchaient seuls d'en venir à des démonstrations plus précises, et que c'était l'unique obstacle qui me retenait.

Elle croyait, la pauvre enfant, que l'heure du berger, si laborieusement amenée, allait enfin sonner pour elle ; mais il ne sonna que deux heures du matin. — Ma situation était on ne peut plus critique, lorsque la porte tourna sur ses gonds et donna passage au même chevalier Alcibiade en personne ; il tenait un bougeoir d'une main et son épée de l'autre.

Il alla droit au lit, dont il rejeta la couverture, et, mettant la lumière sous le nez de Rosette confondue, il lui dit d'un ton goguenard : — Bonjour, ma sœur. — La petite Rosette n'eut pas la force de trouver une parole pour répondre.

— Il paraît donc, ma très-chère et très-vertueuse sœur, qu'ayant jugé dans votre sagesse que le lit du seigneur Théodore était plus douillet que le vôtre,

vous êtes venue vous y coucher ? ou peut-être revient-il des esprits dans votre chambre, et avez-vous pensé que vous seriez plus en sûreté dans celle-ci, sous la garde du susdit seigneur ? — C'est fort bien vu. — Ah ! monsieur le chevalier de Sérannes, vous avez fait les doux yeux à madame notre sœur, et vous croyez qu'il n'en sera que cela. — J'estime qu'il ne serait pas malsain de nous couper un peu la gorge, et, si vous aviez cette complaisance, je vous serais infiniment obligé. — Théodore, vous avez abusé de l'amitié que j'avais pour vous, et vous me faites repentir de la bonne opinion que j'avais tout d'abord formée sur la loyauté de votre caractère : c'est mal, très-mal.

Je ne pouvais me défendre d'une manière valable : les apparences étaient contre moi. Qui m'aurait crue si j'avais dit, comme cela était en effet, que Rosette n'était venue dans ma chambre que malgré moi, et que, loin de chercher à lui plaire, je faisais tout mon possible pour la détourner de moi ? — Je n'avais qu'une chose à dire, je la dis. — Seigneur Alcibiade, nous nous couperons tout ce que vous voudrez.

Pendant ce colloque, Rosette n'avait pas manqué de s'évanouir selon les plus saines règles du pathétique ; — j'allai à une coupe de cristal pleine d'eau

où plongeait la queue d'une grosse rose blanche à moitié effeuillée, et je lui jetai quelques gouttes à la figure, ce qui la fit revenir à elle promptement.

Ne sachant trop quelle contenance tenir, elle se blottit dans la ruelle et fourra sa jolie tête sous la couverture, comme un oiseau qui s'arrange pour dormir. — Elle avait tellement ramassé les draps et les coussins autour d'elle, qu'il eût été fort difficile de discerner ce qu'il y avait sous ce monceau ; — quelques petits soupirs flûtés, qui en sortaient de temps à autre, pouvaient seuls faire deviner que c'était une jeune pécheresse repentante ou du moins excessivement fâchée de n'être pécheuse que d'intention et non de fait : ce qui était le cas de l'infortunée Rosette.

Monsieur le frère, n'ayant plus d'inquiétude sur sa sœur, reprit le dialogue, et me dit d'un ton un peu plus doux : — Il n'est pas absolument indispensable de nous couper la gorge sur-le-champ; c'est un moyen extrême qu'on est toujours à temps d'employer. — Écoutez : — la partie n'est pas égale entre nous. Vous êtes de la première jeunesse et beaucoup moins vigoureux que moi ; si nous nous battions, je vous tuerais ou je vous estropierais assurément, —

et je ne voudrais ni vous tuer ni vous défigurer, — ce serait dommage ; Rosette, qui est là-bas sous la couverture et qui ne dit mot, m'en voudrait toute sa vie ; car elle est rancunière et mauvaise comme une tigresse quand elle s'y met, cette chère petite colombe. Vous ne savez pas cela, vous qui êtes son prince Galaor, et qui n'en recevez que de charmantes douceurs ; mais il n'y fait pas bon. Rosette est libre, vous aussi ; il paraît que vous n'êtes pas irréconciliablement ennemis ; son veuvage va finir, et la chose se trouve le mieux du monde. Épousez-la ; — elle n'aura pas besoin de retourner coucher chez elle, et moi, de cette façon-là, je serai dispensé de vous prendre pour fourreau de mon épée, ce qui ne serait agréable ni pour vous ni pour moi ; — que vous en semble ?

Je dus faire une horrible grimace, car ce qu'il me proposait était de toutes les choses du monde la plus inexécutable pour moi : j'aurais plutôt marché à quatre pattes contre le plafond comme les mouches, et décroché le soleil sans prendre de marchepied pour me hausser, que de faire ce qu'il me demandait, et cependant la dernière proposition était plus agréable incontestablement que la première.

Il parut surpris que je n'acceptasse pas avec trans-

port, — et il répéta ce qu'il avait dit comme pour me donner le temps de répliquer.

— Votre alliance est on ne peut plus honorable pour moi, et je n'eusse jamais osé y prétendre : je sais que c'est une fortune inouïe pour un jeune homme qui n'a point encore de rang ni de consistance dans le monde, et que les plus illustres s'en estimeraient tout heureux ; — mais cependant je ne puis que persister dans mon refus, et, puisque j'ai la liberté du choix entre le duel et le mariage, je préfère le duel. — C'est un goût singulier, — et que peu de gens auraient, — mais c'est le mien.

Ici Rosette souffla le plus douloureux sanglot du monde, sortit sa tête de dessous l'oreiller et l'y rentra aussitôt comme un limaçon dont on frappe les cornes, en voyant ma contenance impassible et délibérée.

— Ce n'est pas que je n'aime point madame Rosette, je l'aime infiniment ; mais j'ai des raisons de ne point me marier, que vous-même trouveriez excellentes, s'il m'était possible de vous les dire. — Au reste, les choses n'ont pas été aussi loin que l'on pourrait le croire d'après les apparences ; hors quelques baisers qu'une amitié un peu vive suffit à expli-

quer et à justifier, il n'y a rien entre nous dont on ne puisse convenir, et la vertu de votre sœur est assurément la plus intacte et la plus nette du monde. — Je lui devais ce témoignage. — Maintenant, à quelle heure nous battons-nous, monsieur Alcibiade, et à quel endroit ?

— Ici, sur-le-champ, cria Alcibiade ivre de fureur.

— Y pensez-vous ? devant Rosette !

— Dégaîne, misérable, ou je t'assassine, continua-t-il en brandissant son épée et en l'agitant autour de sa tête.

— Sortons au moins de la chambre.

— Si tu ne te mets pas en garde, je vais te clouer contre le mur comme une chauve-souris, mon beau Céladon, et tu auras beau battre de l'aile, tu ne te décrocheras pas, je t'en avertis. — Et il fondit sur moi l'épée haute.

Je tirai ma rapière, car il l'aurait fait comme il le disait, et je me contentai d'abord de parer les bottes qu'il me portait.

Rosette fit un effort surhumain pour venir se jeter entre nos épées, car les deux combattants lui étaient également chers ; mais ses forces la trahirent, et elle roula sans connaissance sur le pied du lit.

Nos fers étincelaient et faisaient le bruit d'une enclume, car le peu d'espace que nous avions nous forçait à engager nos épées de très-près.

Alcibiade manqua deux ou trois fois de m'atteindre, et, si je n'eusse pas eu un excellent maître en fait d'armes, ma vie aurait couru le plus grand danger ; car il était d'une adresse étonnante et d'une force prodigieuse. Il épuisa toutes les ruses et les feintes de l'escrime pour me toucher. Enragé de ne pouvoir y parvenir, il se découvrit deux ou trois fois, je n'en voulus pas profiter ; mais il revenait à la charge avec un emportement si acharné et si sauvage, que je fus forcée de saisir les jours qu'il me laissait ; et puis ce bruit et ces éclairs tourbillonnants de l'acier m'enivraient et m'éblouissaient. Je ne pensais pas à la mort, je n'avais pas la moindre peur ; cette pointe aiguë et mortelle qui me venait devant les yeux à chaque seconde ne me faisait pas plus d'effet que si je me fusse battue avec des fleurets boutonnés ; seulement j'étais indignée de la brutalité d'Alcibiade, et le sentiment de mon innocence parfaite augmentait encore cette indignation. Je voulais seulement lui piquer le bras ou l'épaule pour lui faire tomber son épée des mains, car j'avais essayé vainement de la

lui faire sauter. — Il avait un poignet de fer, et le diable ne le lui eût pas fait bouger.

Enfin il me porta une botte si vive et si à fond, que je ne pus la parer qu'à demi ; ma manche fut traversée, et je sentis le froid du fer sur mon bras ; mais je ne fus pas blessée. A cette vue, la colère me prit, et, au lieu de me défendre, j'attaquai à mon tour ; — je ne songeai plus que c'était le frère de Rosette, et je fondis sur lui comme si c'eût été mon ennemi mortel. Profitant d'une fausse position de son épée, je lui poussai une flanconade si bien liée, que je l'atteignis au côté : il fit ho ! et tomba en arrière.

Je le crus mort, mais il n'était réellement que blessé, et sa chute provenait d'un faux pas qu'il avait fait en essayant de rompre. — Je ne puis t'exprimer, Graciosa, la sensation que j'éprouvai ; certes, ce n'est pas une réflexion difficile à faire, qu'en frappant de la chair avec une pointe fine et tranchante on y percera un trou, et qu'il en jaillira du sang. Cependant je tombai dans une stupeur profonde en voyant ruisseler des filets rouges sur le pourpoint d'Alcibiade. — Je n'imaginais pas sans doute qu'il en sortirait du son, comme du ventre crevé d'un poupard ; mais je sais que jamais de ma vie je n'éprouvai une aussi

grande surprise, et il me sembla qu'il venait de m'arriver quelque chose d'inouï.

Ce qui était inouï, ce n'était pas, ainsi qu'il me paraissait, que du sang coulât d'une blessure, mais c'était que cette blessure eût été ouverte par moi, et qu'une jeune fille de mon âge (j'allais écrire un jeune homme, tant je suis bien entrée dans l'esprit de mon rôle) eût jeté sur le carreau un capitaine vigoureux, rompu à l'escrime comme l'était le seigneur Alcibiade ; — le tout pour crime de séduction et refus de mariage avec une femme fort riche et fort charmante, qui plus est !

J'étais véritablement dans un embarras cruel avec la sœur évanouie, le frère que je croyais mort, et moi-même qui n'était pas très-loin d'être évanouie ou morte, comme l'un ou comme l'autre. — Je me pendis au cordon de la sonnette, et je carillonnai à réveiller des morts, tant que le ruban me resta à la main ; et, laissant à Rosette pâmée et à Alcibiade éventré le soin d'expliquer les choses aux domestiques et à la vieille tante, j'allai droit à l'écurie. — L'air me remit sur-le-champ ; je fis sortir mon cheval ; je le sellai et je le bridai moi-même ; je m'assurai si la croupière tenait bien, si la gourmette était

en bon état ; je mis les étriers de la même longueur, je resserrai la sangle d'un cran ; bref, je le harnachai complètement avec une attention au moins singulière dans un moment pareil et un calme tout à fait inconcevable après un combat ainsi terminé.

Je montai sur ma bête, et je traversai le parc par un sentier que je connaissais. Les branches d'arbres, toutes chargées de rosée, me fouettaient et me mouillaient la figure : on eût dit que les vieux arbres étendaient les bras pour me retenir et me garder à l'amour de leur châtelaine. — Si j'avais été dans une autre disposition d'esprit, ou quelque peu superstitieuse, il n'aurait tenu qu'à moi de croire que c'étaient autant de fantômes qui voulaient me saisir et qui me montraient le poing.

Mais réellement je n'avais aucune idée, ni celle-là ni une autre ; une stupeur de plomb si forte, que j'en avais à peine la conscience, me pesait sur la cervelle, comme un casque trop étroit ; seulement il me semblait bien que j'avais tué quelqu'un par là et que c'était pour cela que je m'en allais. — J'avais, au reste, horriblement envie de dormir, soit à cause de l'heure avancée, soit que la violence des émotions

de cette soirée eût eu une réaction physique et m'eût fatiguée corporellement.

J'arrivai à une petite poterne qui s'ouvrait sur les champs par un secret que Rosette m'avait montré dans nos promenades. Je descendis de cheval, je touchai le bouton et je poussai la porte : je me remis en selle après avoir fait passer mon cheval, et je lui fis prendre le galop jusqu'à ce que j'eusse rejoint la grand'route de C***, où j'arrivai à la petite pointe du jour.

Ceci est l'histoire très-fidèle et très-circonstanciée de ma première bonne fortune et de mon premier duel.

VIII

VIII

Il était cinq heures du matin lorsque j'entrai dans la ville. — Les maisons commençaient à mettre le nez aux fenêtres, les braves indigènes montraient derrière leur carreau leur bénigne figure, surmontée d'un pyramidal bonnet de nuit. — Au pas de mon cheval, dont les fers sonnaient sur le pavé inégal et caillouteux, sortaient de chaque lucarne la grosse figure curieusement rouge et la gorge matinalement débraillée des Vénus de l'endroit qui s'épuisaient en conjectures sur cette apparition insolite d'un voyageur dans C***, à une pareille heure et en pareil

équipage, car j'étais très-succinctement habillée et dans une tenue au moins suspecte. Je me fis indiquer une auberge par un petit polisson qui avait des cheveux jusque sur les yeux, et qui éleva en l'air son museau de barbet pour me considérer plus à son aise ; je lui donnai quelques sous pour sa peine et un consciencieux coup de cravache, qui le fit fuir en glapissant comme un geai plumé tout vif. Je me jetai sur un lit et je m'endormis profondément. Quand je me réveillai, il était trois heures après midi ; ce qui suffit à peine pour me reposer complètement. En effet, ce n'était pas trop pour une nuit blanche, une bonne fortune, un duel, et une fuite très-rapide, quoique très-victorieuse.

J'étais fort inquiète de la blessure d'Alcibiade ; mais, quelques jours après, je fus complètement rassurée, car j'appris qu'elle n'avait pas eu de suites dangereuses, et qu'il était en pleine convalescence. Cela me soulagea d'un poids singulier, car cette idée d'avoir tué un homme me tourmentait étrangement, quoique ce fût en légitime défense et contre ma propre volonté. Je n'étais pas encore arrivée à cette sublime indifférence pour la vie des hommes où je suis parvenue depuis.

Je retrouvai à C*** plusieurs des jeunes gens avec qui nous avions fait route : — cela me fit plaisir ; je me liai avec eux plus intimement, et ils me donnèrent accès dans plusieurs maisons agréables. — J'étais parfaitement habituée à mes habits, et la vie plus rude et plus active que j'avais menée, les exercices violents auxquels je m'étais livrée, m'avaient rendue deux fois plus robuste que je n'étais. Je suivais partout ces jeunes écervelés : je montais à cheval, je chassais, je faisais des orgies avec eux, car, petit à petit, je m'étais formée à boire ; sans atteindre à la capacité tout allemande de certains d'entre eux, je vidais bien deux ou trois bouteilles pour ma part, et je n'étais pas trop grise, progrès fort satisfaisant. Je rimais en Dieu avec une excessive richesse, et j'embrassais assez délibérément les filles d'auberge. — Bref, j'étais un jeune cavalier accompli et tout à fait conforme au dernier patron de la mode. — Je me défis de certaines idées provinciales que j'avais sur la vertu et autres fadaises semblables ; en revanche, je devins d'une si prodigieuse délicatesse sur le point d'honneur, que je me battais en duel presque tous les jours : cela même était devenu une nécessité pour moi, une espèce d'exercice indispensable et sans le-

quel je me serais mal portée toute la journée. Aussi, quand personne ne m'avait regardée ou marché sur le pied, que je n'avais aucun motif pour me battre, plutôt que de rester oisive et ne point mener des mains, je servais de second à mes camarades ou même à des gens que je ne connaissais que de nom.

J'eus bientôt une colossale renommée de bravoure, et il ne fallait rien moins que cela pour arrêter les plaisanteries qu'eussent immanquablement fait naître ma figure imberbe et mon air efféminé. Mais trois ou quatre boutonnières de surplus que j'ouvris à des pourpoints, quelques aiguillettes que je levai fort délicatement sur quelques peaux récalcitrantes, me firent généralement trouver l'air plus viril qu'à Mars en personne ou à Priape lui-même, et vous eussiez rencontré des gens qui eussent juré avoir tenu de mes bâtards sur les fonts de baptême.

A travers toute cette dissipation apparente, dans cette vie gaspillée et jetée par les fenêtres, je ne laissais pas que de suivre mon idée primitive, c'est-à-dire cette consciencieuse étude de l'homme et la solution du grand problème d'un amoureux parfait, problème un peu plus difficile à résoudre que celui de la pierre philosophale.

Il en est de certaines idées comme de l'horizon qui existe bien certainement, puisqu'on le voit en face de soi de quelque côté que l'on se tourne, mais qui fuit obstinément devant vous, et qui, soit que vous alliez au pas, soit que vous couriez au galop, se tient toujours à la même distance ; car il ne peut se manifester qu'avec une condition d'éloignement déterminée ; il se détruit à mesure que l'on avance pour se former plus loin avec son azur fuyard et insaisissable, et c'est en vain que l'on essaie de l'arrêter par le bord de son manteau flottant.

Plus j'avançais dans la connaissance de l'animal, plus je voyais à quel point la réalisation de mon désir était impossible, et combien ce que je demandais pour aimer heureusement était hors des conditions de sa nature. — Je me convainquis que l'homme qui serait le plus sincèrement amoureux de moi trouverait le moyen, avec la meilleure volonté du monde, de me rendre la plus misérable des femmes, et pourtant j'avais déjà abandonné beaucoup de mes exigences de jeune fille. — J'étais descendue des sublimes nuages, non pas tout à fait dans la rue et dans le ruisseau, mais sur une colline de moyenne hauteur, accessible, quoique un peu escarpée.

La montée, il est vrai, était assez rude ; mais j'avais l'orgueil de croire que je valais bien la peine que l'on fît cet effort, et que je serais un dédommagement suffisant de la peine qu'on aurait prise. — Je n'aurais jamais pu me résoudre à faire un pas au-devant ; j'attendais, patiemment perchée sur mon sommet.

Voici quel était mon plan : — sous mes habits virils j'aurais fait connaissance avec quelque jeune homme dont l'extérieur m'aurait plu ; j'aurais vécu familièrement avec lui ; par des questions adroites et de fausses confidences qui en auraient provoqué de vraies, je serais parvenue bientôt à une connaissance complète de ses sentiments et de ses pensées ; et, si je l'avais trouvé tel que je le souhaitais, j'aurais prétexté quelque voyage, je me serais tenue éloignée de lui trois ou quatre mois pour lui donner un peu le temps d'oublier mes traits ; puis je serais revenue avec mon costume de femme, j'aurais arrangé dans un faubourg retiré une voluptueuse petite maison, enfouie dans les arbres et les fleurs ; puis j'aurais disposé les choses de manière à ce qu'il me rencontrât et me fît la cour ; et, s'il avait montré un amour vrai et fidèle, je me serais donnée à lui sans restriction et sans précaution : — le titre de sa maîtresse m'eût

paru honorable, et je ne lui en aurais pas demandé d'autre.

Mais assurément ce plan-là ne sera pas mis à exécution, car c'est le propre des plans que l'on a de n'être point exécutés, et c'est là que paraissent principalement la fragilité de la volonté et le pur néant de l'homme. Le proverbe, — ce que femme veut, Dieu le veut, — n'est pas plus vrai que tout autre proverbe, ce qui veut dire qu'il ne l'est guère.

Tant que je ne les avais vus que de loin et à travers mon désir, les hommes m'avaient paru beaux, et l'optique m'avait fait illusion. — Maintenant je les trouve du dernier effroyable, et je ne comprends pas comment une femme peut admettre cela dans son lit. Quant à moi, le cœur me lèverait, et je ne pourrais m'y résoudre.

Comme leurs traits sont grossiers, ignobles, sans finesse, sans élégance ! quelles lignes heurtées et disgracieuses ! quelle peau dure, noire et sillonnée ! — Les uns sont hâlés comme des pendus de six mois, hâves, osseux, poilus, avec des cordes à violon sur les mains, de grands pieds à pont-levis, une sale moustache toujours pleine de victuaille et retroussée en croc sur les oreilles, les cheveux rudes comme des

crins de balai, un menton terminé en hure de sanglier, des lèvres gercées et cuites par les liqueurs fortes, des yeux entourés de quatre ou cinq orbes noirs, un cou plein de veines tordues, de gros muscles et de cartilages saillants. — Les autres sont matelassés de viande rouge, et poussent devant eux un ventre cerclé à grand'peine par leur ceinturon ; ils ouvrent en clignotant leur petit œil vert de mer enflammé de luxure, et ressemblent plutôt à des hippopotames en culotte qu'à des créatures humaines. Cela sent toujours ou le vin, ou l'eau-de-vie, ou le tabac, ou son odeur naturelle, qui est bien la pire de toutes. — Quant à ceux dont la forme est un peu moins dégoûtante, ils ressemblent à des femmes mal réussies. — Voilà tout.

Je n'avais pas remarqué tout cela. J'étais dans la vie comme dans un nuage, et mes pieds touchaient à peine la terre. — L'odeur des roses et des lilas du printemps me portait à la tête comme un parfum trop fort. Je ne rêvais que héros accomplis, amants fidèles et respectueux, flammes dignes de l'autel, dévouements et sacrifices merveilleux, et j'aurais cru trouver tout cela dans le premier gredin qui m'aurait dit bonjour. — Cependant ce premier et grossier eni-

vrement ne dura guère ; d'étranges soupçons me prirent, et je n'eus pas de repos que je ne les eusse éclaircis.

Dans les premiers temps, l'horreur que j'avais pour les hommes était poussée au dernier degré d'exagération, et je les regardais comme d'épouvantables monstruosités. Leurs façons de penser, leurs allures et leur langage négligemment cynique, leurs brutalités et leur dédain des femmes me choquaient et me révoltaient au dernier point, tant l'idée que je m'en étais faite répondait peu à la réalité. — Ce ne sont pas des monstres, si l'on veut, mais bien pis que cela, ma foi ! ce sont d'excellents garçons de très-joviale humeur, qui boivent et mangent bien, qui vous rendront toute sorte de services, spirituels et braves, bons peintres et bons musiciens, qui sont propres à mille choses, excepté cependant à une seule pour laquelle ils ont été créés, qui est de servir de mâle à l'animal appelé femme, avec qui ils n'ont pas le plus léger rapport, ni physique ni moral.

J'avais peine d'abord à déguiser le mépris qu'ils m'inspiraient, mais peu à peu je m'accoutumai à leur manière de vivre. Je ne me sentais pas plus piquée des railleries qu'ils décochaient sur les femmes que si j'eusse moi-même été de leur sexe. — J'en faisais

au contraire de fort bonnes et dont le succès flattait étrangement mon orgueil ; assurément aucun de mes camarades n'allait aussi loin que moi en fait de sarcasmes et de plaisanteries sur cet objet. La parfaite connaissance du terrain me donnait un grand avantage, et, outre le tour piquant qu'elles pouvaient avoir, mes épigrammes brillaient par un mérite d'exactitude qui manquait souvent aux leurs. — Car, bien que tout le mal que l'on dit des femmes soit toujours fondé par quelque point, il est néanmoins difficile aux hommes de garder le sang-froid nécessaire pour les bien railler, et il y a souvent bien de l'amour dans leurs invectives.

J'ai remarqué que ce sont les plus tendres et ceux qui avaient le plus le sentiment de la femme, qui les traitaient plus mal que tous les autres et qui revenaient à ce sujet avec un acharnement tout particulier, comme s'ils leur eussent gardé une mortelle rancune de n'être point telles qu'ils les souhaitaient, en faisant mentir la bonne opinion qu'ils en avaient conçue d'abord.

Ce que je demandais avant tout, ce n'était pas la beauté physique, c'était la beauté de l'âme, c'était de l'amour ; mais l'amour comme je le sens n'est

peut-être pas dans les possibilités humaines. — Et pourtant il me semble que j'aimerais ainsi et que je donnerais plus que je n'exige.

Quelle magnifique folie ! quelle prodigalité sublime !

Se livrer tout entier sans rien garder de soi, renoncer à sa possession et à son libre arbitre, remettre sa volonté entre les bras d'un autre, ne plus voir par ses yeux, ne plus entendre avec ses oreilles, n'être qu'un en deux corps, fondre et mêler ses âmes de façon à ne plus savoir si vous êtes vous ou l'autre, absorber et rayonner continuellement, être tantôt la lune et tantôt le soleil, voir tout le monde et toute la création dans un seul être, déplacer le centre de vie, être prêt, à toute heure, aux plus grands sacrifices et à l'abnégation la plus absolue ; souffrir à la poitrine de la personne aimée, comme si c'était la vôtre ; ô prodige ! se doubler en se donnant : — voilà l'amour tel que je le conçois.

Fidélité de lierre, enlacements de jeune vigne, roucoulements de tourterelle, cela va sans dire, et ce sont les premières et les plus simples conditions.

Si j'étais restée chez moi, sous les habits de mon sexe, à tourner mélancoliquement mon rouet ou à faire de la tapisserie derrière un carreau, dans l'em-

brasure d'une fenêtre, ce que j'ai cherché à travers le monde serait peut-être venu me trouver tout seul. L'amour est comme la fortune, il n'aime pas que l'on coure après lui. Il visite de préférence ceux qui dorment au bord des puits, et souvent les baisers des reines et des dieux descendent sur des yeux fermés. — C'est une chose qui vous leurre et vous trompe que de penser que toutes les aventures et tous les bonheurs n'existent qu'aux endroits où vous n'êtes pas, et c'est un mauvais calcul que de faire seller son cheval et de prendre la poste pour aller à la quête de son idéal. Beaucoup de gens font cette faute, bien d'autres encore la feront. — L'horizon est toujours du plus charmant azur, quoique, lorsque l'on y est arrivé, les collines qui le composent ne soient ordinairement que des glaises décharnées et fendues, ou des ocres lavés par la pluie.

Je me figurais que le monde était plein de jeunes gens adorables, et que sur les chemins on rencontrait des populations d'Esplandian, d'Amadis et de Lancelot du Lac au pourchas de leur Dulcinée, et je fus fort étonnée que le monde s'occupât très-peu de cette sublime recherche et se contentât de coucher avec la première catin venue. Je suis très-punie de ma curio-

sité et de ma défiance. Je me suis blasée de la plus horrible manière possible, sans avoir joui. Chez moi, la connaissance a devancé l'usage ; il n'est rien de pis que ces expériences hâtives, qui ne sont point le fruit de l'action. — L'ignorance la plus complète vaudrait cent mille fois mieux, elle vous ferait au moins commettre beaucoup de sottises qui serviraient à vous instruire et à rectifier vos idées ; car, sous ce dégoût dont je parlais tout à l'heure, il y a toujours un élément vivace et rebelle qui produit les plus étranges désordres : l'esprit est convaincu, le corps ne l'est pas, et ne veut point souscrire à ce dédain superbe. Le corps jeune et robuste s'agite et rue sous l'esprit comme un étalon vigoureux monté par un vieillard débile et que cependant il ne peut désarçonner, car le caveçon lui maintient la tête et le mors lui déchire la bouche.

Depuis que je vis avec les hommes, j'ai vu tant de femmes indignement trahies, tant de liaisons secrètes imprudemment divulguées, les plus purs amours traînés avec insouciance dans la boue, des jeunes gens courant chez d'affreuses courtisanes en sortant des bras des plus charmantes maîtresses, les intrigues les mieux établies rompues subitement et sans motif

plausible, qu'il ne m'est plus possible de me décider à prendre un amant. — Ce serait se jeter en plein jour et les yeux ouverts dans un abîme sans fond. — Cependant le vœu secret de mon cœur est toujours d'en avoir un. La voix de la nature étouffe la voix de la raison. — Je sens bien que je ne serai jamais heureuse si je n'aime pas et si je ne suis pas aimée : — mais le malheur est que l'on ne peut avoir qu'un homme pour amant, et les hommes, s'ils ne sont pas des diables tout à fait, sont bien loin d'être des anges. Ils auraient beau se coller des plumes à l'omoplate et se mettre sur la tête une gloire de papier doré, je les connais trop pour m'y laisser tromper. — Tous les beaux discours qu'ils me pourraient débiter n'y feraient rien. Je sais d'avance ce qu'ils vont dire, et j'achèverais toute seule. Je les ai vus étudier leurs rôles et les repasser avant d'entrer en scène ; je connais leurs principales tirades à effet et les endroits sur lesquels ils comptent. — Ni la pâleur de la figure ni l'altération des traits ne me convaincraient. Je sais que cela ne prouve rien. — Une nuit d'orgie, quelques bouteilles de vin et deux ou trois filles suffisent pour se grimer très-convenablement. J'ai vu pratiquer cette belle rubrique à un jeune marquis,

très-rose et très-frais de sa nature, qui s'en est trouvé on ne peut mieux, et qui n'a dû qu'à cette touchante pâleur, si bien gagnée, de voir couronner sa flamme. — Je sais aussi combien les plus langoureux Céladons se consolent des rigueurs de leurs Astrées, et trouvent le moyen de patienter, en attendant l'heure du berger. — J'ai vu les souillons qui servaient de doublures aux pudibondes Arianes.

En vérité, après cela, l'homme ne me tente pas beaucoup ; car il n'a pas la beauté comme la femme, la beauté, ce vêtement splendide qui dissimule si bien les imperfections de l'âme, cette divine draperie jetée par Dieu sur la nudité du monde, et qui fait qu'on est en quelque sorte excusable d'aimer la plus vile courtisane du ruisseau, si elle possède ce don magnifique et royal.

A défaut des vertus de l'âme, je voudrais au moins la perfection exquise de la forme, le satiné des chairs, la rondeur des contours, la suavité de lignes, la finesse de peau, tout ce qui fait le charme des femmes. — Puisque je ne puis avoir l'amour, je voudrais la volupté, remplacer tant bien que mal le frère par la sœur. — Mais tous les hommes que j'ai vus me semblent affreusement laids. Mon cheval est cent fois

plus beau, et j'aurais moins de répugnance à l'embrasser que certains merveilleux qui se croient fort charmants. — Certes, ce ne serait pas pour moi un brillant thème à broder des variations de plaisir, qu'un petit-maître comme j'en connais. — Un homme d'épée ne me conviendrait non plus guère ; les militaires ont quelque chose de mécanique dans la démarche et de bestial dans la face, qui fait que je les considère à peine comme des créatures humaines ; les hommes de robe ne me ravissent pas davantage, ils sont sales, huileux, hérissés, râpés, l'œil glauque et la bouche sans lèvres ; ils sentent exorbitamment le rance et le moisi, et je n'aurais nulle envie de poser ma figure contre leur mufle de loup-cervier ou de blaireau. Quant aux poëtes, ils ne considèrent dans le monde que la fin des mots, et ne remontent pas plus loin que la pénultième, et il est vrai de dire qu'ils sont difficiles à utiliser convenablement ; ils sont plus ennuyeux que les autres, mais ils sont aussi laids et n'ont pas la moindre distinction ni la moindre élégance dans leur tournure et leurs habits, ce qui est vraiment singulier : — des gens qui s'occupent toute la journée de forme et de beauté ne s'aperçoivent pas que leurs bottes sont mal faites et leur cha-

peau ridicule ! Ils ont l'air d'apothicaires de province ou de répétiteurs de chiens savants sans ouvrage, et vous dégoûteraient de poésie et de vers pour plusieurs éternités.

Pour les peintres, ils sont aussi d'une assez énorme stupidité ; ils ne voient rien hors des sept couleurs. — L'un d'eux, avec qui j'avais passé quelques jours à R***, et à qui l'on demandait ce qu'il pensait de moi, fit cette ingénieuse réponse : « Il est d'un ton assez chaud, et dans les ombres il faudrait employer, au lieu de blanc, du jaune de Naples pur avec un peu de terre de Cassel et de brun rouge. » — C'était son opinion, et, de plus, il avait le nez de travers et les yeux comme le nez ; ce qui ne rendait pas son affaire meilleure. — Qui prendrai-je ? un militaire à jabot bombé, un robin aux épaules convexes, un poëte ou un peintre à la mine effarée, un petit freluquet efflanqué et sans consistance ? Quelle cage choisirai-je dans cette ménagerie ? Je l'ignore complètement, et je ne me sens pas plus de penchant d'un côté que de l'autre, car ils sont aussi parfaitement égaux que possible en bêtise et en laideur.

Après cela, il me resterait encore quelque chose à faire, ce serait de prendre quelqu'un que j'aimasse,

fût-ce un portefaix ou un maquignon ; mais je n'aime même pas un portefaix. O malheureuse héroïne que je suis ! tourterelle dépariée et condamnée à pousser éternellement des roucoulements élégiaques !

Oh ! que de fois j'ai souhaité être véritablement un homme comme je le paraissais ! Que de femmes avec qui je me serais entendue, et dont le cœur aurait compris mon cœur ! — comme ces délicatesses d'amour, ces nobles élans de pure passion auxquels j'aurais pu répondre, m'eussent rendue parfaitement heureuse ! Quelle suavité, quelles délices ! comme toutes les sensitives de mon âme se seraient librement épanouies sans être obligées de se contracter et de se refermer à toute minute sous des attouchements grossiers ! Quelle charmante floraison d'invisibles fleurs qui ne s'ouvriront jamais, et dont le mystérieux parfum eût doucement embaumé l'âme fraternelle ! Il me semble que c'eût été une vie enchanteresse, une extase infinie aux ailes toujours ouvertes ; des promenades, les mains enlacées sans se quitter jamais, sous des allées de sable d'or à travers des bosquets de roses éternellement souriantes, dans des parcs pleins de viviers où glissent des cygnes, avec des vases d'albâtre se détachant sur le feuillage.

Si j'avais été un jeune homme, comme j'eusse aimé Rosette ! quelle adoration c'eût été ! Nos âmes étaient vraiment faites l'une pour l'autre, deux perles destinées à se fondre ensemble et n'en plus faire qu'une seule ! Comme j'eusse parfaitement réalisé les idées qu'elle s'était faites de l'amour ! Son caractère me convenait on ne peut plus, et son genre de beauté me plaisait. Il est dommage que notre amour fût totalement condamné à un platonisme indispensable !

Il m'est arrivé dernièrement une aventure.

J'allais dans une maison où se trouvait une charmante petite fille de quinze ans tout au plus : je n'ai jamais vu de plus adorable miniature. — Elle était blonde, mais d'un blond si délicat et si transparent, que les blondes ordinaires eussent paru auprès d'elle excessivement brunes et noires comme des taupes ; on eût dit qu'elle avait des cheveux d'or poudrés d'argent ; ses sourcils étaient d'une teinte si douce et si fondue, qu'ils se dessinaient à peine visiblement ; ses yeux, d'un bleu pâle, avaient le regard le plus velouté et les paupières les plus soyeuses qu'il soit possible d'imaginer ; sa bouche, petite à n'y pas fourrer le bout du doigt, ajoutai' encore au carac-

tère enfantin et mignard de sa beauté, et les molles rondeurs et les fossettes de ses joues avaient un charme d'ingénuité inexprimable. — Toute sa chère petite personne me ravissait au delà de toute expression ; j'aimais ses petites mains blanches et frêles qui se laissaient traverser par le jour, son pied d'oiseau qui se posait à peine par terre, sa taille qu'un souffle eût brisée, et ses épaules de nacre, encore peu formées, que son écharpe, mise de travers, trahissait heureusement. — Son babil, où la naïveté donnait un nouveau piquant à l'esprit qu'elle a naturellement, me retenait des heures entières, et je me plaisais singulièrement à la faire causer ; elle disait mille délicieuses drôleries, tantôt avec une finesse d'intention extraordinaire, tantôt sans avoir l'air d'en comprendre la portée le moins du monde, ce qui en faisait quelque chose de mille fois plus attrayant. Je lui donnais des bonbons et des pastilles que je réservais exprès pour elle dans une boîte d'écaille blonde, ce qui lui plaisait beaucoup, car elle était friande comme une vraie chatte qu'elle est. — Aussitôt que j'arrivais, elle courait à moi et tâtait mes poches pour voir si la bienheureuse bonbonnière s'y trouvait ; je la faisais courir d'une main à l'autre, et cela faisait une petite bataille où

elle finissait nécessairement par avoir le dessus et me dévaliser complètement.

Un jour cependant elle se contenta de me saluer d'un air très-grave et ne vint pas, comme à son ordinaire, voir si la fontaine de sucreries coulait toujours dans ma poche ; elle restait fièrement sur sa chaise toute droite et les coudes en arrière.

— Eh bien ! Ninon, lui dis-je, est-ce que vous aimez le sel maintenant, ou avez-vous peur que les bonbons ne vous fassent tomber les dents ? — Et, en disant cela, je frappai contre la boîte, qui rendait, sous ma veste, le son le plus mielleux et le plus sucré du monde.

Elle avança à demi sa petite langue sur le bord de sa bouche, comme pour savourer la douceur idéale du bonbon absent, mais elle ne bougea pas.

Alors je tirai la boîte de ma poche, je l'ouvris et je me mis à avaler religieusement les pralines, qu'elle aimait par-dessus tout : l'instinct de la gourmandise fut un instant plus fort que sa résolution ; elle avança la main pour en prendre et la retira aussitôt en disant : — Je suis trop grande pour manger des bonbons ! Et elle fit un soupir.

— Je ne m'étais pas aperçu que vous fussiez beau-

coup grandie depuis la semaine passée ; vous êtes donc comme les champignons qui poussent en une nuit ? Venez que je vous mesure.

— Riez tant que vous voudrez, reprit-elle avec une charmante moue ; je ne suis plus une petite fille, et je veux devenir très-grande.

— Voilà d'excellentes raisons dans lesquelles il faut persévérer ; — et pourrait-on, ma chère demoiselle, savoir à propos de quoi ces triomphantes idées vous sont tombées dans la tête ? Car, il y a huit jours, vous paraissiez vous trouver fort bien d'être petite, et vous croquiez les pralines sans vous soucier autrement de compromettre votre dignité.

La petite personne me regarda avec un air singulier, promena ses yeux autour d'elle, et, quand elle se fut bien assurée que l'on ne pouvait nous entendre, se pencha vers moi d'une façon mystérieuse, et me dit :

— J'ai un amoureux.

— Diable ! je ne m'étonne plus si vous ne voulez plus de pastilles ; vous avez cependant eu tort de n'en pas prendre, vous auriez joué à la dînette avec lui, ou vous les auriez troquées contre un volant.

L'enfant fit un dédaigneux mouvement d'épaules

et eut l'air de me prendre en parfaite pitié. — Comme elle gardait toujours son attitude de reine offensée, je continuai :

— Quel est le nom de ce glorieux personnage ? Arthur, je suppose, ou bien Henri. — C'étaient deux petits garçons avec lesquels elle avait l'habitude de jouer, et qu'elle appelait ses maris.

— Non, ni Arthur ni Henri, dit-elle en fixant sur moi son œil clair et transparent, — un monsieur. — Elle leva sa main au-dessus de sa tête pour me donner une idée de hauteur.

— Aussi haut que cela ? Mais ceci devient grave. — Quel est donc cet amoureux si grand ?

— Monsieur Théodore, je veux bien vous le dire, mais il ne faudra en parler à personne, ni à maman, ni à Polly (sa gouvernante), ni à vos amis qui trouvent que je suis une enfant et qui se moqueraient de moi.

Je lui promis le plus inviolable secret, car j'étais fort curieuse de savoir quel était ce galant personnage, et la petite, voyant que je tournais la chose en plaisanterie, hésitait à me faire la confidence entière.

Rassurée par la parole d'honneur que je lui don-

nai de m'en taire soigneusement, elle quitta son fauteuil, vint se pencher au dos du mien, et me souffla très-bas à l'oreille le nom du prince chéri.

Je restai confondue : c'était le chevalier de G***, — un animal fangeux et indécrottable, avec un moral de maître d'école et un physique de tambour-major, l'homme le plus crapuleusement débauché qu'il fût possible de voir, — un vrai satyre, moins les pieds de bouc et les oreilles pointues. Cela m'inspira des craintes sérieuses pour la chère Ninon, et je me promis d'y mettre bon ordre.

Des personnes entrèrent, et la conversation en resta là. — Je me retirai dans un coin, et je cherchai dans ma tête les moyens d'empêcher que les choses n'allassent plus loin, car c'eût été un véritable meurtre qu'une aussi délicieuse créature échût à un drôle aussi fieffé.

La mère de la petite était une espèce de femme galante qui donnait à jouer et tenait un bureau d'esprit. On lisait chez elle de mauvais vers et l'on y perdait de bons écus ; ce qui était une compensation. — Elle aimait peu sa fille, qui était pour elle une manière d'extrait de baptême vivant qui la gênait dans la falsification de sa chronologie. — D'ailleurs,

elle se faisait grandelette, et ses charmes naissants donnaient lieu à des comparaisons qui n'étaient pas à l'avantage du prototype déjà rendu un peu fruste par le frottement des années et des hommes. L'enfant était donc assez négligée et laissée sans défense aux entreprises des gredins familiers de la maison. — Si sa mère se fût occupée d'elle, ce n'eût été probablement que pour tirer bon parti de sa jeunesse et se faire une ferme de sa beauté et de son innocence. — D'une façon ou de l'autre, le sort qui l'attendait n'était pas douteux. — Cela me faisait de la peine, car c'était une charmante petite créature qui méritait assurément mieux, une perle de la plus belle eau perdue dans ce bourbier infect ; cette idée me toucha au point que je résolus de la tirer à tout prix de cette affreuse maison.

La première chose à faire, c'était d'empêcher le chevalier de poursuivre sa pointe. — Ce que je trouvai de mieux et de plus simple, ce fut de lui chercher querelle et de le faire battre avec moi, et j'eus toutes les peines du monde, car il est poltron au possible et craint les coups plus que qui que ce soit au monde. — Enfin je lui en dis tant et de si piquantes, qu'il fallut bien qu'il se décidât à venir sur

le pré, quoique fort à contre-cœur. — Je le menaçai même de le faire rosser de coups de bâton par mon laquais s'il ne faisait meilleure contenance. — Il savait pourtant assez bien tirer l'épée, mais la peur le troublait tellement, qu'à peine les fers croisés, je trouvai le moyen de lui administrer un joli petit coup de pointe qui le mit pour quinze jours au lit. Cela me suffisait ; je n'avais pas envie de le tuer, et j'aimais autant le laisser vivre pour qu'il fût pendu plus tard ; soin touchant dont il aurait dû me savoir plus de gré ! — Mon drôle étendu entre deux draps et dûment ficelé de bandelettes, il n'y avait plus qu'à décider la petite à quitter la maison, ce qui n'était pas excessivement difficile.

Je lui fis un conte sur la disparition de son amoureux, dont elle s'inquiétait extraordinairement. Je lui dis qu'il s'en était allé avec une comédienne de la troupe qui était alors à C*** : ce qui l'indigna, comme tu peux croire. — Mais je la consolai en lui disant toute sorte de mal du chevalier, qui était laid, ivrogne et déjà vieux, et je finis par lui demander si elle n'aimerait pas mieux que je fusse son galant. — Elle répondit qu'elle le voulait bien, parce que j'étais plus beau, et que mes habits étaient neufs. —

Cette naïveté, dite avec un sérieux énorme, me fit rire jusqu'aux larmes. — Je montai la tête de la petite, et fis si bien que je la décidai à quitter la maison. — Quelques bouquets, à peu près autant de baisers, et un collier de perles que je lui donnai, la charmèrent à un point difficile à décrire, et elle prenait devant ses petites amies un air important on ne peut plus risible.

Je fis faire un costume de page très-élégant et très-riche, à peu près à sa taille, car je ne pouvais l'emmener dans ses habits de fille, à moins de me remettre moi-même en femme, ce que je ne voulais pas faire. — J'achetai un petit cheval doux et facile à monter, et pourtant assez bon coureur pour suivre mon barbe quand il me plaisait d'aller vite. Puis je dis à la belle de tâcher de descendre à la brune sur la porte, et que je l'y prendrais : ce qu'elle exécuta très-ponctuellement. — Je la trouvai qui se tenait en faction derrière le battant entre-bâillé. — Je passai fort près de la maison ; elle sortit, je lui tendis la main, elle appuya son pied sur la pointe du mien, et sauta fort lestement en croupe, car elle était d'une agilité merveilleuse. Je piquai mon cheval, et, par sept ou huit ruelles détournées et désertes, je trouvai moyen de revenir chez moi sans que personne nous vît.

Je lui fis quitter ses habits pour mettre son travestissement, et je lui servis moi-même de femme de chambre ; elle fit d'abord quelques façons, et voulait s'habiller toute seule ; mais je lui fis comprendre que cela perdrait beaucoup de temps, et que, d'ailleurs, étant ma maîtresse, il n'y avait pas le moindre inconvénient, et que cela se pratiquait ainsi entre amants. — Il n'en fallait pas tant pour la convaincre, et elle se prêta à la circonstance de la meilleure grâce du monde.

Son corps était une petite merveille de délicatesse. — Ses bras, un peu maigres comme ceux de toutes jeunes filles, étaient d'une suavité de linéament inexprimable, et sa gorge naissante faisait de si charmantes promesses, qu'aucune gorge plus formée n'eût pu soutenir la comparaison. — Elle avait encore toutes les grâces de l'enfant et déjà tout le charme de la femme ; elle était dans cette nuance adorable de transition de la petite fille à la jeune fille : nuance fugitive, insaisissable, époque délicieuse où la beauté est pleine d'espérance, et où chaque jour, au lieu d'enlever quelque chose à vos amours, y ajoute de nouvelles perfections.

Son costume lui allait on ne peut mieux. Il lui

donnait un petit air mutin très-curieux et très-récréatif, et qui la fit rire aux éclats quand je lui présentai le miroir pour qu'elle jugeât de l'effet de sa toilette. Je lui fis ensuite manger quelques biscuits trempés dans du vin d'Espagne, afin de lui donner du courage et de lui faire mieux supporter la fatigue de la route.

Les chevaux nous attendaient tout sellés dans la cour; — elle monta assez délibérément sur le sien, j'enfourchai l'autre, et nous partîmes. — La nuit était complètement tombée, et de rares lumières, qui s'éteignaient d'instant en instant, faisaient voir que l'honnête ville de C*** était occupée à se coucher vertueusement comme doit le faire toute ville de province au coup de neuf heures.

Nous ne pouvions pas aller très-vite, car Ninon n'était pas meilleure écuyère qu'il ne le fallait, et, quand son cheval prenait le trot, elle se cramponnait de toutes ses forces après la crinière. — Cependant, le lendemain matin, nous étions assez loin pour que l'on ne pût nous rattraper, à moins de faire une diligence extrême; mais l'on ne nous poursuivit pas, ou du moins, si on le fit, ce fut dans une direction opposée à celle que nous avions suivie.

Je m'attachai singulièrement à la petite belle. — Je ne t'avais plus avec moi, ma chère Graciosa, et j'éprouvais un besoin immense d'aimer quelqu'un ou quelque chose, d'avoir avec moi soit un chien, soit un enfant à caresser familièrement. — Ninon était cela pour moi ; — elle couchait dans mon lit, et passait pour dormir ses petits bras autour de mon corps ; — elle se croyait très-sérieusement ma maîtresse, et ne doutait pas que je ne fusse un homme ; sa grande jeunesse et son extrême innocence l'entretenaient dans cette erreur que j'avais garde de dissiper. — Les baisers que je lui donnais complétaient parfaitement son illusion, car son idée n'allait pas encore au delà, et ses désirs ne parlaient pas assez haut pour lui faire soupçonner autre chose. Au reste, elle ne se trompait qu'à demi.

Et, réellement, il y avait entre elle et moi la même différence qu'il y a entre moi et les hommes. — Elle était si diaphane, si svelte, si légère, d'une nature si délicate et si choisie, qu'elle est une femme même pour moi qui suis femme, et qui ai l'air d'un Hercule à côté d'elle. Je suis grande et brune, elle est petite et blonde ; ses traits sont tellement doux, qu'ils font paraître les miens presque durs et austères,

et sa voix est un gazouillement si mélodieux, que ma voix semble dure près de la sienne. Un homme qui l'aurait la briserait en morceaux, et j'ai toujours peur que le vent ne l'emporte quelque beau matin. — Je la voudrais enfermer dans une boîte de coton et la porter suspendue à mon cou. — Tu ne te figures pas, ma bonne amie, combien elle a de grâces et d'esprit, de chatteries délicieuses, de mignardises enfantines, de petites façons et de gentilles manières. C'est bien la plus adorable créature qui soit, et il eût été vraiment dommage qu'elle fût restée avec son indigne mère.

Je mettais une joie maligne à dérober ainsi ce trésor à la rapacité des hommes. J'étais le griffon qui empêchait d'en approcher, et, si je n'en jouissais pas moi-même, au moins personne n'en jouissait : idée toujours consolante, quoi qu'en puissent dire tous les sots détracteurs de l'égoïsme.

Je me proposais de la conserver aussi longtemps que possible dans l'ignorance où elle était, et de la garder auprès de moi jusqu'à ce qu'elle ne voulût plus y rester ou que j'eusse trouvé à lui assurer un sort.

Sous son costume de petit garçon, je l'emmenais

dans tous mes voyages, à droite et à gauche ; ce genre de vie lui plaisait singulièrement, et l'agrément qu'elle y prenait l'aidait à en supporter les fatigues. — Partout on me complimentait sur l'exquise beauté de mon page, et je ne doute pas qu'il n'ait fait naître à beaucoup de monde l'idée précisément inverse de ce qui était. Plusieurs même cherchèrent à s'en éclaircir ; mais je ne laissais la petite parler à personne, et les curieux furent tout à fait désappointés.

Tous les jours je découvrais quelque nouvelle qualité dans cette aimable enfant, qui me la faisait chérir davantage et m'applaudir de la résolution que j'avais prise. — Assurément les hommes n'étaient pas dignes de la posséder, et il eût été déplorable que tant de charmes du corps et de l'âme eussent été livrés à leurs appétits brutaux et à leur cynique dépravation.

Une femme seule pouvait l'aimer assez délicatement et assez tendrement. — Un côté de mon caractère, qui n'eût pu se développer dans une autre liaison et qui se mit tout à fait au jour dans celle-ci, c'est le besoin et l'envie de protéger, ce qui est habituellement l'affaire des hommes. Il m'eût extrême-

ment déplu, si j'eusse pris un amant, qu'il se donnât des airs de me défendre, par la raison que c'est un soin que j'aime à prendre avec les gens qui me plaisent, et que mon orgueil se trouve beaucoup mieux du premier rôle que du second, quoique le second soit plus agréable. — Aussi je me sentais contente de rendre à ma chère petite tous les soins que j'eusse dû aimer à recevoir, comme de l'aider dans les chemins difficiles, de lui tenir la bride et l'étrier, de la servir à table, de la déshabiller et de la mettre au lit, de la défendre si quelqu'un l'insultait, enfin de faire pour elle tout ce que l'amant le plus passionné et le plus attentif fait pour une maîtresse adorée.

Je perdais insensiblement l'idée de mon sexe, et je me souvenais à peine, de loin en loin, que j'étais femme; dans les commencements, il m'échappait souvent de dire : Je suis lasse, quelque chose comme cela qui n'était pas congruant avec l'habit que je portais. Maintenant cela ne m'arrive plus, et même, lorsque je t'écris, à toi qui es dans la confidence de mon secret, je garde quelquefois dans les adjectifs une virilité inutile. S'il me reprend jamais fantaisie d'aller chercher mes jupes dans le tiroir où

je les ai laissées, ce dont je doute fort, à moins que je ne devienne amoureuse de quelque jeune beau, j'aurais de la peine à perdre cette habitude, et, au lieu d'une femme déguisée en homme, j'aurais l'air d'un homme déguisé en femme. En vérité, ni l'un ni l'autre de ces deux sexes n'est le mien ; je n'ai ni la soumission imbécile, ni la timidité, ni les petitesses de la femme ; je n'ai pas les vices des hommes, leur dégoûtante crapule et leurs penchants brutaux : — je suis d'un troisième sexe à part qui n'a pas encore de nom : au-dessus ou au-dessous, plus défectueux ou supérieur ; j'ai le corps et l'âme d'une femme, l'esprit et la force d'un homme, et j'ai trop ou pas assez de l'un et de l'autre pour me pouvoir accoupler avec l'un d'eux.

O Graciosa ! je ne pourrai jamais aimer complètement personne, ni homme ni femme ; quelque chose d'inassouvi gronde toujours en moi, et l'amant ou l'amie ne répondent qu'à une seule face de mon caractère. Si j'avais un amant, ce qu'il y a de féminin en moi dominerait sans doute pour quelque temps ce qu'il y a de viril, mais cela durerait peu, et je sens que je ne serais contentée qu'à demi; si j'ai une amie, l'idée de la volupté corporelle m'empêche de

goûter entièrement la pure volupté de l'âme ; en sorte que je ne sais où m'arrêter, et que je flotte perpétuellement de l'un à l'autre.

Ma chimère serait d'avoir tour à tour les deux sexes pour satisfaire à cette double nature : — homme aujourd'hui, femme demain, je réserverais pour mes amants mes tendresses langoureuses, mes façons soumises et dévouées, mes plus molles caresses, mes petits soupirs mélancoliquement filés, tout ce qui tient dans mon caractère du chat et de la femme ; puis, avec mes maîtresses, je serais entreprenant, hardi, passionné, avec les manières triomphantes, le chapeau sur l'oreille, une tournure de capitan et d'aventurier. Ma nature se produirait ainsi tout entière au jour, et je serais parfaitement heureuse, car le vrai bonheur est de se pouvoir développer librement en tous sens et d'être tout ce qu'on peut être.

Mais ce sont là des choses impossibles, et il n'y faut pas songer.

J'avais enlevé la petite dans l'idée de donner le change à mes penchants et de détourner sur quelqu'un toute vague tendresse qui flotte dans mon âme et l'inonde ; je l'avais prise comme une espèce

d'échappement à mes facultés aimantes; mais je reconnus bientôt, malgré toute l'affection que je lui portais, quel vide immense, quel abîme sans fond elle laissait dans mon cœur, combien ses plus tendres caresses me satisfaisaient peu!... — Je résolus d'essayer d'un amant, mais il se passa longtemps sans que je rencontrasse quelqu'un qui ne me déplût pas. J'ai oublié de te dire que Rosette, ayant découvert où j'étais allée, m'avait écrit la lettre la plus suppliante pour que je l'allasse voir; je ne pus le lui refuser, et je fus la rejoindre à une campagne où elle était. — J'y suis retournée plusieurs fois depuis et même tout dernièrement. — Rosette, désespérée de ne pas m'avoir eue pour amant, s'était jetée dans le tourbillon du monde et dans la dissipation, comme toutes les âmes tendres qui ne sont pas religieuses et qui ont été froissées dans leur premier amour; — elle avait eu beaucoup d'aventures en peu de temps, et la liste de ses conquêtes était déjà fort nombreuse, car tout le monde n'avait pas pour lui résister les mêmes raisons que moi.

Elle avait avec elle un jeune homme nommé d'Albert, qui était pour lors son galant en pied. — Je parus lui faire une impression toute particulière, et

il se prit tout d'abord pour moi d'une amitié fort vive.

— Quoiqu'il la traitât avec beaucoup d'égards et qu'il eût avec elle des manières assez tendres au fond, il n'aimait pas Rosette, — non par satiété ni par dégoût, mais plutôt parce qu'elle ne répondait pas à certaines idées vraies ou fausses qu'il s'était faites de l'amour et de la beauté. Un nuage idéal s'interposait entre elle et lui et l'empêchait d'être heureux comme il aurait dû l'être sans cela. — Évidemment son rêve n'était pas accompli, et il soupirait après autre chose. — Mais il ne cherchait pas et restait fidèle à des liens qui lui pesaient ; car il a dans l'âme un peu plus de délicatesse et d'honneur que n'en ont la plupart des hommes, et son cœur est bien loin d'être aussi corrompu que son esprit. — Ne sachant pas que Rosette n'avait jamais été amoureuse que de moi, et l'était encore, à travers toutes ses intrigues et ses folies, il craignait de l'affliger en lui laissant voir qu'il ne l'aimait pas : cette considération le retenait, et il se sacrifiait le plus généreusement du monde.

Le caractère de mes traits lui plut extraordinairement, car il attache une importance extrême à la forme extérieure, tant et si bien qu'il devint amou-

reux de moi, malgré mes habits d'homme et la formidable rapière que je porte au côté. — J'avoue que je lui sus bon gré de la finesse de son instinct, et que j'eus pour lui quelque estime de m'avoir distinguée sous ces trompeuses apparences. — Dans le commencement, il se crut pourvu d'un goût beaucoup plus dépravé qu'il ne l'était en effet, et je riais intérieurement de le voir se tourmenter ainsi. — Il avait quelquefois, en m'abordant, des mines effarouchées qui me divertissaient on ne peut plus, et le penchant bien naturel qui l'entraînait vers moi lui paraissait une impulsion diabolique à laquelle on n'eût trop su résister. — En ces occasions, il se rejetait sur Rosette avec furie, et s'efforçait de reprendre des habitudes d'amour plus orthodoxe ; puis il revenait à moi comme de raison plus enflammé qu'auparavant. Puis cette lumineuse idée que je pouvais bien être une femme se glissa dans son esprit. Pour s'en convaincre, il se mit à m'observer et à m'étudier avec l'attention la plus minutieuse ; il doit connaître particulièrement chacun de mes cheveux et savoir au juste combien j'ai de cils aux paupières ; mes pieds, mes mains, mon cou, mes joues, le moindre duvet au coin de ma lèvre, il a tout examiné, tout com-

paré, tout analysé, et de cette investigation où l'artiste aidait l'amant, il est ressorti, clair comme le jour (quand il est clair), que j'étais bien et dûment une femme, et de plus son idéal, le type de sa beauté, la réalité de son rêve ; — merveilleuse découverte !

Il ne restait plus qu'à m'attendrir et à se faire octroyer le don d'amoureuse merci, — pour constater tout à fait mon sexe. — Une comédie que nous jouâmes et dans laquelle je parus en femme le décida complètement. Je lui fis quelques œillades équivoques, et je me servis de quelques passages de mon rôle, analogues à notre situation, pour l'enhardir et le pousser à se déclarer. — Car, si je ne l'aimais pas avec passion, il me plaisait assez pour ne point le laisser sécher d'amour sur pied ; et, comme depuis ma transformation, il avait le premier soupçonné que j'étais femme, il était bien juste que je l'éclairasse sur ce point important, et j'étais résolue à ne pas lui laisser l'ombre du doute.

Il vint plusieurs fois dans ma chambre avec sa déclaration sur les lèvres, mais il n'osa pas la débiter ; — car, effectivement, il est difficile de parler d'amour à quelqu'un qui a les mêmes habits que vous et qui essaie des bottes à l'écuyère. Enfin, ne

pouvant prendre cela sur lui, il m'écrivit une longue lettre, très-pindarique, où il m'expliquait fort au long ce que je savais mieux que lui.

Je ne sais trop ce que je dois faire. — Admettre sa requête ou la rejeter, — ce serait immodérément vertueux ; — d'ailleurs, il aurait un trop grand chagrin de se voir refuser : si nous rendons malheureux les gens qui nous aiment, que ferons-nous donc à ceux qui nous haïssent ? — Peut-être serait-il plus strictement convenable de faire la cruelle quelque temps et d'attendre au moins un mois avant de dégrafer la peau de tigresse pour se mettre humainement en chemise. — Mais, puisque je suis résolue à lui céder, autant vaut tout de suite que plus tard ; — je ne conçois pas trop ces belles résistances mathématiquement graduées qui abandonnent une main aujourd'hui, demain l'autre, puis le pied, puis la jambe et le genou jusqu'à la jarretière exclusivement, et ces vertus intraitables toujours prêtes à se pendre à la sonnette si l'on dépasse d'une ligne le terrain qu'elles ont résolu de laisser prendre ce jour-là. — Cela me fait rire de voir ces Lucrèces méthodiques qui marchent à reculons avec les signes du plus virginal effroi, et jettent de temps en temps un regard

furtif par-dessus leur épaule pour s'assurer si le sofa où elles doivent tomber est bien directement derrière elles. — C'est un soin que je ne saurais prendre.

Je n'aime pas d'Albert, du moins dans le sens que je donne à ce mot, mais j'ai certainement du goût et du penchant pour lui ; — son esprit me plaît et sa personne ne me rebute pas : il n'est pas beaucoup de gens dont je puisse dire autant. Il n'a pas tout, mais il a quelque chose ; — ce qui me plaît en lui, c'est qu'il ne cherche pas à s'assouvir brutalement comme les autres hommes ; il a une perpétuelle aspiration et un souffle toujours soutenu vers le beau, — vers le beau matériel seulement, il est vrai, mais c'est encore un noble penchant, et qui suffit à le maintenir dans les pures régions. — Sa conduite avec Rosette prouve de l'honnêteté de cœur, honnêteté plus rare que l'autre, s'il est possible.

Et puis, s'il faut que je te le dise, je suis possédée des plus violents désirs, — je languis et je meurs de volupté ; — car l'habit que je porte en m'engageant dans toute sorte d'aventures avec les femmes, me protège trop parfaitement contre les entreprises des hommes ; une idée de plaisir qui ne se réalise jamais flotte vaguement dans ma tête, et ce rêve, plat et sans

couleur, me fatigue et m'ennuie. — Tant de femmes posées dans le plus chaste milieu mènent une vie de prostituées ! et moi, par un contraste assez bouffon, je reste chaste et vierge comme la froide Diane elle-même, au sein de la dissipation la plus éparpillée et entourée des plus grands débauchés du siècle. — Cette ignorance du corps que n'accompagne pas l'ignorance de l'esprit est la plus misérable chose qui soit. Pour que ma chair n'ait pas à faire la fière devant mon âme, je veux la souiller également, si toutefois c'est une souillure plus que de boire et de manger, — ce dont je doute. — En un mot, je veux savoir ce que c'est qu'un homme, et le plaisir qu'il donne. Puisque d'Albert m'a reconnue sous mon travestissement, il est bien juste qu'il soit récompensé de sa pénétration ; il est le premier qui ait deviné que j'étais une femme, et je lui prouverai de mon mieux que ses soupçons étaient fondés. — Il serait peu charitable de lui laisser croire qu'il n'a eu qu'un goût monstrueux.

C'est donc d'Albert qui résoudra mes doutes et me donnera ma première leçon d'amour : il ne s'agit plus maintenant que d'amener la chose d'une façon toute poétique. J'ai envie de ne pas répondre à sa

lettre et de lui faire froide mine pendant quelques jours. Quand je le verrai bien triste et bien désespéré, invectivant les dieux, montrant le poing à la création, et regardant les puits pour voir s'ils ne sont pas trop profonds pour s'y jeter, — je me retirerai comme Peau-d'Ane au fond du corridor, et je mettrai ma robe couleur du temps, — c'est-à-dire mon costume de Rosalinde ; car ma garde-robe féminine est très-restreinte. Puis j'irai chez lui, radieuse comme un paon qui fait la roue, montrant avec ostentation ce que je dissimule ordinairement avec le plus grand soin, et n'ayant qu'un petit tour de gorge en dentelles très-bas et très-dégagé, et je lui dirai du ton le plus pathétique que je pourrai prendre :

« O très-élégiaque et très-perspicace jeune homme ! je suis bien véritablement une jeune et pudique beauté, qui vous adore par-dessus le marché, et qui ne demande qu'à vous faire plaisir et à elle aussi. — Voyez si cela vous convient, et, s'il vous reste encore quelque scrupule, touchez ceci, allez en paix, et péchez le plus que vous pourrez. »

Ce beau discours achevé, je me laisserai tomber à demi pâmée dans ses bras, et, tout en poussant de mélancoliques soupirs, je ferai sauter adroitement

l'agrafe de ma robe de façon à me trouver dans le costume de rigueur, c'est-à-dire à moitié nue. — D'Albert fera le reste, et j'espère que, le lendemain matin, je saurai à quoi m'en tenir sur toutes ces belles choses qui me troublent la cervelle depuis si longtemps. — En contentant ma curiosité, j'aurai de plus le plaisir d'avoir fait un heureux.

Je me propose aussi d'aller rendre à Rosette une visite dans le même costume, et de lui faire voir que, si je n'ai pas répondu à son amour, ce n'était ni par froideur ni par dégoût. — Je ne veux pas qu'elle garde de moi cette mauvaise opinion, et elle mérite, aussi bien que d'Albert, que je trahisse mon incognito en sa faveur. — Quelle mine fera-t-elle à cette révélation? — Son orgueil en sera consolé, mais son amour en gémira.

Adieu, toute belle et toute bonne ; prie le bon Dieu que le plaisir ne me paraisse pas aussi peu de chose que ceux qui le dispensent. J'ai plaisanté tout le long de cette lettre, et cependant ce que je vais essayer est une chose grave et dont le reste de ma vie se peut ressentir.

IX

IX

Il y avait déjà plus de quinze jours que d'Albert avait déposé son épître amoureuse sur la table de Théodore, — et cependant rien ne semblait changé dans les manières de celui-ci. — D'Albert ne savait à quoi attribuer ce silence ; — on eût dit que Théodore n'avait pas eu connaissance de la lettre ; le déplorable d'Albert pensa qu'elle avait été détournée ou perdue ; cependant la chose était difficile à expliquer, car Théodore était rentré un instant après dans la chambre, et il eût été bien extraordinaire qu'il n'aperçût pas un grand papier posé tout seul au milieu

d'une table, de façon à attirer les regards les plus distraits.

Ou bien est-ce que Théodore était réellement un homme et non point une femme, comme d'Albert se l'était imaginé ? — ou, dans le cas qu'elle fût femme, avait-elle pour lui un sentiment d'aversion si prononcé, un mépris tel, qu'elle ne daignât pas même prendre la peine de lui faire une réponse? — Le pauvre jeune homme qui n'avait pas eu, comme nous, l'avantage de fouiller dans le portefeuille de Graciosa, la confidente de la belle Maupin, n'était pas en état de décider affirmativement ou négativement aucune de ces importantes questions, et il flottait tristement dans les plus misérables irrésolutions.

Un soir, il était dans sa chambre, le front mélancoliquement appuyé contre la vitre, et il regardait, sans les voir, les marronniers du parc déjà tout effeuillés et tout rougis. Une vapeur épaisse noyait les lointains, la nuit descendait plutôt grise que noire, et posait avec précaution ses pieds de velours sur la cime des arbres : — un grand cygne plongeait et replongeait amoureusement son cou et ses épaules dans l'eau fumante de la rivière, et sa blancheur le faisait paraître dans l'ombre comme une large étoile

de neige. — C'était le seul être vivant qui animât un peu ce morne paysage.

D'Albert songeait aussi tristement que peut songer à cinq heures du soir, en automne, par un temps de brume, un homme désappointé ayant pour musique une bise assez aigre et pour perspective le squelette d'une forêt sans perruque.

Il songeait à se jeter dans la rivière, mais l'eau lui semblait bien noire et bien froide, et l'exemple du cygne ne le persuadait qu'à demi ; à se brûler la cervelle, mais il n'avait ni pistolet ni poudre, et il eût été fâché d'en avoir ; à prendre une nouvelle maîtresse et même à en prendre deux, résolution sinistre ! mais il ne connaissait personne qui lui convînt ou même qui ne lui convînt pas. — Il poussa le désespoir jusqu'à vouloir renouer avec des femmes qui lui étaient parfaitement insupportables et qu'il avait fait mettre, à coups de cravache, hors de chez lui par son laquais. — Il finit par s'arrêter à quelque chose de beaucoup plus affreux... à écrire une seconde lettre.

O sextuple butor !

Il en était là de sa méditation lorsqu'il sentit se poser sur son épaule — une main — pareille à une petite colombe qui descend sur un palmier. — La

comparaison cloche un peu en ce que l'épaule de d'Albert ressemble assez légèrement à un palmier ; c'est égal, nous la conservons par pur orientalisme.

La main était emmanchée au bout d'un bras qui répondait à une épaule faisant partie d'un corps, lequel n'était autre chose que Théodore-Rosalinde, Mademoiselle d'Aubigny, ou Madelaine de Maupin, pour l'appeler de son véritable nom.

Qui fut étonné ? — Ce n'est ni moi ni vous, car vous et moi nous étions préparés de longue main à cette visite ; ce fut d'Albert qui ne s'y attendait pas le moins du monde. — Il fit un petit cri de surprise tenant le milieu entre oh ! et ah ! — Cependant j'ai les meilleures raisons de croire qu'il tenait plus de ah ! que de oh !

C'était bien Rosalinde, si belle et si radieuse qu'elle éclairait toute la chambre, — avec ses cordons de perles dans les cheveux, sa robe prismatique, ses grands sabots de dentelles, ses souliers à talons rouges, son bel éventail de plumes de paon, telle enfin qu'elle était le jour de la représentation. Seulement, différence importante et décisive, elle n'avait ni gorgerette, ni guimpe, ni fraise, ni quoi que ce soit qui dérobât aux yeux ces deux charmants frères ennemis,

— qui, hélas ! ne tendent trop souvent qu'à se réconcilier.

Une gorge entièrement nue, blanche, transparente comme un marbre antique, de la coupe la plus pure et la plus exquise, saillait hardiment hors d'un corsage très-échancré, et semblait porter des défis aux baisers. — C'était une vue fort rassurante ; aussi d'Albert se rassura-t-il bien vite, et se laissa-t-il aller en toute confiance à ses émotions les plus échevelées.

— Eh bien ! Orlando, est-ce que vous ne reconnaissez pas votre Rosalinde ? dit la belle avec le plus charmant sourire ; ou bien avez-vous laissé votre amour accroché avec vos sonnets à quelques buissons de la forêt des Ardennes ? Seriez-vous réellement guéri du mal pour lequel vous me demandiez un remède avec tant d'instance ? J'en ai bien peur.

— Oh non ! Rosalinde, je suis plus malade que jamais. — J'agonise, je suis mort, ou peu s'en faut !

— Vous n'avez point trop mauvaise façon pour un mort, et beaucoup de vivants n'ont pas si bonne mine.

— Quelle semaine j'ai passée ! — Vous ne pouvez vous le figurer, Rosalinde. J'espère qu'elle me vaudra mille ans de purgatoire de moins dans l'autre monde. — Mais, si j'osais vous le demander,

pourquoi ne m'avez-vous pas répondu plus tôt?

— Pourquoi? — Je ne sais pas trop, à moins que ce ne soit parce que. — Si ce motif cependant ne vous paraît pas valable, en voici trois autres beaucoup moins bons; vous choisirez : d'abord parce que, entraîné par votre passion, vous avez oublié d'écrire lisiblement, et qu'il m'a fallu plus de huit jours pour deviner de quoi il était question dans votre lettre; — ensuite parce que ma pudeur ne pouvait se faire en moins de temps à une idée aussi saugrenue que celle de prendre un poëte dithyrambique pour amant; et puis parce que je n'étais pas fâchée de voir si vous vous brûleriez la cervelle ou si vous vous empoisonneriez avec de l'opium, ou si vous vous pendriez à votre jarretière. — Voilà.

— La méchante persifleuse! — Je vous assure que vous avez bien fait de venir aujourd'hui, vous ne m'auriez peut-être pas trouvé demain.

— Vraiment! pauvre garçon! — Ne prenez pas un air aussi éploré, car je m'attendrirais aussi, et cela me rendrait plus bête à moi seule que tous les animaux qui étaient dans l'arche avec feu Noé. — Si je lâche une fois la bonde à ma sensibilité, vous serez submergé, je vous en avertis. — Tout à l'heure

je vous ai donné trois mauvaises raisons, je vous offre maintenant trois bons baisers ; acceptez-vous, à cette condition que vous oublierez les raisons pour les baisers ? — Je vous dois bien cela et plus.

En disant ces mots, la belle infante s'avança vers le dolent amoureux, et lui jeta ses beaux bras nus autour du cou. — D'Albert l'embrassa avec effusion sur les deux joues et sur la bouche. — Ce dernier baiser dura plus longtemps que les autres, et aurait pu compter pour quatre. — Rosalinde vit que tout ce qu'elle avait fait jusqu'alors n'était que pur enfantillage. — Sa dette acquittée, elle s'assit sur les genoux de d'Albert encore tout émue, et, passant ses doigts dans ses cheveux, elle lui dit :

— Toutes mes cruautés sont épuisées, mon doux ami ; j'avais pris ces quinze jours pour satisfaire à ma férocité naturelle ; je vous avouerai que je les ai trouvés longs. N'allez pas devenir fat parce que je suis franche, mais cela est vrai. — Je me remets entre vos mains, vengez-vous de mes rigueurs passées. — Si vous étiez un sot, je ne vous dirais pas cela, et même je ne vous dirais pas autre chose, car je n'aime pas les sots. — Il m'aurait été bien facile de vous faire croire que j'étais prodigieusement choquée de

votre hardiesse, et que vous n'auriez pas assez de tous vos platoniques soupirs et de votre plus quintessencié galimatias pour vous faire pardonner une chose dont j'étais fort aise ; j'aurais pu, comme une autre, vous marchander longtemps et vous donner en détail ce que je vous accorde librement et en une fois ; mais je ne pense pas que vous m'en eussiez aimée l'épaisseur d'un seul cheveu de plus. — Je ne vous demande ni serment d'amour éternel, ni protestation exagérée. — Aimez-moi tant que le bon Dieu voudra. — J'en ferai autant de mon côté. — Je ne vous appellerai pas perfide et misérable, quand vous ne m'aimerez plus. — Vous aurez aussi la bonté de m'épargner les titres odieux correspondants, s'il m'arrive de vous quitter. — Je ne serai qu'une femme qui aura cessé de vous aimer, — rien de plus. — Il n'est pas nécessaire de se haïr toute la vie, à cause que l'on a couché une nuit ou deux ensemble. — Quoi qu'il arrive, et où que la destinée me pousse, je vous jure, et ceci est une promesse que l'on peut tenir, de garder toujours un charmant souvenir de vous, et, si je ne suis plus votre maîtresse, d'être votre amie comme j'ai été votre camarade. — J'ai quitté pour vous cette nuit mes habits

d'homme ; — je les reprendrai demain matin pour tous. — Songez que je ne suis Rosalinde que la nuit, et que tout le jour je ne suis et ne peux être que Théodore de Sérannes...

La phrase qu'elle allait prononcer s'éteignit dans un baiser auquel succédèrent beaucoup d'autres, que l'on ne comptait plus et dont nous ne ferons pas le catalogue exact, parce que cela serait assurément un peu long et peut-être fort immoral — pour certaines gens, — car pour nous, nous ne trouvons rien de plus moral et de plus sacré sous le ciel que les caresses de l'homme et de la femme, quand tous deux sont beaux et jeunes.

Comme les instances de d'Albert devenaient plus tendres et plus vives, au lieu de s'épanouir et de rayonner, la belle figure de Théodore prit une expression de fière mélancolie qui donna quelque inquiétude à son amant.

— Pourquoi, ma chère souveraine, avez-vous l'air chaste et sérieux d'une Diane antique, là où il faudrait plutôt les lèvres souriantes de Vénus sortant de la mer ?

— Voyez-vous, d'Albert, c'est que je ressemble plus à Diane chasseresse qu'à toute autre chose. —

J'ai pris fort jeune cet habit d'homme pour des raisons qu'il serait long et inutile de vous dire. — Vous seul avez deviné mon sexe, — et, si j'ai fait des conquêtes, ce n'a été que de femmes, conquêtes fort superflues et dont j'ai été plus d'une fois embarrassée. — En un mot, quoique ce soit une chose incroyable et ridicule, je suis vierge, — vierge comme la neige de l'Himalaya, comme la Lune avant qu'elle n'eût couché avec Endymion, comme Marie avant d'avoir fait connaissance avec le pigeon divin, et je suis grave ainsi que toute personne qui va faire une chose sur laquelle on ne peut revenir. — C'est une métamorphose, une transformation que je vais subir. — Changer le nom de fille en nom de femme, n'avoir plus à donner demain ce que j'avais hier; quelque chose que je ne savais pas et que je vais apprendre, une page importante tournée au livre de la vie. — Voilà pourquoi j'ai l'air triste, mon ami, et non pour rien qui soit de votre faute. En disant cela, elle sépara de ses deux belles mains les longs cheveux du jeune homme, et posa sur son front pâle ses lèvres mollement plissées.

D'Albert, singulièrement ému par le ton doux et solennel dont elle débita toute cette tirade, lui prit

les mains et en baisa tous les doigts, les uns après les autres, — puis rompit fort délicatement le lacet de sa robe, en sorte que le corsage s'ouvrit et que les deux blancs trésors apparurent dans toute leur splendeur : sur cette gorge étincelante et claire comme l'argent s'épanouissaient les deux belles roses du paradis. Il en serra légèrement les pointes vermeilles dans sa bouche, et parcourut ainsi tout le contour. Rosalinde se laissait faire avec une complaisance inépuisable, — et tâchait de lui rendre ses caresses aussi exactement que possible.

— Vous devez me trouver bien gauche et bien froide, mon pauvre d'Albert ; mais je ne sais guère comment l'on s'y prend : — vous aurez beaucoup à faire pour m'instruire, et réellement je vous charge là d'une occupation très-pénible.

D'Albert fit la réponse la plus simple, il ne répondit pas, — et, l'étreignant dans ses bras avec une nouvelle passion, il couvrit de baisers ses épaules et sa poitrine nues. Les cheveux de l'infante à demi pâmée se dénouèrent, et sa robe tomba sur ses pieds comme par enchantement. Elle demeura tout debout comme une blanche apparition avec une simple chemise de la toile la plus transparente. Le bien-

heureux amant s'agenouilla, et eut bientôt jeté chacun dans un coin opposé de l'appartement les deux jolis petits souliers à talons rouges ; — les bas à coins brodés les suivirent de près.

La chemise, douée d'un heureux esprit d'imitation, ne resta pas en arrière de la robe : elle glissa d'abord des épaules sans qu'on songeât à la retenir ; puis, profitant d'un moment où les bras étaient perpendiculaires, elle en sortit avec beaucoup d'adresse et roula jusqu'aux hanches dont le contour ondoyant l'arrêta à demi. — Rosalinde s'aperçut alors de la perfidie de son dernier vêtement, et leva un peu son genou pour l'empêcher de tomber tout à fait. — Ainsi posée, elle ressemblait parfaitement à ces statues de marbre des déesses, dont la draperie intelligente, fâchée de recouvrir tant de charmes, enveloppe à regret les belles cuisses, et par une heureuse trahison s'arrête précisément au-dessous de l'endroit qu'elle est destinée à cacher. — Mais, comme la chemise n'était pas de marbre et que ses plis ne la soutenaient pas, elle continua sa triomphale descente, s'affaissa tout à fait sur la robe, et se coucha en rond autour des pieds de sa maîtresse comme un grand lévrier blanc.

Il y avait assurément un moyen fort simple d'empêcher tout ce désordre, celui de retenir la fuyarde avec la main : cette idée, toute naturelle qu'elle fût, ne vint pas à notre pudique héroïne.

Elle resta donc sans aucun voile, ses vêtements tombés lui faisant une espèce de socle, dans tout l'éclat diaphane de sa belle nudité, aux douces lueurs d'une lampe d'albâtre que d'Albert avait allumée.

D'Albert, ébloui, la contemplait avec ravissement.

— J'ai froid, dit-elle en croisant ses deux mains sur ses épaules.

— Oh ! de grâce ! une minute encore !

Rosalinde décroisa ses mains, appuya le bout de son doigt sur le dos d'un fauteuil et se tint immobile ; elle hanchait légèrement de manière à faire ressortir toute la richesse de la ligne ondoyante ; — elle ne paraissait nullement embarrassée, et l'imperceptible rose de ses joues n'avait pas une nuance de plus : seulement le battement un peu précipité de son cœur faisait trembler le contour de son sein gauche.

Le jeune enthousiaste de la beauté ne pouvait rassasier ses yeux d'un pareil spectacle : nous devons dire, à la louange immense de Rosalinde, que cette

fois la réalité fut au-dessus de son rêve, et qu'il n'éprouva pas la plus légère déception.

Tout était réuni dans le beau corps qui posait devant lui : — délicatesse et force, forme et couleur, les lignes d'une statue grecque du meilleur temps et le ton d'un Titien. — Il voyait là, palpable et cristallisée, la nuageuse chimère qu'il avait tant de fois vainement essayé d'arrêter dans son vol : — il n'était pas forcé, comme il s'en plaignait si amèrement à son ami Silvio, de circonscrire ses regards sur une certaine portion assez bien faite, et de ne la point dépasser, sous peine de voir quelque chose d'effroyable, et son œil amoureux descendait de la tête aux pieds et remontait des pieds à la tête, toujours doucement caressé par une forme harmonieuse et correcte.

Les genoux étaient admirablement purs, les chevilles élégantes et fines, les jambes et les cuisses d'un tour fier et superbe, le ventre lustré comme une agate, les hanches souples et puissantes, la gorge à faire descendre les dieux du ciel pour la baiser, les bras et les épaules du plus magnifique caractère ; — un torrent de beaux cheveux bruns légèrement crêpelés, comme on en voit aux têtes des anciens maîtres, descendait à petites vagues au long d'un dos d'ivoire

dont il rehaussait merveilleusement la blancheur.

Le peintre satisfait, l'amant reprit le dessus ; car, quelque amour de l'art qu'on ait, il est des choses qu'on ne peut pas longtemps se contenter de regarder.

Il enleva la belle dans ses bras et la porta au lit ; en un tour de main il fut déshabillé lui-même et s'élança à côté d'elle.

L'enfant se serra contre lui, et l'enlaça étroitement, car ses deux seins étaient aussi froids que la neige dont ils avaient la couleur. Cette fraîcheur de peau faisait brûler d'Albert encore davantage et l'excitait au plus haut degré. — Bientôt la belle eut aussi chaud que lui. — Il lui faisait les plus folles et les plus ardentes caresses. — C'étaient la gorge, les épaules, le cou, la bouche, les bras, les pieds ; il eût voulu couvrir d'un seul baiser tout ce beau corps, qui se fondait presque au sien, tant leur étreinte était intime. — Dans cette profusion de charmants trésors, il ne savait auquel atteindre.

Ils ne séparaient plus leurs baisers, et les lèvres parfumées de la Rosalinde ne faisaient plus qu'une seule bouche avec celle de d'Albert ; — leurs poitrines se gonflaient, leurs yeux se fermaient à demi ;

— leurs bras, morts de volupté, n'avaient plus la force de serrer leurs corps. — Le divin moment approchait : — un dernier obstacle fut surmonté, un spasme suprême agita convulsivement les deux amants, — et la curieuse Rosalinde fut aussi éclairée que possible sur ce point obscur qui l'inquiétait si fort.

Cependant, comme une seule leçon, si intelligent qu'on soit, ne peut pas suffire, d'Albert lui en donna une seconde, puis une troisième... Par égard pour le lecteur, que nous ne voulons pas humilier et désespérer, nous ne porterons pas notre relation plus loin...

Notre belle lectrice bouderait à coup sûr son amant, si nous lui révélions le chiffre formidable où monta l'amour de d'Albert, aidé de la curiosité de Rosalinde. Qu'elle se souvienne de la mieux remplie et de la plus charmante de ses nuits, de cette nuit où... de cette nuit de laquelle l'on se souviendrait pendant plus de cent mille jours, si l'on n'était mort depuis longtemps ; qu'elle pose le livre à côté d'elle, et suppute sur le bout de ses jolis doigts blancs combien de fois l'a aimée celui qui l'a le plus aimée, et comble ainsi la lacune que nous laissons dans cette glorieuse histoire.

Rosalinde avait de prodigieuses dispositions, et fit

en cette nuit seule des progrès énormes. — Cette naïveté de corps qui s'étonnait de tout et cette rouerie d'esprit qui ne s'étonnait de rien formaient le plus piquant et le plus adorable contraste. — D'Albert était ravi, éperdu, transporté, et aurait voulu que cette nuit durât quarante-huit heures, comme celle où fut conçu Hercule. — Cependant, vers le matin, malgré une infinité de baisers, de caresses, de mignardises les plus amoureuses du monde et bien faites pour tenir éveillé, après un effort surhumain, il fut obligé de prendre un peu de repos. Un doux et voluptueux sommeil lui toucha les yeux du bout de l'aile, sa tête s'affaissa, et il s'endormit entre les deux seins de sa belle maîtresse. — Celle-ci le considéra quelque temps avec un air de mélancolique et profonde réflexion ; puis, comme l'aube jetait ses rayons blanchâtres à travers les rideaux, elle le souleva doucement, le reposa à côté d'elle, se dressa, et passa légèrement sur son corps.

Elle fut à ses habits et se rajusta à la hâte, puis revint au lit, se pencha sur d'Albert qui dormait encore, et baisa ses deux yeux sur leurs cils soyeux et longs. — Cela fait, elle se retira à reculons et le regardant toujours.

Au lieu de retourner dans sa chambre, elle entra chez Rosette. — Ce qu'elle y dit, ce qu'elle y fit, je n'ai jamais pu le savoir, quoique j'aie fait les plus consciencieuses recherches. — Je n'ai trouvé ni dans les papiers de Graciosa, ni dans ceux de d'Albert ou de Silvio, rien qui eût rapport à cette visite. Seulement une femme de chambre de Rosette m'apprit cette circonstance singulière : bien que sa maîtresse n'eût pas couché cette nuit-là avec son amant, le lit était rompu et défait, et portait l'empreinte de deux corps. — De plus, elle me montra deux perles, parfaitement semblables à celles que Théodore portait dans ses cheveux en jouant le rôle de Rosalinde. Elle les avait trouvées dans le lit en le faisant. Je livre cette remarque à la sagacité du lecteur, et je le laisse libre d'en tirer toutes les inductions qu'il voudra ; quant à moi, j'ai fait là-dessus mille conjectures, toutes plus déraisonnables les unes que les autres, et si saugrenues, que je n'ose véritablement les écrire, même dans le style le plus honnêtement périphrasé.

Il était bien midi lorsque Théodore sortit de la chambre de Rosette. — Il ne parut pas au dîner ni au souper. — D'Albert et Rosette n'en semblèrent

point surpris. — Il se coucha de fort bonne heure, et le lendemain matin, dès qu'il fit jour, sans prévenir personne, il sella son cheval et celui de son page, et sortit du château en disant à un laquais qu'on ne l'attendît pas au dîner, et qu'il ne reviendrait peut-être point de quelques jours.

D'Albert et Rosette étaient on ne peut plus étonnés, et ne savaient à quoi attribuer cette étrange disparition, d'Albert surtout qui, par les prouesses de sa première nuit, croyait bien en avoir mérité une seconde. Sur la fin de la semaine, le malheureux amant désappointé reçut une lettre de Théodore, que nous allons transcrire. J'ai bien peur qu'elle ne satisfasse ni mes lecteurs ni mes lectrices ; mais, en vérité, la lettre était ainsi et pas autrement, et ce glorieux roman n'aura pas d'autre conclusion.

X

X

« Vous êtes sans doute très-surpris, mon cher d'Albert, de ce que je viens de faire après ce que j'ai fait. — Je vous le permets, il y a de quoi. — Parions que vous m'avez déjà donné au moins vingt de ces épithètes que nous étions convenus de rayer de notre vocabulaire : — perfide, inconstante, scélérate, — n'est-ce pas ? — Au moins, vous ne m'appellerez pas cruelle ou vertueuse, c'est toujours cela de gagné. — Vous me maudissez, et vous avez tort. — Vous aviez envie de moi, vous m'aimiez, j'étais votre idéal ; — fort bien. Je vous ai accordé sur-le-

champ ce que vous demandiez; il n'a tenu qu'à vous de l'avoir plus tôt. J'ai servi de corps à votre rêve le plus complaisamment du monde. — Je vous ai donné ce que je ne donnerai assurément plus à personne, surprise sur laquelle vous ne comptiez guère et dont vous devriez me savoir plus de gré. — Maintenant que je vous ai satisfait, il me plaît de m'en aller. — Qu'y a-t-il de si monstrueux ?

« Vous m'avez eue entièrement et sans réserve toute une nuit ; — que voulez-vous de plus ? Une autre nuit, et puis encore une autre ; vous vous accommoderiez même des jours au besoin. — Vous continueriez ainsi jusqu'à ce que vous fussiez dégoûté de moi. — Je vous entends d'ici vous écrier très-galamment que je ne suis pas de celles dont on se dégoûte. Mon Dieu si ! de moi comme des autres.

« Cela durerait six mois, deux ans, dix ans même si vous voulez, mais il faut toujours que tout finisse. — Vous me garderiez par une espèce de sentiment de convenance, ou parce que vous n'auriez pas le courage de me signifier mon congé. A quoi bon attendre d'en venir là ?

« Et puis, ce serait peut-être moi qui cesserais de vous aimer. Je vous ai trouvé charmant; peut-être,

à force de vous voir, vous eussé-je trouvé détestable. — Pardonnez-moi cette supposition. — En vivant avec vous dans une grande intimité, j'aurais sans doute eu l'occasion de vous voir en bonnet de coton ou dans quelque situation domestique ridicule ou bouffonne. — Vous auriez nécessairement perdu ce côté romanesque et mystérieux qui me séduit sur toutes choses, et votre caractère, mieux compris, ne m'eût plus paru si étrange. Je me serais moins occupée de vous en vous ayant auprès de moi, à peu près comme on fait de ces livres qu'on n'ouvre jamais parce qu'on les a dans sa bibliothèque. — Votre nez ou votre esprit ne m'aurait plus semblé à beaucoup près aussi bien tourné; je me serais aperçue que votre habit vous allait mal et que vos bas étaient mal tirés ; j'aurais eu mille déceptions de ce genre qui m'auraient singulièrement fait souffrir, et à la fin je me serais arrêtée à ceci : — que, décidément, vous n'aviez ni cœur ni âme, et que j'étais destinée à n'être pas comprise en amour.

« Vous m'adorez et je vous le rends. Vous n'avez pas le plus léger reproche à me faire, et je n'ai pas le moins du monde à me plaindre de vous. Je vous ai été parfaitement fidèle tout le temps de nos amours.

Je ne vous ai trompé en rien. — Je n'avais ni fausse gorge ni fausse vertu ; vous avez eu cette extrême bonté de dire que j'étais encore plus belle que vous ne l'imaginiez. — Pour la beauté que je vous donnais, vous m'avez rendu beaucoup de plaisir ; nous sommes quittes : — je vais de mon côté et vous du vôtre, et peut-être que nous nous retrouverons aux antipodes. — Vivez dans cet espoir.

« Vous croyez peut-être que je ne vous aime pas parce que je vous quitte ; je vous quitte parce que je vous aime. Vous reconnaîtrez plus tard la vérité de ceci. — Si j'avais moins fait cas de vous, je serais restée, et je vous aurais versé le fade breuvage jusqu'à la lie. Votre amour eût été bientôt mort d'ennui ; — au bout de quelque temps, vous m'auriez parfaitement oubliée, et, en relisant mon nom sur la liste de vos conquêtes, vous vous seriez demandé : Qui diable était donc celle-ci ? — J'ai au moins cette satisfaction de penser que vous vous souviendrez de moi plutôt que d'une autre. — Votre désir inassouvi ouvrira encore ses ailes pour voler à moi ; je serai toujours pour vous quelque chose de désirable où votre fantaisie aimera à revenir, et j'espère que, dans le lit des maîtresses que vous pourrez avoir, vous

songerez quelquefois à cette nuit unique que vous avez passée avec moi.

« Jamais vous ne serez plus aimable que vous ne l'avez été dans cette soirée bienheureuse, et, quand même vous le seriez autant, ce serait déjà l'être moins ; car, en amour comme en poësie, rester au même point, c'est reculer. Tenez-vous-en à cette impression, — vous ferez bien.

« Vous avez rendu difficile la tâche des amants que j'aurai (si j'ai d'autres amants), et personne ne pourra effacer votre souvenir ; — ce seront les héritiers d'Alexandre.

« Si cela vous désole trop de me perdre, brûlez cette lettre, qui est la seule preuve que vous m'ayez eue, et vous croirez avoir fait un beau rêve. Qui vous en empêche? La vision s'est évanouie avant le jour, à l'heure où les songes rentrent chez eux par la porte de corne ou d'ivoire. — Combien sont morts qui, moins heureux que vous, n'ont pas même donné un seul baiser à leur chimère !

« Je ne suis ni capricieuse, ni folle, ni bégueule. — Ce que je fais est le résultat d'une conviction profonde. — Ce n'est point pour vous enflammer davantage et par un calcul de coquetterie, que je me

suis éloignée de C*** ; n'essayez pas de me suivre ou de me retrouver : vous n'y réussirez pas. Mes précautions pour vous dérober mes traces sont trop bien prises ; vous serez toujours pour moi l'homme qui m'a ouvert un monde de sensations nouvelles. Ce sont là de ces choses qu'une femme n'oublie pas facilement. Quoique absente, je penserai souvent à vous, plus souvent que si vous étiez avec moi.

« Consolez au mieux que vous pourrez la pauvre Rosette, qui doit être au moins aussi fâchée que vous de mon départ. — Aimez-vous bien tous deux en souvenir de moi, que vous avez aimée l'un et l'autre, et dites-vous quelquefois mon nom dans un baiser. »

APPENDICE

VARIANTES EXTRAITES DE LA PRÉFACE

N.-B. — Le présent travail a paru sous la signature d'Alcide Bonneau, dans *La Curiosité littéraire et bibliographique*, 1re *série*. Paris, I. Liseux, 1880, in-16, pp. 159-164. — N. D. É.

VARIANTES

Edition E. Renduel, 1835, in-8°.	Édition Charpentier, 1845, et suivantes, in-18.
Page 4.	Page 1.
Une des choses les plus burlesques de la glorieuse époque où nous avons le bonheur de vivre *côte à côte avec Deutz et le général Bugeaud*, est incontestablement...	Une des choses les plus burlesques de la glorieuse époque où nous avons le bonheur de vivre est incontestablement... tous les journaux, de quelque couleur qu'ils soient, rouges, verts ou tricolores.
P. 14.	P. 5.
« Le roman dont nous faisons la critique rappelle Justine, Thérèse philosophe, Félicia, le Compère Mathieu, les Contes de Grécourt, *les Priapées du marquis de Sade.* » — Le journaliste vertueux est d'une érudition immense en fait de romans orduriers ; —	« Le roman dont nous faisons la critique rappelle Thérèse philosophe, Félicia, le Compère Mathieu, les Contes de Grécourt. — Le journaliste vertueux ... d'une érudition immense en fait de romans orduriers ; — je serais curieux de savoir pourquoi.

je serais curieux de savoir pourquoi.

Se trouve chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22. Un beau volume in-8°, avec vignette. Prix, 7 fr. 50.

Ecco, — Ecce, — voilà.

Il est effrayant de songer qu'il y a, de par les journaux, beaucoup d'honnêtes industriels..., etc.

P. 20.

Dans Molière, la vertu est toujours *cocue* et rossée ;...

P. 31.

. . . . . accrochez-y un ver ou un morceau de fromage *puant*...

P. 33.

. . . . . dont les héros étaient écartelés et *boullus* en plein théâtre...

P. 36.

. . . . . il me semble à *mon lourdois*, qu'il est de certaines choses qu'elles doivent savoir...

P. 44.

. . . . . pour *recarreler* une vieille paire de bottes...

Il est effrayant de songer qu'il y a, de par les journaux, beaucoup d'honnêtes industriels..., etc.

P. 8.

Dans Molière, la vertu est toujours *honnie* et rossée ;...

P. 14.

. . . accrochez-y un ver ou un morceau de *vieux* fromage...

P. 15.

. . . . . dont les héros étaient écartelés et *bouillis* en plein théâtre...

P. 16.

. . . . il me semble, à moi, qu'il est de certaines choses qu'elles doivent savoir...

P. 20.

. . . . . pour *carreler* une vieille paire de bottes...

P. 46.	P. 21.
. . . . . qu'il ne lui pleuve sur le *baptême*.	. . . . . qu'il ne lui pleuve sur le *dos*.
P. 47.	P. 21.
. . Pourvu qu'une femme soit médicalement bien conformée, en état *de recevoir l'homme et* de faire des enfants, elle sera toujours assez bonne pour des économistes...	. . Pourvu qu'une femme soit médicalement bien conformée, en état de faire des enfants, elle sera toujours assez bonne pour des économistes...
P. 47.	P. 21.
Je préfère à *mon pot de chambre*, qui me sert, un pot chinois...	Je préfère à *certain vase*, qui me sert, un pot chinois...
P. 58.	P. 27.
pour plus de cent *francs*.	. . pour plus de cent *ans*.
P. 66.	P. 30.
Il jurait son grand sacredieu qu'il leur trancherait *les* gorges avec son rasoir, *mais* qu'ils ne le payassent.	Il jurait son grand sacredieu qu'il leur trancherait *la* gorge avec son rasoir, *à moins* qu'ils ne le payassent.
P. 73.	P. 34.
c'est comme *une pollution quotidienne*...	. . . c'est comme *un excès quotidien*...
P. 76.	P. 35.
. . . . entre *les pessaires*	. . . . entre *les ceintures*

élastiques, les cols en crinoline, les biberons en tétine incorruptible, la pâte de Regnault et les recettes contre *les fleurs blanches*.

élastiques, les cols en crinoline, les biberons en tétine incorruptible, la pâte de Regnault et les recettes contre *le mal de dents*.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER

BIBLIO

CE LIVRE, LE QUATRE-VINGT-TREIZIÈME DE LA COLLECTION DES MAITRES DU LIVRE, A ÉTÉ ÉTABLI PAR AD. VAN BEVER. TIRÉ A MILLE NEUF CENT CINQUANTE-CINQ EXEMPLAIRES ; SOIT : 55 EXEMPLAIRES SUR GRAND VERGÉ DE RIVES (DONT 6 HORS COMMERCE) NUMÉROTÉS DE 1 A 49 ET DE 50 A 55 ; 50 EX. SUR VÉLIN DE RIVES BLEU LAVANDE (DONT 3 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 56 A 102 ET DE 103 A 105 ; ET 1850 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DES MANUFACTURES DE RIVES (DONT 100 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 106 A 1855 ET DE 1856 A 1955, LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER, EN CARACTÈRES NÉO-DIDOT, PAR CH. HÉRISSEY, IMPRIMEUR A ÉVREUX, LE 15 AVRIL MCMXXII. LES BANDEAUX DES TROIS PARTIES DU VOLUME, ONT ÉTÉ DESSINÉS ET GRAVÉS PAR M. DE BECQUE. LES ORNEMENTS ONT ÉTÉ COMPOSÉS ET GRAVÉS SUR BOIS PAR A. GÉRARDIN, G. AUBERT ET P. VIBERT.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

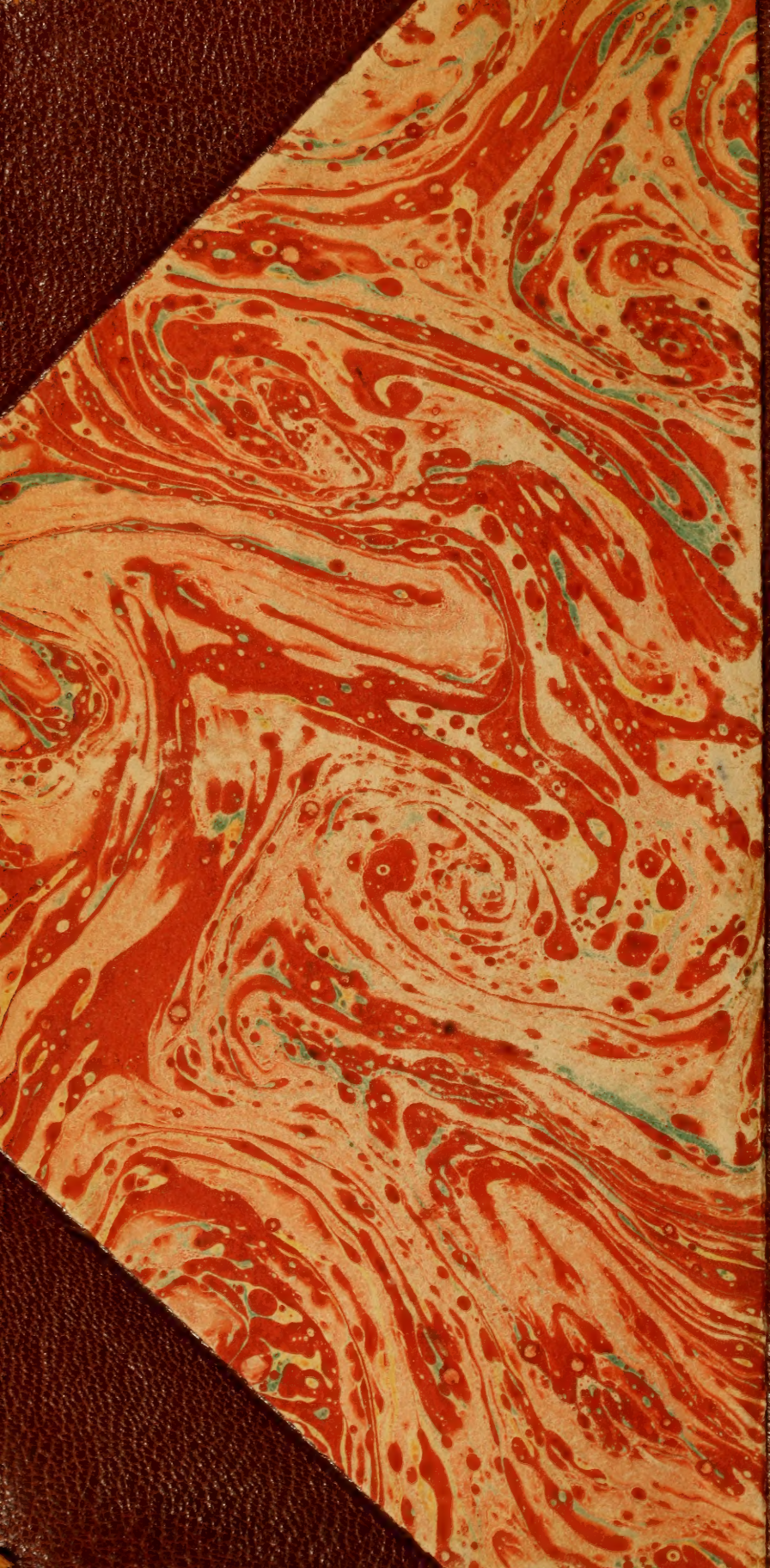
The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 23 1970

AVR
APR 13 2001

MAR 16 2001

CE

a39003 002499191b

CE PQ 2258
.M3 1922 V002
COO GAUTIER, THE MADEMOISELLE
ACC# 1222774